LES

ILLUSTRES

FRANÇOISES,

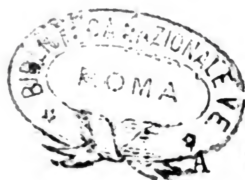
HISTOIRES

VÉRITABLES.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

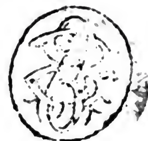




A LILLE;

Chez C. F. J. Lehoucq, Libraire, rue de St. Nicolas,

M. DCC. LXXX.



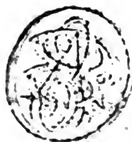




HISTOIRE DE MONSIEUR DUPUIS ET DE MADAME DE LONDÉ.

PUisque suivant la règle générale des romans, je dois en véritable héros vous raconter mon histoire après avoir appris toutes les vôtres, je vais le faire au hasard d'être blâmé dans ma conduite. Je sais bien qu'elle n'est pas à louer : je sais bien qu'il y a des coups de fourbe & de scélérat, mais je sais bien qu'il





y a du risible. Vous êtes des héros de constance & de bonne-foi, vous autres, poursuivit-il, & moi j'en suis un de libertinage. Il n'y a eu que Madame de Londé qui, après m'avoir bien fait enrager, a trouvé le secret de me fixer; avant elle c'étoit tout le contraire. Je me suis toujours fait un plaisir conforme à mon génie. J'ai toujours aimé le divertissement & la joie; & ç'a été assez pour moi que je n'aie pas trouvé ce que je cherchois pour me rebuter; ou bien que j'aie eu ce que je demandois pour me dégoûter, & pour me faire devenir inconstant. Si Madame de Londé étoit présente je ne parlerois pas aussi sincérement que je vais faire; mais étant sortie, & vous croyant trop honnêtes gens pour lui rien dire de huit jours qui pût lui donner quelque répugnance, je dirai les choses comme je les pense. Après que nous serons mariés elle & moi, je serai le premier à la faire rire de mes aventures, afin qu'elle voie le miracle qu'elle aura opéré dans ma conversion; jusqu'à ce temps-là il est à propos qu'elle les ignore. Je suis encore fort aise que ma cousine n'y soit pas; non-seulement parce qu'elle est fille, & par conséquent babillarde; mais aussi parce que j'ai quelque chose à dire qui ne doit être entendu que par des femmes. Cela posé, & le secret que je vous demande, j'entre en matière après un mot de moralité, qui est qu'il

n'y a rien de si dangereux pour un jeune homme, que d'être tout-à-fait abandonné à sa bonne-foi avec du bien à l'âge de dix-huit ans, comme je l'ai été après avoir perdu mon père.

Vous savez, poursuivit-il, parlant à Des Frans & à Des Ronais, comment j'ai passé le temps de mes études, & de quel œil mes Régens m'ont toujours regardé. J'étois, pour parler en termes d'écolier, un des plus francs polissons du Collége. Les tours que j'ai faits pendant mes études, vaudroient tout au moins ceux de Francion, si j'avois envie de vous occuper de tours que peut faire un enfant; peut-être vous en entretiendrai-je un autre jour; pour à-présent il faut passer à des aventures, sinon plus sérieuses, du moins de plus de conséquence.

Vous savez quelle est ma famille, & que je n'ai jamais eu qu'un frère, & que nous n'avons jamais été bons amis; cela n'est pas rare. Il avoit dix ans plus que moi, & sur ce pied il vouloit prendre sur ma conduite de certains airs d'autorité, qui furent cause que je le brusquai d'une si grande force, qu'il ne m'a rien dit depuis: non pas qu'il me craignît, il étoit plus méchant que moi; mais c'est que voyant que je ne vaudrois jamais rien, il aima mieux me laisser vivre à ma fantaisie, que de s'exposer à mes emportemens; & y ayant fort long-temps qu'il est

établi en Province, & qu'il ne vient à Paris que rarement, nous vivons dans une assez grande indifférence l'un pour l'autre. Il est vrai que du vivant de mon père l'aliénation qui étoit entre nous étoit fomentée par les distinctions qu'on avoit pour lui. Il étoit l'enfant gâté de la mère, qui se laissoit duper par l'apparence. Il avoit tous les dehors d'un homme sage & retiré, quoiqu'il ne le fût pas plus que moi, dont les manières ouvertes & naturelles plaisoient plus à mon père que les siennes; ainsi j'étois le favori du père, & lui de la mère.

Je n'ai pourtant pas profité de la tendresse particulière que mon père avoit pour moi. J'étois trop jeune lorsque je l'ai perdu, pour en avoir ressenti les effets autrement que par quelques présens qu'il me faisoit conformes à mon âge; mais ma fortune ne s'en est pas trouvée plus établie, & cela parce que mon frère, qui avoit été pourvu pendant sa vie, avoit emporté le plus net & le plus clair du bien du logis, & que lui mort, ma mère ne s'est pas trouvée dans la volonté de rien faire pour moi.

J'ai eu ce qui m'appartenoit du côté de mon père, & rien plus; mais aussi n'ayant obligation à qui que ce fut, j'ai eu la satisfaction de n'être dans la dépendance de personne. Je n'ai pourtant pas dissipé le mien, n'en ayant jamais reçu que le revenu, que j'ai dé-

pensé à ma fantaisie ; & sur ce pied-là n'ayant eu rien à faire qu'à boire & manger, il ne faut pas s'étonner de mon libertinage. J'en suis sincérement revenu; il y a même long-temps. Une veuve a commencé, & Madame de Londé a achevé de me rendre véritablement honnête homme. C'est assez moraliser, j'entre en matière.

Je vous dirai premièrement que le Proverbe qui dit qu'un jeune homme n'a jamais son premier commerce d'amour qu'avec une vieille ou avec une laide, est très-faux à mon égard. La première personne avec qui je me suis senti étoit belle & bien faite, & n'avoit pas plus de dix-neuf à vingt ans. Il faut vous dire de quelle manière cela arriva. J'étois en pension pendant mes basses-classes; lorsque je fus un peu plus grand, je ne fus plus en pension que l'hiver, & en demi-pension l'été; c'est-à-dire, que je dinois chez mon Régent & revenois le soir chez mon père. Je n'avois pas encore treize ans lorsque ce que je vais vous dire m'arriva; je n'étois qu'en Seconde, & j'ai soutenu ma thèse en physique plus de trois ans après que je n'en avois que seize, & même huit jours moins.

Je revenois un soir au logis; il faisoit extrêmement chaud. Environ vers le milieu de la rue je trouvai un éventail à mes pieds. Je le ramassai, & levai la tête en haut pour

voir d'où il venoit. Je vis une jeune femme à la première chambre, qui me dit, laissez, laissez, mon bel enfant, voilà un laquais qui va le querir. Je vous le porterai bien moi-même, Madame, répondis-je, & en même-temps j'entrai dans la maison. Son laquais que je trouvai sur le degré voulut m'ôter cet éventail: je ne voulus pas le lui donner; & comme nous étions à peu près de même âge, je ne lui répondis qu'en le menaçant. Je passai : voilà votre éventail, Madame, lui dis-je, en le lui rendant.

Je vous remercie, Monsieur, me dit-elle; il ne falloit pas vous donner la peine de monter, mon petit laquais descendoit. Il est vrai, Madame, lui répondis-je, mais je n'aurois pas eu le plaisir de vous voir de près. Ma réponse la fit rire; elle me questionna sur mes classes, & je lui répondis, sinon avec esprit, du moins avec une hardiesse qui alloit jusqu'à l'effronterie. C'est encore une bonne qualité que j'ai oublié de me donner. J'ai toujours oui dire qu'on n'avoit jamais vu un petit garçon plus hardi & plus effronté que moi pour mon âge; vous verrez si je me suis démenti depuis. Notre conversation finit par une prière qu'elle me fit de venir le lendemain manger des petits pâtés avec elle. Je me souviens fort bien que je lui dis qu'elle ne savoit pas à quoi elle s'engageoit de promettre à déjeûner à un écolier, qui étoit

toujours levé de bon matin. Il n'importe, dit-elle, venez à telle heure qu'il vous plaira, je vous tiendrai parole.

Je lui promis d'y venir, & n'y manquai pas. Il est à propos de vous dire qu'elle m'avoit vingt fois dit que j'étois beau garçon, & que je lui avois répondu qu'elle étoit aussi belle Madame. Elle ne prononçoit pas tout-à-fait bien le françois, quoiqu'elle le parlât fort juste. Elle avoit un petit accent que je trouvois fort agréable; il l'étoit en effet, & je n'étois pas seul à le trouver de même. Elle n'étoit ni fille ni femme, & elle étoit toutes les deux. C'étoit une Maltoise qui, sans être mariée, avoit quitté l'Isle pour suivre un homme de qualité qui l'avoit amenée à Paris, & qui sans scandale lui fournissoit de quoi vivre & le reste. En un mot, c'étoit la maîtresse d'un Commandeur de l'Ordre, une grosse réjouie, brune, des gros yeux noirs, la gorge bien fournie & bien blanche, & fort aimable. Ce fut elle qui eut mes gants.

J'y allai le lendemain à six heures du matin; heure fort propre pour voir les Dames. Je heurtai à sa porte, comme j'aurois heurté à celle de ma classe, ou de mon Collége. Son petit laquais m'ouvrit. Il ne trouva pas bon que je fusse venu de si bon matin interrompre son sommeil. Il voulut refermer la porte, mais je ne lui en donnai pas le temps,

Je le repoussai, & j'éveillai la belle dormeuse, qui demanda qui étoit-là ? C'est moi, Madame, répondis-je, qui viens chercher les petits pâtés que vous m'avez promis. Ah, ah, reprit-elle : venez, venez, mon bel enfant : elle fit ouvrir ses fenêtres par son laquais, & l'envoya chez le Pâtissier. Nous restâmes seuls ; je me mis sur une chaise proche d'elle. Elle me questionna comme la veille, & me fit au commencement des discours proportionnés à mon âge : mais comme j'étois plus éveillé qu'on ne l'est ordinairement si jeune, mes petites libertés la firent bientôt changer de ton. La chaleur excessive qu'il faisoit l'obligea de se mettre à l'air ; elle me découvrit, entr'autres choses, une gorge & une paire de têtons aussi beaux que j'en aie vu de ma vie.

J'avois quelquefois fait enrager les servantes du logis, je suivis là sans façon la même méthode. J'y portai la main & la bouche. Je lui dis que je voulois la têter ; imaginez-vous enfin tout ce que peut faire un petit garçon effronté, à qui on fait beau jeu. Mes petits emportemens la firent rire, je me sentis ému ; la Nature est une grande maitresse, je m'y pris bien ; elle me laissa faire, le moineau trouva son nid, & j'en sortis à sa satisfaction, puisqu'elle a bien voulu que j'y retournasse. Elle ne pouvoit avoir qu'un plaisir imparfait ; je n'étois pas assez

formé

formé pour que mon amour jetât des flammes.

Quoiqu'il en ſoit, ce fut là mon coup d'eſſai, qui a été ſuivi de tant d'autres que le diable n'en diroit pas le nombre. Elle me recommanda le ſecret, je n'avois garde d'y manquer. Mon commerce avec elle dura plus de deux ans. Il eſt inutile de vous dire ce qu'elle eſt devenue, mais pendant notre commerce j'étois toujours fourré chez elle, à cauſe du plaiſir que j'y trouvois, qui m'attiroit d'autres petites douceurs de ſa part.

Elle ne faiſoit aucune partie de promenade avec le Commandeur que je n'en fuſſe, & lui qui ne ſoupçonnoit pas qu'elle eût avec moi d'autre commerce que le plaiſir de me faire jaſer, étoit le premier à me careſſer & à me mettre dans tous leurs plaiſirs. J'avois toujours le gouſſet garni, & mes poches pleines de confitures me rendoient conſidérable aux Ecoliers.

Cela fut cauſe que je ne voulus plus être du tout penſionnaire l'hiver non plus que l'été. Elle fut cauſe encore que j'en fis mes études avec plus de ſuccès. Elle me piquoit d'honneur en me faiſant comprendre qu'il falloit qu'un garçon comme moi ſe mît par ſon application à couvert des réprimandes de ſes Régens. Elle me diſoit encore que ſi je n'étudiois pas bien, on croiroit que ce ſeroit à cauſe que je perdrois trop de temps à aller

& à venir ; qu'on me remettroit en pension ; & que je ne la verrois plus.

Ce fut là la principale raison qui me persuada. J'étudiai donc si bien que mes Régens en furent satisfaits, & que mon pere m'en aima davantage. Il savoit bien que j'étois toujours chez cette femme ; mais que pouvoit-il soupçonner, non plus que le Commandeur ? Et encore ne la connoissant que par l'endroit qu'elle vouloit être connue, c'est-à-dire, comme une Etrangère qui avoit épousé un François qui l'avoit amenée à Paris. C'étoit sur ce pied-là que le Commandeur paroissoit, ayant toujours grand soin de cacher sa Croix de l'Ordre, sur-tout lorsqu'il venoit la voir. Enfin notre commerce fut rompu parce qu'elle s'éloigna.

J'achevai mes classes peu après. Mon père qui me destinoit dans l'épée, me mit aux aux exercices. L'Ecuyer de Mr. le Duc de Ledune étoit de ses intimes amis aussi-bien que de mon oncle. Ils le prièrent d'avoir soin de moi pour me faire apprendre à monter à cheval : j'y allai donc, mais cela ne dura pas long-temps. Il y avoit dans l'Hôtel, entr'autres Pages, un certain Gentihomme Dauphinois, dont la physionomie étoit fort trompeuse. On l'auroit pris pour un petit Saint, quoiqu'il fût aussi malin qu'un diable. L'Ecuyer lui en vouloit : il lui donna un jour à cheval un coup de chambrière qui le fit

redresser d'une manière qui me fit rire. Tenez-vous droit, lui dit-il froidement. Le Page ne répliqua pas le petit mot, mais il fit une moue qui me fit éclater. J'étois un espiégle aussi-bien que lui. Il se fâcha contre moi lorsqu'il eut mis pied à terre. L'Ecuyer ne fit pas semblant de nous entendre, & résolut de m'en donner autant. Je montai à cheval à mon tour; la gourmette étoit détachée, je n'y pris pas garde. A peine eus-je fait la première volte que je sentis un coup de chambrière tout à travers des reins, qui vengea le Page, & le fit rire à son tour à gorge déployée. Je le regardai d'un œil qui ne lui promettoit rien de bon, & je tournois la tête de mon cheval pour le pousser sur lui à toute bride, mais Mr. l'Ecuyer la saisit. Il ne faut pas, me dit-il, d'un air froid, capable de me glacer, qu'un bon Cavalier monte à cheval sans avoir jeté l'œil sur tout le harnois: la gourmette du vôtre est abattue. J'en eus pour cela. J'achevai mon manége pour ce matin, bien résolu que ce seroit le dernier de ma vie sous un maître si froid & si rigoureux. Je n'en témoignai rien dans le moment, mais je n'ai pas voulu y retourner depuis; & j'achevai ailleurs d'apprendre à monter à cheval.

J'apprenois à faire des armes chez un Maître, où quantité de bretteurs de Paris se rendoient. Je fis connoissance avec eux.

Ils me prirent an commencement pour un nouveau débarqué. Je vis bien que pour être de leurs amis dans la suite, il falloit en bien battre, tout au moins un. Ils n'eurent rien à me reprocher, & depuis ce temps-là nous avons bien vécu ensemble.

Mon père me mit en pension chez un Ingénieur, où j'apprenois les Fortifications. J'étois sorti du logis à cause de quelque petite brouillerie qui étoit survenue entre ma mère & moi, au sujet d'une fille de chambre fort jolie, qu'elle avoit mis dehors à cause de moi, parce qu'à ce qu'elle disoit, je m'en servois aussi dans la mienne. Peut-être ne se trompoit-elle pas, mais elle n'étoit sûre de rien. Elle ne laissa pourtant pas de m'en faire si mauvais visage, que je priai mon père de me retirer du logis, à quoi contribua encore l'arrivée de mon frère qui arriva à Paris.

Il fut reçu de ma mère en enfant gâté. Je comparai les caresses qu'elle lui faisoit avec l'indifférence qu'elle avoit pour moi. Cela acheva de me rendre la maison de mon père odieuse. Je redoublai mes instances auprès de lui : il prit mon parti dans quelques occasions. Cela suscita quelque froideur entre lui & ma mère ; enfin je le suppliai que comme Jacob je cédasse à mon aîné. Je lui représentai que tout le bruit qui arriveroit à mon occasion ne me seroit jamais que fu-

neſte. Il aimoit la paix domeſtique, quoique naturellement il aimât à être le maître chez lui. Cependant il me mit, comme je vous l'ai dit, en penſion.

J'y reſtai pendant tout l'hiver; & étant aſſez grand pour prendre un mouſquet, il me mit dans la Compagnie d'un de ſes bons amis. Mon père voulut qu'avant que de partir, j'allaſſe ſaluer M. d'Alamogne, dans le Régiment de qui j'allois ſervir, qu'il connoiſſoit très-particulièrement. Il me donna une Lettre pour lui, & ne l'ayant point trouvé à Paris, je pris le parti d'aller la lui rendre à Verſailles où il étoit. Je paſſai chez mon père pour lui dire ce que je faiſois, & lui demander s'il n'avoit point d'autre ordre à me donner. Juſtement comme j'étois au coin de ſa rue, je vis mon frère entrer dans un lieu où je ſavois qu'il ne demeuroit que des filles d'une vertu facile. Je crus d'abord m'être trompé, & pour m'en aſſurer, j'entrai dans la cour d'un cabaret où j'etois fort connu, & où je laiſſai mon cheval. J'entrai dans cette digne maiſon : je n'eus que faire d'entrer dans la chambre, je diſtinguai la voix de mon frère, & je le reconnus par le trou de la ſerrure.

Je vous ai dit que ſes airs de pruderie le faiſoient regarder de ma mère comme un Caton de nouvelle fabrique. Il étoit marié en Province depuis fort peu de temps, & y avoit

épousé une fille parfaitement belle & bien faite, jeune, de fort bonne maison, & fort riche; mais quoique les règles de la fidélité conjugale soient de pareille date que la création du monde, où Dieu ne créa qu'une seule Eve pour Adam, il ne croyoit pas s'y devoir assujettir avec tant de rigueur.

Depuis son mariage & son retour à Paris, il vivoit plus retiré que jamais; c'étoit l'Ecuyer de la maman; il ne manquoit pas un Sermon non plus qu'elle; en un mot qui en auroit voulu croire la facile mère, on auroit travaillé au procès-verbal de la canonisation de son cher enfant. J'étois instruit de tout ce qu'il faisoit à Paris par un laquais du logis, qui non plus que moi ne l'aimoit guères, à cause de ses airs de réforme, qui faisoient enrager tous les domestiques. Depuis qu'il étoit à Paris, il y avoit plus de six mois, je n'avois point vu ma mère qu'elle ne m'eût fait un Sermon qui tomboit toujours sur Monsieur son fils qu'elle me proposoit pour un modèle. Elle savoit que j'allois quelquefois chez la Martiniere, qui étoit l'accoupleuse chez qui mon frère étoit. Elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour m'y surprendre, & avoit bien protesté de m'y frotter les oreilles. Elle étoit femme à le faire; mais j'étois plus subtil qu'elle, & elle avoit toujours perdu ses pas. Elle n'avoit pas pu faire déloger cette femme, parce qu'elle ne faisoit point de scandale.

Je résolus de la tromper tout d'un coup, quelque chose qui pût en arriver. Je fis appeller un Savetier qui avoit sa boutique au coin de la rue, & afin de n'être point vu parlant à lui, je le fis entrer dans le cabaret où étoit mon cheval. Je n'ai pas le sol, lui dis-je, il faut que j'aille tout présentement à Versailles, je viens de demander de l'argent à ma mère, elle m'en a refusé. Je lui ai dit que j'allois en voler chez la Martiniere, & j'y vais effectivement; allez lui dire que vous m'y avez vu entrer; je suis sûr qu'elle m'y viendra trouver crainte que je ne fasse quelque sottise; vous me ferez plaisir, & je vous donnerai de quoi boire à ma santé. Cet homme fit quelque difficulté; mais comme je savois qu'il étoit un des espions de ma mère, je le menaçai de le bien battre s'il ne faisoit pas de bonne grace ce que je lui disois. Il y alla donc, & moi je fis semblant de monter chez la Martiniere, afin qu'il crût que j'y étois en effet. J'en ressortis aussi-tôt que je le vis entré au logis, & m'allai mettre en embuscade dans le cabaret.

Je n'y fus pas long-temps que je vis venir ma bonne maman avec un visage rouge comme feu, qui me promettoit quelque tape. Elle étoit à pied, suivie de son cocher & de ses deux laquais. Dès que je la vis entrée chez la Martiniere, je remontai à cheval. Je pris le grand tour, & me rendis chez mon

père, à qui je ne dis rien de ce que je venois de faire, crainte d'avoir manqué mon coup. Je vis bientôt qu'il avoit porté. Un moment après ma mère rentra toute bouffie, & mon frère qui la ſuivoit étoit dans une telle confuſion que je n'en eus aucun doute. En effet, elle l'avoit trouvé ſur les genoux d'une Dona, dont il tenoit le ſein d'une main, & un verre de l'autre.

Quelle ſurpriſe pour la mère & pour le fils! Je n'en eus pas la comédie, mais j'eus celle du logis. Je ne parlai qu'à mon père: il me donna de l'argent, & me retint à dîner; il fit même ſervir plutôt qu'à l'ordinaire. Nous nous mîmes à table tous quatre. Qui que ce ſoit ne diſoit mot. Ma mère étoit dans une telle colère qu'elle n'oſoit ouvrir la bouche, ni pour manger, ni pour parler. Mon frère la copioit, & moi je ne pouvois pas m'empêcher de rire. En effet, ces différens perſonnages & le ſujet le vouloient. Mon père en fut choqué.

Eſt-ce à cauſe, dit-il, que cadet, (il ne m'appelloit point autrement,) eſt ici à dîner que vous êtes de mauvaiſe humeur? N'eſt-il pas du logis auſſi-bien que vous autres? Que diable avez-vous à faire les mines que vous faites? Et toi, pourſuivit-il en parlant à moi, qu'as-tu à rire entre cuir & chair? Il n'eſt pas bien difficile de comprendre ce que c'eſt, lui répondis-je en riant. C'eſt que Madame a

été pour me relancer chez la digne Martiniere, & au lieu de moi il s'est rencontré que le Savetier son espion s'est mépris; elle y a trouvé mon frère.

Il n'y avoit pas moyen de dire que non: les laquais qui l'avoient suivie étoient ceux qui nous servoient à table, & qui ne pouvoient s'empêcher de rire. Je croyois que mon père alloit prendre feu, il ne le fit pas; au contraire, il se mit à rire aussi. Je ne sais ce qu'il put dire en particulier à mon frère, mais pour le moment il lui dit simplement que cela étoit infame à un homme marié; & tout au moins, ajouta-t'il, si vous ne craignez point Dieu, craignez les hommes, & sur-tout les Chirurgiens.

Je n'en voulois pas plus; j'allai à Versailles, & fort peu de temps après je pris le chemin de Flandres, en intention d'y faire ma première campagne, mais je ne la fis pas. Notre bataillon resta en garnison à Amiens, où je n'appris que l'exercice. Je m'y ennuyai, & j'allois demander mon congé pour m'en revenir, ou pour aller joindre l'armée qui étoit commandée par Mr. de Turenne, lorsque je reçus des Lettres de Paris qui m'apprenoient que mon père étoit à l'extrêmité, & qu'il me demandoit avec beaucoup d'empressement.

J'eus facilement mon congé; je pris la poste, & il étoit temps que j'arrivasse pour voir

mon père en vie. Il est inutile de vous dire quelles furent ses dernières paroles. J'ai mal profité d'une partie qui me regardoit, & d'autres n'ont pas mieux exécuté de leur part ce qu'il leur recommanda. Il mourut trop-tôt pour moi, puisque je commençois d'être en état de faire quelque chose, & que je n'ai rien fait faute de secours. La paix même qui se fit me laissa dans toute l'inutilité de la jeunesse.

Mon père mourut vers la fin de Juillet, & moi abandonné à ma bonne-foi je passai l'hiver à Paris avec des vagabonds, qui tout aussi-bien que moi ne valoient pas grand'-chose. Nous fimes des débauches enragées, particuliérement le Carneval; mais avant que de vous en parler, il faut que je vous dise une aventure aussi bouffonne qu'il en puisse jamais arriver.

Nous étions huit de notre société, entr'autres Gallouin. Il n'y avoit que lui & moi qui eussions chacun un laquais; & nous nous en défaisions quand nous voulions être inconnus. Il y avoit le Jeudi gras un grand Bal au Fauxbourg de St. Germain. Nous résolûmes d'y aller masqués. Nous cherchâmes chez un Frippier les habits les plus grotesques que nous pûmes trouver. Celui qui étoit fait pour habiller un homme en diable, tout garni de sa queue & de ses griffes, m'échut par le sort, car nous voulûmes les tirer. Nous allâ-

mes souper, c'est-à-dire, à notre ordinaire boire comme des trous; après cela nous allâmes au Bal dans deux carrosses, dont les cochers nous firent payer plus que ne valoit tout leur train, encore fallut-il les payer d'avance, & nous fîmes mal; car si-tôt que nous fûmes entrés au Bal, nos frippons s'en allèrent, & nous n'avons pu les reconnoître depuis.

Au sortir du Bal nous les rappellâmes, & ne les trouvâmes pas. Nous étions fort éloignés de chez nous. Que faire? Nous entrâmes dans un cabaret où nous vîmes de la lumière. On nous donna à boire, mais on ne put nous donner à coucher; il fallut donc revenir à pied. La nuit étoit noire comme beau diable, & la quantité de vin que nous avions bu nous faisoit trouver la rue trop étroite. Nous nous séparâmes mal-à-propos, chacun prit de son côté. Je ne savois où j'étois, & je pensai me casser le cou contre la boutique d'un Savetier, où je me cognai. Ayant reconnu ce que c'étoit, je me résolus d'y attendre le matin. Je me fourrai dedans le mieux que je pus, & me couchai sur la planche qui traversoit cette boutique.

Le vin que j'avois bu me fit dormir aussi tranquillement que dans un bon lit, sans songer à ma compagnie pas plus que si je ne l'avois jamais vue. Je ne voulois rester là que jusqu'à ce que les vendeurs d'eau-de-vie cou-

ruſſent, c'eſt-à-dire, juſqu'à la pointe du jour; mais quand je fus une fois endormi je ne fus pas maître de me réveiller, & apparemment le Savetier, à qui cette boutique appartenoit, avoit auſſi fait la débauche, il ne vint qu'à plus de neuf heures.

Je m'étois réveillé au grand jour tout tranſi de froid; je ne me ſouvenois plus où j'étois; néanmoins à force de rappeller mes idées je m'en reſſouvins. De ſortir de-là pendant le jour, vêtu comme j'étois, je ne m'y pouvois pas réſoudre; & malgré le froid j'y auroit attendu la nuit, ſi le Savetier ne fût venu detourner ſa boutique. Il crut que le diable en avoit pris poſſeſſion, & fit un cri enragé, qui fit regarder tout le monde, dans une rue fort paſſante.

Me voyant découvert je pris le parti de ſortir de mon fourreau, & de courir à toutes jambes. Je me jetai donc en bas de cette boutique, le maſque ſur le nez, & perſonne ne doutant que je ne fuſſe un vrai diable, on fit bientôt place aux griffes que je montrois à tout le monde. Dès que je fus ſur mes pieds, & que j'eus pris l'air, je me pris à courir de toute ma force, ſans ſavoir où, & j'allai juſtement me fourrer dans un enterrement au détour de la rue. Les Prêtres firent volte-face, & comme j'allois juſtement du côté du corps, ceux qui le portoient le laiſſerent tomber & ſe mirent à fuir. Je ne pus

m'empêcher de rire de leur peur ; je continuai ma course jusques dans un cabaret où je me jetai. C'étoit heureusement celui où nous avions bu en sortant du Bal. Des garçons qui m'avoient vu la nuit me reconnurent, & la peur cessa par-tout.

Je croyois en être quitte pour me faire reconduire au logis, où j'envoyai chercher mon laquais & un habit ; je me trompois. L'alarme que j'avois causée à cet enterrement, & la chûte du corps, dont la bière s'étoit rompue, firent croire aux parens & à la digne assemblée, que c'étoit un guet-à-pend. On assiégea le cabaret pour, disoit-on, m'assommer ; & pour m'arracher des mains de cette canaille, je fus obligé d'envoyer chercher un Commissaire. Il ne me connoissoit pas, mais il connoissoit mon nom. Il voulut savoir si je lui disois vrai ; il alla lui-même chez ma mère, à qui il conta mon aventure ; elle en rit de tout son cœur, & m'envoya son carrosse & deux laquais avec le mien. Je changeai d'habillement, & ma figure imprimant du respect à cette populace, j'en sortis avec honneur.

Je ne me retirai pas pour cela de la société. Nous étions le Dimanche suivant, dernier du Carnaval, dans une maison qui appartenoit à l'un de nous, & qui n'étoit pas habitée, parce que les Maçons y travailloient. C'étoit-là que pour plus de liberté nous tenions nos assem-



blées ; il y avoit pour tout meuble des planches qui nous servoient de siége & de table. Une douzaine de plats de terre faisoient nos assiettes & notre vaisselle, & étoient accompagnés de pots sans ances, & de trois vilains chandeliers de bois : il n'y avoit que les bouteilles qui fussent toujours propres parce qu'elles étoient toujours neuves. Deux pavés nous servoient de chenets, & deux ou trois bottes de paille, couvertes d'un méchant morceau de toile, faisoient notre lit, tant pour nous que pour les dignes Demoiselles de notre société. Enfin c'étoit un vrai taudion, & nous nous y divertissions à notre manière, mieux que nous n'aurions fait dans le plus magnifique palais du monde. Du reste grande chère & bon feu, nous y buvions du vin excellent, & y mangions de bons morceaux, assez souvent sans couteaux & toujours sans nappes ni serviettes. Un de nos plaisirs des plus ordinaires, étoit de faire enivrer trois ou quatre filles de Venus, de semer la discorde entr'elles, & de les faire battre à coups de poings. Cela est assurément divertissant, & cette sorte de plaisir ne me feroit point encore d'horreur, n'y ayant rien de plus risible.

Ce Dimanche donc nous résolûmes de pousser notre débauche à bout. Nous étions douze de notre bande, c'est-à-dire, huit hommes & quatre nymphes. Nous entendimes

paſſer un oublieux, nous l'appellâmes, il monta, & fut ſurpris de ſe trouver dans un lieu auſſi vilain que le nôtre. Nous le fîmes boire pour lui faire reprendre cœur; nous jouâmes contre lui, comme nous l'avions réſolu, quatre fois plus que ne valoit ſon corbillon; il voulut ſortir pour aller querir de quoi nous payer, nous ne lui permîmes pas. Nous lui fîmes ſon procès prévôtalement, diſions-nous. Nous le liâmes comme un criminel : les Demoiſelles, l'une le Juge, une autre le Commiſſaire, une autre le Procureur du Roi, & l'autre le Greffier. On le mit ſur la ſellette, où il fut interrogé, pourquoi il avoit joué ſans avoir de quoi payer comptant. Le pauvre diable ne ſavoit où il en étoit; les hommes étoient ſes Parties & ſes Accuſateurs, & les belles ſes Juges. Elles allèrent aux opinions, & conformément aux Concluſions de la Gueuſe, qui faiſoit le Procureur du Roi, celle qui contrefaiſoit le Juge, le condamna à être pendu, & le reſte.

Il falloit être auſſi ivre que nous l'étions pour pouſſer la débauche juſques-là, car ce garçon penſa mourir de peur. Pour exécuter cette ſentence, nous le fîmes monter à une grue qui étoit dans la cour & qui ſervoit au bâtiment. On lui mit la corde au coup qu'on coupa ſans qu'il s'en apperçut, & on le jeta d'un pied de haut ſur un monceau de plâtras & de fumier. Il avoit les mains liées,

ainsi il ne pouvoit pas se remuer. Notre intention n'étoit que de lui faire peur, & on ne peut pas mieux réussir, car il l'eut tout entière.

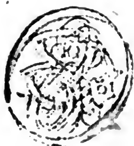
Nous nous mîmes tous à rire d'avoir si bien joué, mais nous ne rîmes pas long-temps. Le pauvre garçon resta sur le fumier sans connoissance ni mouvement. La tristesse succéda à notre plaisir; nous nous en repentîmes, & lui donnâmes tout le secours dont nous pûmes nous aviser. Il reprit enfin connoissance, mais la foiblesse lui resta avec une fort grosse fièvre. Nous l'avions porté proche d'un grand feu, & ne lui épargnâmes pas le vin.

Nous envoyâmes querir un Chirurgien, à qui nous avouâmes sans déguisement ce que nous avions fait. Il le saigna, & nous fit une réprimande telle que notre sottise la méritoit. Il nous obligea de donner à ce garçon de quoi se faire guérir de sa fièvre, & de quoi l'obliger au secret. Nous le fîmes, & graces à Dieu, nous n'eûmes pas la peine de le garder long-temps. Ce garçon fut huit jours malades sans retourner chez son maître, & qui n'en ayant plus que faire en Carême, ne le voulut pas reprendre. Nous nous intéressâmes pour lui faire avoir une condition, & nous le mîmes chef de cuisine chez un homme de la première qualité, & il fut ensuite le premier à rire de la peur qu'il avoit

eue. Nous nous promîmes bien Gallouin & moi de n'avoir plus de part à aucun divertissement si dangereux, qui avoit pensé coûter la vie d'un homme.

Voilà de quelle manière je passai la première année de mon deuil. Par ces deux échantillons vous pouvez juger du reste de la pièce. Gallouin, comme je vous l'ai dit, étoit des nôtres, & même des plus ardens; & c'est-là qu'il apprit des secrets, qui très-assurément passent la nature. Pour moi je vous avoue que je ne voulus en savoir aucun, n'ayant nul goût pour ces sortes de choses; du reste je menois la vie d'un franc libertin, & pour me retirer d'uue compagnie si méchante, j'avois besoin qu'elle se dissipât. Le Carême commenca; Pâques, & un Jubilé qui arriva dans le même-temps achevèrent de la rompre; outre que je voyois bien moi-même que ma perte étoit infaillible si je ne changeois de vie. Je me réformai donc, mais non pas de telle sorte que je ne conservasse toujours mon attache au plaisir; j'en bannis l'éclat & l'excès.

Je commençai donc à lier des connoissances plus honnêtes & à rechercher celles de mes voisines. La première à qui je m'adressai fut Sophie, qui depuis a épousé d'Espinai. Je ne croyois pas qu'elle eût un amant déclaré & favorisé: si je l'avois cru je n'y aurois pas perdu ma peine, car naturellement



je ne ſuis pas d'humeur incommode; mais cette fille cachoit ſi bien ſes affaires, que je lui crus le cœur libre, & ſur cette croyance je m'attachai auprès d'elle. Elle eſt aſſez aimable, quoiqu'elle ne ſoit pas belle. Elle eſt bien faite, & à tout prendre vaut bien la peine de s'y arrêter, au moins pour moi qui n'y cherchois pas tant de raffinement.

Elle me reçut aſſez bien au commencement. Je crus avancer mes affaires, mais je me trompois; & je m'apperçus que je ne devois les civilités qu'au deſſein qu'elle avoit de ramener ſon amant par un peu de jalouſie. Dans un autre temps j'aurois ri de l'aventure, mais il ne me plût pas d'en être la dupe; & de fait elle m'avoit laiſſé prendre de certaines libertés, qui, quoiqu'innocentes, ne laiſſoient pas de me perſuader que j'étois en droit d'entreprendre davantage. Je ne croyois pas que d'Eſpinai butât au mariage: ainſi je ne crus pas lui faire une grande offenſe de faire enrager ſa maitreſſe. Je crus qu'il ſe paſſoit entr'eux quelque choſe de criminel; il n'en étoit rien, mais je voulus le croire.

Je ſus un jour qu'il étoit chez elle; elle ne m'avoit point dit le ſujet de ſes viſites ſi fréquentes; elle tâchoit de me tromper, & moi de me venger. Sachant qu'il étoit chez elle, j'y allai, & ſans frapper j'entrai tout d'un coup dans ſa chambre. Je les trouvai

dans une ſituation telle que je pouvois la ſouhaiter. Ils étoient auprès du feu, lui dans un fauteuil, & elle ſur un tabouret entre les jambes de ſon amant, ſur les genoux de qui elle avoit les deux coudes appuyés & la tête panchée en arrière ſur l'eſtomac de d'Eſpinai, & lui il avoit les deux mains dans le ſein de ſa belle; l'une d'un côté & l'autre de l'autre, comme des piſtolets à l'arçon de la ſelle.

Au bruit que je fis en entrant elle tourna la tête de mon côté, & ſe leva en colère d'avoir été ſurpriſe dans un tel état. Vraiment, me dit-elle, d'un air refrogné, c'eſt bien comme cela qu'il faut entrer chez les gens. Vraiment, lui répondis-je ſur le même ton, j'aurois fermé la porte ſur moi ſi j'avois été en votre place. Je voudrois bien vous demander, dit-elle, ce que vous cherchez ici? J'y cherchois, répondis-je, deux amans heureux & contens; je les ai trouvés & je les y laiſſe, & je ſortis. D'Eſpinai courut après moi au plus vîte; & je crus qu'il vouloit faire le méchant; au contraire, il me pria de ne rien dire de ce que je venois de voir; qu'il ne cherchoit Sophie que pour l'épouſer; que ſur ce pied-là elle lui accordoit des faveurs qui pouvoient paſſer pour criminelles devant le monde, mais qui étoient innocentes entr'elle & lui, & acheva par me promettre de me tenir compte du ſecret.

Je lui répondis qu'il se moquoit de moi, que j'aimerois mille fois mieux être pendu que de me taire. Que Mlle. Sophie m'avoit fait enrager, que j'aimois avant lui, & qu'elle ne m'en avoit jamais tant accordé. (Je ne voulois pas faire semblant qu'il l'aimât avant moi, je voulois supposer qu'ils ne s'aimoient que du temps qu'ils s'étoient raccommodés.) Pour votre mariage, ajoutai-je, bagatelle : je le croirai quand je le verrai, mais pour vous servir de commode, je ne le ferai assurément pas. Il réitéra ses prières, & n'avança rien : je le quittai sans lui rien promettre ; s'il avoit osé il m'auroit battu, mais il craignit de l'être.

Dès le soir même j'allai voir Sophie, à qui je proposai fort honnêtement des conditions fort malhonnêtes pour m'obliger au secret. Je lui promis de me taire, pourvu qu'elle m'en accordât autant. Pour toute réponse à ma proposition, elle pensa me sauter aux yeux. Je l'en empêchai, mais non pas de quereller, m'étant toute ma vie fait un plaisir des injures des femmes, pourvu que la griffe ne s'en mêlât pas. Mais comme elle n'étoit pas harangère, je n'eus pas tout le plaisir que j'aurois voulu. Après son premier feu elle revint aux prières, & moi à mes articles.

Quoi ! ma belle Demoiselle, lui dis-je, pensez-vous que je sois d'humeur à être votre

dupe ? Vous m'avez dit que vous ne me haïssiez pas, vous m'avez laissez prendre de certaines petites libertés, qui assurément barbouilleront la candeur de votre vie, si je suis assez sincère pour les déclarer : par-là vous savez que vous avez intérêt de me ménager ; cependant vous me sacrifiez tout d'un coup ; & pour surcroît de bonne volonté, vous me priez de vous garder le secret. Il faut parbleu, poursuivis-je, que vous me croyiez bien bon, ou bien peu sensible ! Ces sortes de prières-là ne se font qu'à un Moine, qui n'ose pas lui-même déclarer le commerce qu'il a avec une femme ; mais à un homme comme moi, c'est se moquer du siècle ; & je m'exposerois moi-même à être tous les jours la dupe de pareilles friponnes que vous, si je ne me vengeois pas de vòtre perfidie. Je crois, tout bien compté, que vous n'avez pas gagné au change, & que je vaux bien d'Espinai. Vous valez dix fois mieux, dit-elle, mais vous ne me regardez pas comme lui sur le pied du Sacrement. Si vous vous étiez expliqué, je vous aurois préféré, & je vous préférai encore si vous voulez. Je vous remercie plus que très-humblement, repris-je d'un ton ironique ; & tout aussi-tôt je me mis à chanter : *Je ne veux point du Lait quand un autre a la Crême.* Cela acheva de la déconcerter. Elle pleura, elle querella, & je la quittai.

Ne me ſouciant pas fort d'elle, ni de ſon amant, je contai ce que j'en ſavois à quiconque voulut m'entendre. Cela donna à rire à leurs dépens; car j'avois pris ſoin de donner au tableau des couleurs de ma façon. J'avançai par-là leur mariage, qu'ils firent promptement pour faire ceſſer la médiſance. Quand je vis que c'étoit tout de bon, & que le Sacrement s'en mêloit, je me crus en droit de les traverſer, & me fis un plaiſir de les voir mariés inutilement.

J'avois entendu parler à mes amis de débauche d'une compoſition qui diſſipoit toutes les forces naturelles, & qui rendoit un homme inutile aux Dames pendant fort long-temps. J'en demandai à Gallouin; il m'en donna. Il ſembloit que ce fut de l'eau-de-roche; tant elle étoit claire & belle. Je la mis dans une petite phiole ſur moi, réſolu de la faire avaler à d'Eſpinai. Le coup étoit ſcélérat, mais je n'y regardois pas de ſi près; & je vous dirai encore quelque choſe de pire. J'allai trouver Sophie; je lui dis d'un air hypocrite que je venois lui faire réparation, & me ſoumettre à tout ce qu'elle voudroit ordonner pour me punir des impertinences que j'avois dites d'elle & de ſon amant. Que j'en étois au déſeſpoir & prêt de faire telle réparation qu'il lui plairoit; enfin, je lui fis voir un véritable & ſincère repentir. Il lui faut rendre juſtice, elle n'a pas le cœur pro-

pre à conserver de rancune. Elle me pardonna de tout son cœur, & me pria même de ses noces. Je repris un ton scélérat, pour lui dire qu'elle devoit être contente de sa victoire; que ce devoit être assez pour elle de m'avoir humilié, sans pousser sa cruauté jusqu'à vouloir me rendre spectateur d'une cérémonie qui me mettroit au désespoir. Je ne viens ici, poursuivis-je, que poussé d'un vrai regret de vous avoir offensé: je ne suis point dégagé. Je vous aime toujours, mais je ne vous troublerai jamais. Je ne me sens point un cœur à l'épreuve de la rage de vous voir entre les bras d'un autre; laissez-moi porter hors de Paris mon chagrin. Je ne veux de vous & de votre amant qu'un généreux pardon de mes folies & de mes médisances. C'est une étrange chose que l'amour-propre. Sophie se flatta qu'elle m'avoit inspiré un amour tendre & violent. Elle mordit à l'hameçon, & me fit voir du chagrin de ma résolution. Elle se raccommoda de bonne-foi avec moi, & voulut même faire ma paix avec son amant.

Il arriva dans le moment; je lui fis des complimens à perte de vue; il triompha du sacrifice, & s'en estima mille fois davantage. Pour l'entière réconciliation, Sophie envoya chercher à déjeûner. Je versai adroitement mon eau dans un verre, & la fis avaler à d'Espinai avec du vin. Nous achevâmes de dé-

jeûner, & je les quittai en apparence le meilleur de leurs amis ; ce coup-là se fit vers les Rois.

J'allai passer le Carnaval & le Carême en Bretagne aux Terres de Mr. de Rohan, avec un de ses Officiers de mes amis. Nous ne revînmes qu'après les Fêtes de Pâques. Je m'informai de Sophie : j'appris que depuis son mariage elle étoit jaune comme un coin, que son époux n'étoit pas mieux, & qu'ils faisoient très-mauvais ménage ensemble. Je reconnus-là l'effet de ma boisson. J'allai la voir, elle me reçut fort bien, & je la trouvai toute changée. Je lui demandai quelle maladie elle avoit eue. Je la tournai de tant de côtés, & jurai tellement de lui garder le secret, qu'enfin ; c'étoit bien des faussetés, me dit-elle en soupirant, que vous débitiez de Mr. d'Espinai & de moi avant notre mariage ! Le pauvre homme n'a rien de mâle, & je suis encore au même état que j'étois lorsque j'ai été épousée ! Comment, lui dis-je, feignant d'être fort surpris, vous êtes logée au temps perdu ? Hélas, oui, répondit-elle, d'un air si naïf, que je ne pus m'empêcher de rire. Je la plaignis en son particulier; j'allumai le feu ; je lui persuadai de ne pas user sa jeunesse avec un homme incapable de la rendre heureuse ; je la poussai à se faire démarier, & lui promis de l'épouser si-tôt qu'elle seroit dégagée d'avec lui.

Je

Je lui fis voir des transports qu'elle auroit fort souhaité dans son époux. La comparaison qu'elle en fit dans ce moment la fit pleurer. Je voulus profiter du désordre où je l'avois mise ; peu s'en fallut que j'en vinsse à bout ; mais le mari qui se fit entendre rompit mes mesures.

Elle se souvint de ce que je lui avois promis ; elle étoit de chair & d'os, & sujette à de certaines tentations que d'Espinai ne satisfoit pas. Elle résolut de faire connoître l'abus de son mariage. Tout ce que d'Espinai lui put dire ne la fit point changer de résolution ; elle ne suivoit que mon conseil, & me rapportoit jusqu'au moindre mot de ce qui se disoit entr'eux. Le pauvre homme croyoit être ensorcelé ; & le plaisir fut que ni lui ni elle ne me soupçonnèrent jamais d'avoir part au prodige.

Enfin la prétendue rupture fit du bruit ; mais comme j'avois pris avec Sophie de trop forts engagemens pour m'en dédire sans peine, si elle étoit une fois en état de me faire tenir parole, je n'attendis pas la décision du procès pour terminer le charme. Je fis écrire une Lettre d'une main inconnue, que je fis adresser à la mère de Sophie, par où on l'avertissoit que ce n'étoit qu'un breuvage, dont la force seroit passée dans quatre mois du jour du mariage. On la prioit de faire en sorte que sa fille différât jusqu'à ce temps-là la rupture.

& qu'elle auroit pour lors tout sujet d'être satisfaite de son époux. Cette femme en parla à Sophie, qui me le dit. Je traitai cela d'imposture, j'accusai mon malheur; je lui fis voir un désespoir dont elle me tint compte, & malgré sa mère, je l'obligeai de pousser le procès contre son mari.

Je fus content de ce que j'avois fait; je n'en voulus pas davantage. Je me découvris à Gallouin, qui me tira promptement de peine. Il savoit le contre-poison, & sans que j'y parusse, il mena dîner d'Espinai avec lui, & dans une poitrine de veau en ragoût, il lui fit prendre d'une drogue qui le rendit tout autre. Il ne lui en parla point: il se contenta de le rassurer contre la crainte qu'il avoit de se présenter devant sa femme. Il le fit boire plus qu'à l'ordinaire, pour dissiper, disoit-il, les humeurs noires qui s'affoiblissoient la vigueur de son corps; & enfin il le quitta en bon état, après lui avoir cité ce que Mr. de Montaigne dit dans ses Essais sur un sujet pareil.

D'Espinai sentant le retour de l'homme alla trouver sa femme; sa belle-mère qu'il informa de l'état où il étoit le laissa seul avec elle. Celle-ci qui craignoit encore d'être abusée comme elle l'avoit été plusieurs fois, ne vouloit pas le laisser faire. Cette résistance acheva de l'animer. Le vin qu'il avoit dans la tête le rendit plus hardi; & les prières

étant inutiles, il eut recours à la force, & en vint à bout.

Après cela il ne prit plus avec elle de ces airs soumis, auxquels sa foiblesse l'avoit assujetti. Il changea de toutes manières. Mes fréquentes visites lui avoient donné de l'ombrage, il n'avoit osé s'en expliquer; mais voyant qu'elles continuoient, il s'en prit à sa femme, & lui défendit absolument de me voir. Elle me le dit, & m'en fit voir la douleur; mais comme j'étois content, & qu'elle devoit l'être aussi, je lui dis qu'elle devoit pour son repos tâcher de regagner la confiance de son mari en me sacrifiant & en lui obéissant avec une soumission aveugle après la rupture qu'elle avoit tenté; & que moi-moi-même, quelque tourment que j'en puisse souffrir, je me priverois de la voir, crainte d'être cause de sa perte. Elle trouva ma réponse bien indifférente & bien dure; elle me le témoigna, & je ne m'en souciai pas. Je ne lui ai point du tout parlé depuis. Je crois que dans le fond du cœur elle ne m'aime guères, quoique nous ayons été bons amis. Voilà de quelle manière finit ma première intrigue qui suivit ma réforme: voyez si je n'étois pas bien converti. Cette aventure est scélérate; elle n'est pourtant rien en comparaison de celle qni la suivit, & que je vais vous dire.

Ce fut avec Célénie que vous connoissez

tous : elle étoit fille, jeune, parfaitement bien faite & aſſez belle. Son teint un peu brun, ſes yeux noirs & vifs ne reſpirent que l'amour ; ſa naiſſance du mois de Mai, temps auquel la nature n'en produit point de cruelles, ou bien peu, me firent croire que je ne perdrois pas mon temps auprès d'elle. Pour celle-là je l'aimai d'aſſez bonne-foi pour vouloir l'épouſer, mais mon deſſein ne dura que juſqu'à la concluſion entr'elle & moi, & après cela je ne ſongeai plus au Sacrement. Je la connoiſſois de longue-main, étant tous deux voiſins. La première fois que je lui parlai ce fut à une noce, où elle vint déguiſée en payſanne. Elle avoit un petit panier avec deux œufs & un petit fromage, comme une fille des champs, mais d'un leſte & d'un propre à charmer. La chaleur qu'il faiſoit l'avoit obligé d'ôter ſon loup. Il y auroit bien du plaiſir à vous caſſer des œufs, ma belle fille, lui dis-je. Il eſt aujourd'hui Dimanche, dit-elle, on ne mange point d'omelette. Ce ne ſeroit pas pour faire une omelette, lui dis-je, que je voudrois caſſer vos œufs, ce ſeroit pour vous faire venir du lait. J'ai une vache qui m'en fournit plus qu'il m'en faut, répondit-elle. Savez-vous bien le faire cailler, repris-je ! Aſſurément, dit-elle, & ſi je ſais faire auſſi du beurre & du fromage. Ne le laiſſez-vous point manger au chat, lui dis-je ; il n'y en a point chez nous, me

dit-elle. Vous êtes pourtant une ſouris de bonne priſe, continuai-je, je voudrois bien être votre rat de campagne. J'en viens chercher un en ville, dit-elle: ils me ſemblent plus beaux & plus polis. En avez-vous trouvé quelqu'un aujourd'hui, répliquai-je? Non, dit-elle, je n'ai point trouvé de Marchand, & je remporte mon étalage. Voulez-vous me le vendre, lui demandai-je? Très-volontiers, répondit-elle, je vous en ferai même bon marché, car je ſuis laſſe d'attendre, & je veux m'en retourner.

Comme nous allions pourſuivre, on vint la prendre pour danſer; cela nous interrompit. Elle me prit enſuite; & lorſqu'après en avoir pris un autre je voulus la rejoindre, je ne la vis plus. J'allai chez elle le lendemain; je lui dis que je venois conclure le marché. Elle ſe mit à rire, & me dit qu'il n'étoit pas jour de vente pour elle. Cela donna occaſion à une converſation plus ſuivie, que je ne vous répéterai point, non plus que d'autres que j'eus avec elle pendant fort long-temps.

Enfin je me déclarai. Cela vint au ſujet de ſa ſœur ainée qui ſe marioit. Vous ſavez qu'elles étoient trois ſœurs, qui toutes trois ont été mariées fort long-temps l'une après l'autre, & toutes trois plus de ſix ans plus tard qu'elles n'auroient voulu. Je l'entretins du mariage de ſa ſœur; elle me pa-

rut avoir envie de l'être aussi. Je m'offris de la demander, & lui dis que je ne croyois pas qu'on me refusât. J'en tombe d'accord, dit-elle; on ne vous refuseroit pas, mais on ne vous accepteroit pas non plus, parce que notre ainée est fort avantagée en argent comptant, que ma mère a fait tous ses efforts pour lui donner toute sa dot en espèces, & qu'il ne reste plus dans la maison que des effets, dont on ne peut pas se défaire si-tôt, & qu'outre cela ma mère ne consentira pas à me marier que Toinon ne la soit aussi-bien que son ainée. Elle est la mienne, il est juste qu'elle fasse figure la première; je doute même que vous m'aimiez avec sincérité. Et par quel endroit, lui demandai-je, pouvez-vous croire que je ne vous aime pas avec toute l'ardeur possible? Je crains, dit-elle, que votre attache pour moi ne soit un amusement pour vous faire oublier plus facilement la belle Madame d'Espinai. Vous ne pouvez disconvenir que vous ne l'ayez aimée, & que vous ne l'aimiez encore. J'avoue, lui répondis-je, que je l'ai aimée avec toute la tendresse dont je suis capable. J'avoue que j'ai un vrai repentir de l'avoir offensée; j'avoue que j'ai vu avec joie renaître mes espérances dans le divorce qu'elle méditoit; mais vous ne pouvez pas disconvenir au moins que ma retraite d'auprès d'elle, crainte de lui faire des affaires avec

ſon époux, ne ſoit d'un parfaitement honnête homme ; & d'un véritable amant, reprit-elle avec précipitation. Oui, ſans doute, continuai-je, c'eſt mon caractère. Je préférerai toujours la traaquillité & les intérêts d'une fille ou femme que j'aimerai, aux miens propres. La même ſincérité que j'ai eue pour elle, me durera pour vous ; & vous ne me verrez point démentir.

J'avoue à mon tour, reprit-elle, que la manière dont vous en avez agi avec elle, eſt d'un honnête homme ; & ſi j'étois aſſurée que vous euſſiez autant d'amour pour moi que vous en avez eu pour elle, je vous avouerois que je vous aimerois bien auſſi. Je la raſſurai contre ſes ſoupçons, & lui dis que le meilleur moyen de la convaincre étoit de la faire demander à ſa mère ; que je ne l'oublierois pas, & que je la ſuppliois de me le permettre. Elle y conſentit, mais elle ajouta qu'elle ne croyoit pas que je réuſſiſſe.

Comme je l'aimois de bonne-foi, j'en fis faire dès le lendemain la propoſition à ſa mère devant elle. Celui que j'avois chargé du compliment étoit homme d'eſprit ; il s'acquitta parfaitement bien de ſon rôle. Il lui parla devant ſes deux filles. Il lui dit qu'il venoit lui propoſer un parti qu'elle ne refuſeroit pas pour Célénie. L'ainée rougit de dépit de voir que cela ne la regardoit pas. La mère le remarqua auſſi-bien que ſa ſœur

& mon agent. Elle répondit que je faisois honneur à elle & à sa fille, mais qu'elle ne pouvoit s'engager que Toinon n'eut trouvé un parti : qu'étant l'ainée il étoit juste qu'elle fût pourvue la première, & que tout ce qu'elle pouvoit faire, étoit de conclure en même-temps pour l'une & pour l'autre. Qu'elle me prioit de patienter jusqu'à ce temps-là, qui peut-être arriveroit plutôt qu'elle ne croyoit elle-même. Qu'elle étoit obligée d'en user comme elle en usoit, parce que le mariage de la cadette feroit tort à celui de l'ainée dans le monde, s'il se faisoit le premier. Mon agent sortit avec cette réponse.

Célénie me la rapporta mot pour mot, avec la colère de sa sœur. Si bien donc, ma chère Célénie, lui dis-je, en la prenant entre mes bras, qu'il faudra attendre que votre sœur soit contente pour être heureux. Je m'étois bien attendue à cette réponse, dit-elle; cependant c'est une nécessité de s'y conformer. C'est une nécessité, repris-je? Et si Mademoiselle votre sœur ne trouve parti de quatre ans, nous serons donc quatre ans à nous morfondre? Et cela sera, poursuivis-je, & peut-être plus. Je vous en fais juge vous-même, qui diable voudra d'elle? Elle n'a pas la moindre qualité qui puisse attirer un honnête homme. Je disois cela d'autant plus facilement que je savois que Célénie ne l'aimoit pas, & qu'outre cela elle n'étoit ni belle

ni bien faite. Que voulez-vous y faire, me dit Célenie en riant.

Si vous voulez m'en croire, poursuivis-je, nous serons mariés avant elle & en dépit d'elle; cela ne dépend que de vous; mais il faut que vous ayez autant de résolution que d'amour. S'il ne faut que de la résolution, dit-elle, je n'en manquerai pas, dites-moi de quoi il s'agit. Il faut, lui dis-je, que nous terminions ensemble sans leur en parler. Le moyen est gaillard, dit-elle. C'est le seul à prendre, repris-je. Votre mère m'accepte; ce n'est que la considération du droit d'ainesse de votre sœur qui l'empêche de consentir à votre satisfaction & à la mienne, mais quand elle verra une raison plus forte, il faudra bien qu'elle passe pardessus. Je vous engage ma parole, lui dis-je, en l'embrassant, que vous aurez tout lieu d'être satisfaite. Vous tombez d'accord que je suis honnête homme; & vous ne devez pas craindre que je vous manque de ma part; comme je suis certain que vous ne me manquerez pas de la vôtre. Faites-y vos réflexions, & vous verrez que je ne vous propose rien que de très-juste & très-faisable. Vous vous moquez de moi, reprit-elle. J'avoue que cela est faisable, mais il ne s'ensuit pas que ce soit une chose juste. Je ne la pressai pas davantage pour ce jour-là, espérant que le temps & les occasions l'ameneroient insensiblement à mon point:

la maxime étant très-certaine, que fille qui écoute eſt à demi perſuadée; & je ne me trompai pas. Je la laiſſai & je ſortis. La mère, qui m'avoit fort bien reçu en entrant, me fit mille civilités en ſortant; ce que ne fit pas l'ainée, qui ne me regarda que de travers.

J'y retournai deux jours après, & je trouvai les choſes outrées, c'eſt-à-dire, que l'ainée, qui ne pouvoit ſupporter patiemment la préférence que je donnois à la cadette, la maltraita de paroles. Celle-ci pour toutes défenſes lui dit qu'elle n'étoit pas cauſe ſi on la trouvoit plus aimable qu'elle. L'ainée prétendit qu'elle me faiſoit des avances: Célénie ſoutint le contraire; & la mère qui s'en mêla, perdit le temps auprès de l'ainée, qui avoit l'eſprit auſſi mal fait que le corps. La cadette ſe tût, & la mère voyant la noiſe appaiſée ſortit. J'entrai dans le temps de cette altercation entre les deux ſœurs. Toinon qui me vit, dit avec dépit, voilà Monſieur, Mademoiſelle ſera bientôt contente. Je me réjouirai toujours, repris-je, lorſque ma préſence, bien-loin de déplaire, lui donnera quelque ſatisfaction. Je vous ai l'obligation de m'en avoir averti. Je vous avoue que juſqu'à préſent elle ne m'en avoit rien témoigné, & je ne croyois être pas auſſi heureux que je le ſuis. Ma ſœur peut ſe méprendre, Monſieur, reprit Célénie; il ne faut pas tout-à-fait croire

ce qu'elle en dit. Hé quoi, belle Célénie, lui dis-je, m'enviez-vous jusqu'aux bontés que Mademoiselle a pour moi ? Je ne vous les envierois pas, reprit-elle, si elle ne m'en faisoit pas l'objet, & je verrois avec joie que ces sortes de bontés ne provinssent que de son fonds, & que vous ne les dussiez qu'à son cœur. Quelque soit le motif qui fasse agir Mademoiselle, lui dis-je, je serai toujours prêt à lui rendre grace de ce qu'elle pourra faire en ma faveur. Je vous en quitte, Monsieur, dit-elle brusquement; je vous laisse ensemble faire vos explications. Je vois bien que je serois de trop avec vous, & je ne veux pas vous chagriner par ma présence.

Célénie la rappella inutilement. Comment donc, lui dis-je, d'où vient cette aigreur entre vous & votre sœur; elle ne peut souffrir, dit-elle en riant, que vous m'aimiez. Elle croit que votre cœur est un vol que je lui fais. Attachez-vous à elle, elle s'appaisera, & nous reviendrons bonnes amies. Je m'en suis toujours douté, repris-je, non pas qu'elle m'aimât, mais qu'elle seroit en colère de ce que je vous aurois fait demander avant qu'elle fût hors d'état de vous porter envie. Vous voyez bien, poursuivis-je, que tout ce que nous avons prévu est arrivé; c'est à vous à voir si vous voulez être la victime du temps, & passer le plus beau de votre jeunesse dans l'attente

que quelqu'un par pitié se déclare pour elle. Vous la mettez bien bas, me dit Célénie en riant, elle n'est pas d'une laideur à faire pitié, & quelqu'un sans doute la regardera avec d'autres yeux que vous. Il est vrai, belle Célénie, lui répondis-je en la regardant; mes yeux charmés de vous ne voient rien d'aimable ailleurs. Je voudrois que votre sœur fût aussi belle que vous, afin que son bonheur pût avancer le nôtre; mais je forme un souhait inutile. Il ne dépend que de vous de me rendre parfaitement heureux; & si je le puis dire vous vous rendrez en même-temps heureuse. Je ne vous demande que ce que je vous ai demandé; & je suis sûr que votre cœur s'est mis de mon parti pour peu que vous l'ayez consulté.

Il est vrai, dit-elle, que j'y ai songé, & que c'est le plus court chemin, mais avouez avec moi qu'il est tout rempli de hasards. Je n'y en vois point, repris-je; quels sont-ils? Votre changement, répondit-elle; le peu d'estime que vous feriez de moi si je me donnois à vous sur votre simple parole. Le bruit que votre aventure peut faire dans le monde, & la honte que je me ferois à moi-même si je m'étois oublié jusques-là. Ces raisons ne sont bonnes, repris-je, qu'avec les gens de l'autre monde. Pourquoi auriez-vous honte avec moi? Une femme doit-elle en avoir avec son mari? Les bruits

qui pourroient courir de votre engagement avec moi, ne feroient-ils pas pleinement juſtifiés ? Il eſt ridicule de croire que je vous en eſtimerois moins ; au contraire, je connoîtrois que vous m'aimez avec la dernière confiance, & je vous aimerois davantage, parce que je ne devrois vos faveurs qu'à vous ſeule ; & mon amour deviendroit un amour de reconnoiſſance, comme il l'eſt d'inclination. C'eſt une fauſſe crainte que celle de me voir infidèle ; en me la témoignant vous oubliez que vous m'avez dit que vous me croyez honnête homme. Cette bonne opinion quadre-t'elle avec une crainte qui m'eſt ſi injurieuſe ? Mais ſi vous n'en croyez ni mes ſermens ni mes paroles, croyez-en tout ce qu'il vous plaira de me faire écrire. Pourrois-je dédire en même-temps une promeſſe de ma main, & l'homme qui a porté parole à votre mère ? Vous voyez bien que cela choque le ſens commun. Déterminez-vous, ma chère Célénie, pourſuivis-je en me jetant à ſes pieds & en lui baiſant les mains ; ne refuſez pas de faire notre bonheur, puiſqu'il ne tient qu'à vous. Je la preſſai tant qu'elle ſe rendit. Nous ne fîmes pourtant rien qui ne fût ſage, parce que nous craignîmes d'être ſurpris, mais nous prîmes heure pour le lendemain que ſa mère & ſa ſœur devoient aller enſemble voir l'aînée qui étoit mariée & malade.

Nous ne fûmes pas si sages dans cette entrevue-ci que le jour précédent. J'entrai au signal dont nous étions convenu. Elle avoit dispersé les domestiques, & je ne fus vu de personne. Les fenêtres de sa chambre étoient presque fermées : à peine vis-je assez clair pour écrire ce qu'elle me dicta. Elle crut bien prendre ses précautions, & ne fit pourtant rien qui vaille. J'écrivis tout ce qu'elle voulut, & après qu'elle fût satisfaite je me satisfis.

Soit que je ne trouvasse pas ce que j'avois espéré, soit par inconstance, si-tôt qu'elle se fût donnée à moi, je cessai de vouloir l'épouser. Bien-loin de lui en rien témoigner, j'essuyai quelques larmes qui lui échappèrent, & redoublai mes caresses. Nous assurâmes nos rendez-vous dans des lieux écartés & des maisons empruntées, & cependant j'allois toujours chez elle à mon ordinaire ; cela dura long-temps. Enfin au bout de quatre mois elle me dit qu'elle étoit grosse. J'en fus fâché, mais je ne lui dis pas ; au contraire, pour en faire ce que je voudrois, je lui montrai un amour plus ardent que jamais. Ce fut dans ce temps-là que m'arriva mon aventure du Pont-neuf où vous étiez.

Des Frans ne put s'empêcher de rire à ce ressouvenir. Quelle est cette aventure, demanda Madame de Contamine ? Est-ce

encore un coup de scélérat ? Non, Madame, reprit Des Frans, il n'y avoit aucune fourbe : il jouoit à jeu découvert. Que Mr. Dupuis, poursuivit-il, la nomme comme il voudra, je n'entreprendrai point de le faire. Hé bien, reprit Dupuis, c'est un coup de fou, d'étourdie & de brutal ; êtes-vous content des épithètes, ajouta-t'il en riant ? Je la veux savoir, dit Madame de Contamine. Volontiers, Madame, dit-il, mon dessein n'est pas de vous rien cacher.

Je vous ai dit, poursuivit-il, que Célénie & moi nous nous trouvions dans des chambres empruntées & garnies ; il y en a quantité dans Paris qui ne servent qu'aux amans heureux ; nous en avions une. C'étoit dans la plus grande chaleur de l'été ; & nous nous faisions très-souvent un plaisir de nous mettre nus comme la main. Cela n'est pas fort honnête ; mais nous étions l'un & l'autre trop emportés pour y prendre garde. L'envie me prit de me baigner ; nous fimes une partie de six que nous étions, dont Mr. Des Frans fut un. Nous allâmes sous le Pont-neuf. Ces Messieurs restèrent proche du bateau ; & Gallouin & moi, qui nous faisions un plaisir de nager & de plonger, nous allâmes directement sous le Pont, où nous montions à la machine, & nous jetions du haut d'une seconde chambre. Il y avoit quantité de monde qui nous regardoit nous donner la

passade ; entr'autres un coquin de soldat qui étoit sur le bord du Pont, où la canaille fait ses ordures, & avec le pied il nous en jetoit. Je levai le nez pour lui dire de cesser, & il m'en tomba justement sur le visage.

Vous en riez ; & qui n'en riroit ? Les regardans en rirent aussi. Je n'en ris pas moi ; je plongeai pour me nettoyer, & coupant entre les bateaux, je vins prendre terre au dessous des degrés. Je les montai nu, & à la merci des coups de fouets des charretiers qui ne me les éparnèrent pas, je passai sur le Pont-neuf, & tombai côte-à-côte sur mon coquin de soldat qui croyoit en être quitte. Je le pris par les cheveux, je lui donnai trois ou quatre coups de poings sur le nez, & le jetai du haut du pont dans la rivière, où je me jetai après lui. La surprise que mon action lui avoit causée, & une si grande chûte l'avoit étourdi. Ses habits l'entraînoient au fond de l'eau ; & si on n'avoit été à son secours c'étoit un soldat noyé. J'empêchai bien que ce ne fut notre bateau. Le Batelier n'osa contredire un homme aussi en colère que j'étois. Mes amis me rejoignirent ; j'étois dans une fureur épouvantable, tout sanglant des coups de fouets. Je ne vis rire personne ; je ne l'aurois pas souffert de qui que c'eût été. Nous nous r'habillâmes, & j'obligeai le Batelier de me passer du côté du quai de Conti, où on avoit porté le maraut. Nous

étions tous d'un air à faire trembler la canaille, & nos laquais marquoient ce que nous étions.

Je trouvai le soldat à terre entourré de plus de mille personnes, entr'autres de plus de quarante soldats comme lui. Tout mourant qu'il étoit, on ne put pas m'empêcher de lui casser ma canne sur le corps; & ses camarades ne firent pas mal de s'écarter. Nous repassâmes sur le pont, où nous trouvâmes des rieurs que j'accommodai si bien, que j'ôtai l'envie de rire aux autres. Je revins sur le quai de l'Ecole, où je ne trouvai pas un charretier. Je fis par nos laquais couper les attirails, & le pire que je pus; après cela je me laissai conduire par mes amis, avec qui je remontai en carrosse pire qu'enragé, tant des marques que j'avois sur le corps, que des railleries qu'on pouvoit me faire du sujet qui me les avoit attirées.

Je n'avois songé qu'à Célénie, à qui je n'aurois plus osé me montrer. Je fus plus de huit jours que mes chemises me tenoient au corps, & plus de six semaines à en porter des marques.

Je fus guéri enfin, & n'y songeai plus. Célénie m'avoit dit qu'elle étoit grosse, & je n'avois plus aucune envie de l'épouser. Je m'étois apperçu que ma famille, mon bien, la figure que je pouvois lui faire faire dans le monde, en un mot son ambition, avoient eu

plus de part à ses faveurs que l'amour qu'elle avoit pour moi. Elle étoit d'un intérêt sordide; la générosité & le désintéressement d'une épouse étoient des vertus qu'elle ne connoissoit pas, ou qu'elle ne vouloit pas pratiquer. Je lui avois remarqué des emportemens qui me plaisoient fort dans une maîtresse, mais qui me faisoient trembler dans une femme. Tout cela m'avoit fait résoudre à ne l'épouser jamais. Elle m'avoit dit en me parlant de sa grossesse, qu'il falloit la découvrir à sa mère; je me trouvai embarrassé de cette prière. Je la priai d'attendre quelque temps à se déclarer, pour prendre les mesures justes, lui disois-je; mais en effet afin que je pusse avoir le temps de songer à quelqu'expédient qui me tirât d'intrigue.

Dans ce temps sa sœur trouva parti, & même fort avantageux. J'en fus réjoui, non pas pour l'amour d'elle, dont je ne me souciois guère, mais parce que c'étoit moins d'un Argus. Je fondai là-dessus ma liberté. Je redoublai mes soins, mes assiduités & mes libéralités auprès de Célénie, pour l'engager à force d'amour à consentir à tout ce que je voudrois. J'en vins à bout, & cela parce que je la mis sur le pied de croire que l'amour que j'avois pour elle étoit trop fort pour m'en pouvoir jamais dégager. Une fille qui s'aime, & qui est charmée de sa propre beauté, est toujours la dupe de l'amour-propre, & de

celui que les autres lui témoignent. J'en fis l'expérience par la facilité que je trouvai à lui faire goûter mes raisons, qui ne valoient pas grand'chose.

Je n'avois pas parlé à la mère de Célénie ; je ne lui avois point dit que je voulois l'épouser ; je ne l'avois point informée de la demande que j'en avois fait faire ; je n'étois pourtant point en âge de me marier sans son consentement, mais j'avois supposé qu'elle me le donneroit, où j'avois résolu de m'en passer. Voilà, comme vous voyez, de beaux sentimens. Il est vrai que la manière dont elle en usoit avec moi, & le peu de part qu'elle paroissoit prendre à mes actions, sembloit m'autoriser à ne me pas arrêter à tout ce que le respect pouvoit exiger de moi. Quoiqu'il en soit, il est certain que je connoissois bien que je faisois mal ; mais il est certain aussi que je ne me mettois pas en peine de mieux faire.

Elle sut que j'avois fait faire cette demande, & le sut justement comme mon frère étoit à Paris. Nous logions tous deux chez elle ; mais nous n'avions garde de nous quereller. Nous évitions avec soin l'un & l'autre les occasions de nous parler, & nous ne nous étions pas vus depuis son retour. Nos parens furent scandalisés du peu d'union qui étoit entre nous. On nous en parla à chacun en particulier ; mon oncle se chargea de traiter

avec moi. Il m'envoya querir, & me dit tout ce qu'un honnête homme & un bon parent peut dire à un jeune homme qui se perd. Il voulut m'obliger à faire comme cadet les premières démarches du raccommodement avec mon ainé. Il me dit que notre désunion mettoit le poignard dans le cœur de ma mère ; & jetoit toute la famille dans le trouble.

Je lui dis que ma mère ne devoit s'en prendre qu'à elle. Qu'elle savoit fort bien que toute l'obligation que je lui avois se bornoit à celle de m'avoir mis au monde. Que cette obligation étoit si générale & si commune, qu'elle ne méritoit pas d'être compté, à moins qu'elle ne fût soutenue par d'autres, qui me fissent connoître que j'étois aussibien son fils par le cœur que par le sang. Que c'étoit ce qu'elle n'avoit jamais fait. Que comme je savois bien qu'elle ne m'aimoit pas, & qu'elle ne m'avoit jamais aimé, j'avois cru lui faire plaisir de me retirer de sa table. Que c'étoit la seule cause qui m'obligeoit de manger ailleurs. Que si je lui déplaisois encore jusqu'au point de ne pouvoir me souffrir dans la même maison où mon frère demeuroit avec elle, elle pouvoit s'en expliquer; que cette nouvelle dureté ne me surprendroit pas, & que j'irois loger ailleurs, quoique la maison fût à moi, & qu'ils n'y eussent pas un denier de droit ni l'un ni l'autre, puisqu'elle m'étoit tombée par le partage.

Que je n'avois osé lui faire paroître par mes assiduités auprès d'elle, toute la tendresse & le respect que j'avois effectivement pour elle ; mais que ne m'étant jamais vu traité par elle en fils, je m'étois insensiblement accoutumée à ne la plus traiter en mère. Que pour mon frère, bien loin de lui vouloir du mal, je souhaiterois lui rendre service, & que je le ferois aux dépens de mon sang si l'occasion s'en présentoit ; mais que j'avouois que la distinction que ma mère mettoit entre nous me déplaisoit ; & que je ne pouvois pas voir de bon cœur un homme à qui on m'avoit si cruellement sacrifié, quoique je fusse aussi légitime que lui.

Ces raisons, qui furent trouvées plausibles par Mr. Dupuis, ne furent pas trouvées déraisonnables par mes autres parens, ni par ma mère même. Il y avoit plus de quatre mois que je ne l'avois vue, bien-loin de lui avoir parlé. On ménagea une entrevue entre nous ; je n'y résistai point. Tout se passa en plaintes, en éclaircissemens & en justifications de part & d'autre, & n'opéra rien pour ma fortune, & nous mit mon frère & moi aux épées & aux coûteaux.

Tous mes parens avoient dîné au logis. Je m'y étois trouvé malgré moi, car j'enrageois de voir que quelque tendresse que ma mère eût témoigné avoir pour moi quelques jours auparavant, elle ne changeoit pas de

manière ; & je voyois Monsieur mon frère sur un pied tellement au dessus de moi, que je me faisois honte à moi-même.

On avoit parlé à table de Célénie, & de la demande que j'en avois faite. Je n'eus garde de dire ce que je pensois là-dessus, ni les termes où nous en étions elle & moi ; au contraire. je me fis une nécessité d'honneur de soutenir ce que j'avois fait. Le vin se mêloit de la partie, on me railla ; je répondis le mieux que je pus ; mais comme les rieurs n'étoient pas de mon côté, je fus pillé. J'avois soutenu en homme qui entendoit raillerie toutes celles qu'on m'avoit faites, mais je fus assommé de celle que mon frère fit mal à propos. Comme il ne regardoit Célénie que du haut de sa fortune, & qu'en effet ce n'étoit pas un bon parti pour moi, elle lui paroissoit tout-à-fait au dessous de lui. Il la traita comme une gueuse & une misérable. Je lui répondis d'une manière à lui imposer silence, s'il avoit eu quelque égard pour moi ; mais il continua ses airs de mépris, qu'il finit par dire, en prenant un ton de Village : Palsangué puisque nous allons entrer dans son alliance, faut que j'allions lui faire la révérence. Je ne lui fis qu'une inclination de tête, à quoi on ne prit pas garde ; mais je me résolus de venger le mépris qu'il faisoit en ma présence, d'une fille qu'il étoit persuadé que j'aimois.

Je me déterminai à lui faire mettre l'épée à la main. Je ne fus retenu de le faire dans le moment, que par la présence de la compagnie qui se dissipa en peu de temps. Tout le monde sortit, & ma mère, après avoir fait les civilités de chez elle, rentra dans sa chambre, assez éloignée de la salle où nous avions dîné. Mon frère s'étoit jeté sur un lit de repos, & moi j'avois pris un livre à la main. Si-tôt que je m'apperçus que ma mère ne pouvoit plus nous entendre, je courus fermer le verrouil de la porte, & je m'avançai vers mon frere : allons, Monsieur, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, il faut voir si vous avez aussi bonne épée que bonne langue. Je vous demande raison, & des distinctions de ma mère, & de vos mépris pour Célénie. Vous n'y pensez pas, me dit-il ; ce que j'en ai dit n'a été que pour la conversation, sans dessein de vous choquer. Je ne veux point de justification de votre part, lui dis-je, je veux que vous vous défendiez ; mais dépêchez-vous, le temps est trop cher pour le perdre en paroles. Comme il vit que mon dessein n'étoit pas de l'épargner, il mit aussi l'épée à la main.

Je vous ai dit qu'il étoit plus méchant que moi, il me le fit voir. Il resta long-temps sur la défensive. Ah morbleu, lui dis-je, vous m'épargnez, voyons si cela durera ; en même-temps je le pressai plus vivement que je n'avois fait. Je le blessai ; son sang qu'il sentit

couler le mit à mon égard dans la même situation où j'étois pour lui. Nous ne nous ménageâmes plus : notre sang que nous vîmes tous deux couler, nous rendit furieux, & l'un de nous deux seroit assurément resté sur la place, si ma mère & les domestiques accourus au bruit, n'avoient enfoncé la porte. Ils arrivèrent assez-tôt pour me sauver la vie ; mon épée étoit embarrassée par la pointe dans un nœud de rubans qui pendoit à la garde de celle de mon frère ; l'espace n'étoit point assez grand pour me jeter en arrière, & il me pressoit extrêmement. Le péril où j'étois m'avoit obligé de sauter à lui : nous nous tenions au corps ; & comme il est beaucoup plus robuste que moi, j'aurois infailliblement succombé. Nous avions chacun trois blessures au bras & au corps. Notre sang & la colère nous rendoient affreux, & ne nous permettoient pas d'examiner ni nos paroles, ni nos actions. Les domestiques étoient transis d'étonnement, & ma mère pleuroit & crioit comme une femme. Je ne m'arrêtai point à lui prêter audience : voilà, Madame, lui dis-je en sortant, le premier fruit de votre égalité de tendresse. Au revoir, Monsieur, poursuivis-je, parlant à mon frère, je vous demanderai mon reste une autre fois, ou je vous donnerai le vôtre. Oui, oui, dit-il, volontiers, nous ne serons pas long-temps

sans

ſans nous trouver, puiſque nous nous cherchero ns.

Je montai dans mon appartement, où je ne voulois reſter qu'autant de temps qu'il m'en falloit pour me faire panſer. Mon deſſein étoit d'aller dans la chambre où nous nous voyions Célénie & moi, mais je ne le pus pas. A peine fus-je panſé que mon oncle entra, & qu'une foibleſſe qui me prit obligea le Chirurgien, ſon garçon & mon valet de me mettre au lit. J'étois le plus maltraité; quioique les bleſſures que j'avois faites à mon frère, fuſſent dans des endroits bien plus dangereux; mais elles étoient moins profondes que les miennes, dont deux me perçoient le haut du bras, à un travers de doigt de diſtance, & l'autre le défaut de l'épaule ſous l'aiſſelle. Peu après que je fus revenu de ma foibleſſe, ma mère entra dans ma chambre. Ma colère étoit paſſée, & Mr. Dupuis prit hautement mon parti. Je ne voulus pas faire ſemblant de m'appercevoir que ma mère avoit toujours reſté auprès de mon frère, ſans ſonger à moi, qu'après l'avoir vu en ſûreté. Je lui demandai fort doucement comme il ſe portoit. Elle dit qu'il étoit fort mal. J'en ſuis fâché, repris-je, mais cela ne ſeroit pas arrivé s'il ne s'étoit mêlé que de ſes affaires. Ma mère s'emporta contre moi à mille reproches, & m'en dit tant qu'enfin je la priai de me laiſſer en repos.

Je voulus ſortir du logis dans le moment ; elle ne voulut pas le permettre ; & mon oncle, à qui je me rapportois de tout, n'y voulut pas conſentir ; il me fit voir que j'aurois tort d'en uſer à ma tête. Pour ne vous plus parler de cette malheureuſe affaire, qui fut aſſoupie par les ſoins de la famille, il faut vous dire qu'elle ne paſſa pas outre, & que les domeſtiques eurent ordre de n'en point parler. J'en fis avertir Célénie ; elle vint me voir ; je lui dis ce qui en étoit, & pris même des meſures avec elle pour l'épouſer dans mon lit, ſi ma vie eût couru haſard. Elle me remercia de tout, & pleura de bonne grace. Mon frère, qui ne garda le lit que quinze jours, la vit en ſortant. Il la combla de civilités, & lui dit, comme les gens avoient ordre de lui dire, que nous avions été attaqués par des voleurs.

Dès qu'il pût ſortir de ſa chambre, il monta dans la mienne. Sa viſite, que je n'attendois pas, me ſurprit, nous nous embraſſâmes. Il me dit qu'il étoit au déſeſpoir de ce qui s'étoit paſſé, & que, puiſque j'étois d'humeur de prendre ſi à cœur les railleries innocentes qu'il avoit voulu me faire, il me promettoit non-ſeulement de ne m'en jamais parler, mais même de faire ſes efforts pour faire conſentir ma mère à ma ſatisfaction. Je lui répondis qu'il devoit être content de l'avantage qu'il avoit ſur moi par l'âge & par la

fortune, sans pousser ses droits jusqu'à me prendre pour son jouet. Que j'oubliois volontiers ce qui s'étoit passé, & que je le remerciois de ses offres. Que je n'avois pas besoin du consentement de ma mère, & que je ne me marierois plutôt jamais que de lui en demander aucun. La réponse étoit fort peu civile, comme vous voyez; mais telle qu'elle étoit, il s'en contenta. J'allai le visiter à mon tour; il me reçut parfaitement bien. Ma mère vit avec joie notre réconciliation, qui fut assurément sincère; car depuis ce temps-là nous avons vécu en bonne intelligence, sans néanmoins nous mêler des affaires l'un de l'autre, qu'autant que nous nous en sommes priés. Il m'a offert plusieurs fois de me rendre ce qu'il a à moi; mais le sachant en bonne main, & cela n'étant pas capable de me donner une Charge aussi belle que la sienne, & ne voulant pas m'établir dans une moindre, je le lui ai laissé. Je lui ai mandé que j'allois épouser Madame de Londé; & en considération d'un mariage si honnête, & qui m'est si avantageux, il m'a offert des choses que je n'attendois point de lui, & qui me font connoître que dans l'occasion le bon sang ne se dément point, & que les frères sont toujours frères.

Pour revenir à Célénie, qui, comme je vous ai dit, m'étoit venu voir, & qui m'avoit remercié d'avoir si bien pris son parti,

elle écouta toutes les raiſons que je voulus lui donner pour l'empêcher de découvrir ſa groſſeſſe. Je lui fis comprendre que ſa ſœur allant ſe marier, il falloit que nous différaſſions, afin qu'on ne crût point que ce fût la néceſſité qui l'obligeât à ſe marier en même-temps qu'elle. Qu'il étoit de notre intérêt de cacher ce qui en étoit, parce que ſi ſa mère le ſavoit, & qu'elle connût qu'il m'étoit impoſſible de me dédire, elle ne nous accorderoit pas, par notre contrat de mariage, des conditions auſſi avantageuſes qu'elle nous en accorderoit dans un autre temps. Que de plus, ce qui s'étoit paſſé entre mon frère & moi, ſeroit ſans aucun fruit à mon égard, ſi je ne me ménageois pas auprès de ma mère, qui commençoit à ſe repentir de ſes duretés pour moi, & qui les redoubleroit ſans doute ſi elle venoit à connoître que mon mariage fût forcé. Que j'avois intérêt de ménager le commencement de ſes bons ſentimens, qui peut-être n'étoient pas volontaires, & que je ne trouvois pas à propos de lui donner aucun nouveau ſujet de plainte, parce qu'elle ne manqueroit pas de le faire ſervir de prétexte pour ſe dédire de tout ce qu'elle avoit promis de faire pour moi.

Toutes ces raiſons, quoique foibles, ne laiſſèrent pas de la perſuader. Il eſt vrai qu'elles étoient ſoutenues par des marques de tendreſſe qui auroient trompé la fille du monde

la plus incrédule. Elle me promit donc de cacher avec soin l'état où elle étoit. Elle est grande & bien faite, ainsi elle réussit mieux que n'auroit pas fait une femme de petite ou de moyenne taille. Elle assista aux noces de sa sœur sur son sixième mois, sans que personne y connût rien. Lorsque sa grossesse augmenta tout-à-fait, elle ne mit plus de corps; & se plaignit d'être malade pour rester au lit, ou toujours en robe de chambre; enfin elle prit tant de soin qu'elle réussit.

Si je n'avois pas été moi-même acteur dans cette comédie, je douterois qu'elle fût vraie; mais la réussite m'a convaincu de sa vérité. Je la voyois tous les jours; mes visites n'étoient point suspectes. Il n'y avoit plus que la mere; & l'ayant toujours mise sur le pied de me regarder comme son gendre, & lui ayant donné comme à sa fille, les raisons que j'avois de différer par rapport aux bontés que ma mère avoit pour moi, celle de Célénie me laissoit tout le temps d'entretenir sa fille dans son lit. Je me plaignois devant elle de cette maladie, & j'en faisois un des articles qui retardoit le mariage.

La bonne femme n'étoit pas fâché qu'il fût un peu retardé; tant de mariages coup sur coup l'auroient trop épuisée: ainsi chacun ayant ses vues pour différer, qui que ce soit ne pressoit l'autre de terminer, quoique chacun fit semblant de souhaiter que la chose fût

déja conclue. Célénie ſe levoit les ſoirs ; nous aillions aſſez ſouvent nous promener enſemble : & lorſqu'elle fût ſur ſon neuvième mois, je la menai chez une Sage-femme fort habile, pour ſavoir à peu près le temps qu'elle ſeroit délivrée de ſon fardeau. Cette femme, nommée la Cadret, demeurait dans la rue St. Antoine, au coin d'une petite rue devant celle de Geoffroy-l'Anier. Elle lui dit qu'elle avoit encore quinze jours à courir, & que juſques-là elle n'avoit autre choſe à faire que de ſe bien nourrir & de ſe bien divertir. Je lui donnai ce qu'elle voulut pour acheter les hardes néceſſaires à un enfant, & pour arrêter la nourrice ; & au bout de quinze jours j'y ramenai Célénie.

Je vous ai déja dit que je ne croirois pas moi-même ce que je vais vous dire, ſi je n'en avois été témoin oculaire. Vous ſavez où Célénie demeuroit, je vous ai dit où demeuroit la Cadret, ainſi vous pouvez voir que le chemin eſt extrêmement long d'un endroit à l'autre ; cependant Célénie le fit à pied, tant en allant qu'en revenant, & ne voulut jamais ſe ſervir d'une chaiſe à porteur que j'avois fait tenir prête. Cela m'a tout-à-fait convaincu qu'une fille, quelque délicate qu'elle ſoit, eſt capable de tout pour cacher une faute qu'elle a faite, & ſe retirer en ſecret de l'abyme où ſon peu de vertu l'a précipitée. J'allai chez elle le ſoir à mon ordi-

naire ; je la trouvai en robe de chambre. Nous allâmes chez la Cadret environ sur les sept heures du soir au mois de Novembre, & quoique la saison fût fort avancée, le temps étoit fort doux & propre à la promenade. Il étoit temps : à peine fut-elle dans la chambre de cette femme, que les douleurs la prirent ; & cette même Célénie, qui avoit jeté des cris fort douloureux la première fois qu'elle avoit hasardé de devenir grosse, mit au monde une petite fille sans faire d'autre bruit qu'un grand soupir, malgré la différence qu'il y a du plaisir de l'un aux douleurs de l'autre. Nous sortîmes de-là qu'il n'étoit pas plus de neuf heures ; & quelque chose que je pusse lui dire, il me fut impossible de l'obliger à se servir d'aucune commodité pour retourner chez elle.

Cet enfant fut mis en nourrice ; je l'ai élevé jusqu'à l'âge de six ans qu'il est mort de la petite vérole, ou d'une autre maladie que sa Garde m'a donné pour argent comptant ; & cette mort n'est arrivée que depuis environ deux ans. Je conduisis Célénie chez elle ; elle garda le lit quatre jours, & pas plus. Si elle avoit été mariée elle en auroit eu pour plus de six semaines.

Je fis baptiser son enfant sous mon nom & le sien, mais non pas comme légitime ; & n'ayant plus d'envie de l'épouser, je n'appliquai mes soins qu'à m'en sauver par quelque

dehors honnête, & je crus qu'une abſence me feroit réuſſir. J'en cherchai l'occaſion de tous côtés, & j'eus recours à mes anciennes connoiſſances. Je ne puis m'empêcher de vous raconter une aventure bouffonne qui m'arriva dans leur compagnie, chez cette même Sage-Femme.

Nous revenions quatre de ſouper dans la rue de la Mortellerie; il étoit près d'une heure après minuit. Nous étions à pied; le temps ſe mit tout d'un coup à la pluie d'une ſi grande force, qu'il ſembloit que ce fût un nouveau déluge. Nous ne ſavions où nous mettre à couvert à l'heure qu'il étoit, & il faiſoit ſi obſcur qu'à peine on pouvoit diſtinguer les rues. J'apperçus de la lumière chez la Cadret, où il n'y avoit que quinze jours que Célénie étoit accouchée; l'enfant étoit encore chez elle. Elle nous mit dans la même chambre; nous y allumâmes du feu pour nous ſécher, & y paſſer la nuit & le mauvais temps.

La chambre où nous étions n'étoit ſéparée que par une cloiſon d'une autre chambre, où cette femme travailloit à ſoulager une fille, qui rendoit avec douleur le fruit de ce qu'elle avoit reçu avec plaiſir neuf mois auparavant. Ces aventures ne ſont pas rares chez des Sages-Femmes, & celle-ci fut riſible pour tout le monde. Cette fille étoit toute jeune, & ſouffroit fort impatiemment les douleurs qu'elle reſſentoit, Elle crioit à pleine tête,

& parmi des paroles mal articulés, je distinguai trois ou quatre fois celles-ci, du beurre! du beurre! Nous venions de faire la débauche, & nous avions besoin de quelque chose pour appaiser les fumées du vin. A cette parole de beurre tant de fois répétée, je courus à la porte de la chambre où étoit cette fille; je l'entr'ouvris: n'usez pas tout le beurre, dis-je à la Cadret; gardez-nous-en pour nous faire une soupe à l'oignon. Mon compliment que j'avois fait d'un air fort naïf, opéra ce que je n'attendois pas. La Cadret se mit à rire de toute sa force; j'en fis autant, tant parce que je la voyois rire, qu'à cause que je voyois en même temps la pauvre créature couchée sur le dos devant le feu, les deux genoux levés & écartés dans un état tout grotesque. La diablesse s'en mit à rire aussi, & de si bon cœur, que l'effort qu'elle fit, fit sortir l'enfant dans l'instant même. On nous donna du beurre pour faire notre soupe a l'oignon; & parce que j'avois plus servi à l'accouchement que tout autre, je fus Parrain de l'enfant. La cérémonie ne fut pas fort magnifique, mais elle fut bachique; nous ne quittâmes que le soir la table & la maison.

Pour revenir à Célénie, je lui fis entendre que pour lui donner le temps de se remettre de ses couches, il étoit à propos que nous vécussions sagement ensemble. Que ce n'en étoit pas le moyen que rester l'un au-

près de l'autre. Que nous n'aurions jamais aſſez de force ſur nous-mêmes pour réſiſter aux occaſions, & qu'il valoit mieux que nous nous ſéparaſſions. Elle en fit bien des difficultés; mais à force de proteſtations, je la fis conſentir que j'allaſſe paſſer à la campagne juſqu'au Carnaval, que je lui promis d'être à Paris pour nous voir pour toujours.

Juſtement comme je ſortois de ſa chambre, après avoir pris congé d'elle qui étoit dans ſon lit, non plus pour ſes couches, mais pour une petite fièvre, j'apperçus ſon cabinet ouvert. Je mis la main ſur une bourſe qui étoit dedans, où je ſavois qu'elle renfermoit ce qui étoit de conſéquence. Je l'emportai; & trouvai dedans la promeſſe de mariage que lui avois faite, C'eſt toujours autant de pris, me dis-je à moi-même; ſi je veux l'épouſer cette promeſſe eſt inutile, & ſi je ne le veux pas, il ne faut pas lui laiſſer entre les mains le moyen de me faire de la peine. Ainſi je déchirai ce papier ſans ſcrupule, & même avec joie, & je partis pour aller en Bretagne, ſans ſonger pas plus à Célénie que ſi je ne l'avois jamais vue.

Je reſtai hors de Paris, non-ſeulement l'hiver, mais une bonne partie du printemps; je ne revins que douze jours après Pâques. La première nouvelle que j'appris, fut que Célénie alloit épouſer Alaix que vous connoiſſez. Je n'en crus rien au commence-

ment, mais la certitude des bans publiés ne me laissa plus aucun doute. J'allai chez elle l'après-midi; ma présence l'étonna, mais ne la déconcerta pas. Son accordé étoit avec elle : voilà Mr. Dupuis, lui dit-elle en me montrant à lui, de qui je vous ai plusieurs fois parlé. C'est donc vous, Monsieur, lui dis-je, qui allez épouser Mademoiselle ? Oui, Monsieur, me répondit-il, puisque Mademoiselle y veut bien consentir. Vous ne pouvez pas trouver, lui dis-je, une fille de plus de mérite, de quelque côté que vous la tourniez; il ne faut que la voir & la connoître pour en juger comme moi. J'en suis persuadé, Monsieur, me répondit-il. Cette conversation m'ennuyoit trop pour la continuer, je les laissai, & j'allai trouver la mère.

Quoi, Madame, lui dis-je, il est donc vrai que malgré votre promesse, vous allez marier Célénie ? Ne vous souvient-il plus de me l'avoir promise ? Il y a si long-temps, Monsieur, me répondit-elle, & vous m'avez paru l'avoir si bien oubliée vous-même, que je n'ai pas cru devoir m'en souvenir seule, contre l'inclination qu'elle m'a avoué avoir pour Mr. Alaix. Si bien donc qu'elle l'aime, & qu'elle m'est infidelle, repris-je. Je ne m'opposerai point à son bonheur, continuai-je, mais tout au moins je compte que vous ne trouverez pas mauvais que j'aie un

moment de converſation particulière avec elle. Ce n'eſt pas pour la faire changer de réſolution ; j'entreprendrois vainement de fixer l'inconſtance d'une fille, mais je ſuis fort aiſe de m'éclaircir avec elle de quelque choſe qui me tient au cœur. Je ne vous empêcherai point de faire vos explications enſemble, reprit la mère, vous pouvez lui parler quand il vous plaira ; mais je ne crois pas que vous avanciez beaucoup, ni que vous puiſſiez rompre les choſes dans l'état qu'elles ſont. C'eſt à cauſe de cela même, lui dis-je, & je vous ſupplie de la préparer à me parler ſeul à ſeul demain matin. Je ſortis enſuite de cela vivement en colère contre Célénie.

Son mariage m'étoit indifférent dans le fonds, puiſque je ne voulois plus l'épouſer ; mais je ne voulois pas lui laiſſer l'honneur de me quitter la première. Je voulois que notre rupture fût un fruit de mon dégoût, & non pas de ſon inconſtance : il me ſembloit que mon mérite y étoit intéreſſé. Je ne voulois pas l'épouſer, mais je ne voulois pas qu'elle épouſât Alaix par ſon choix. Je différai à prendre mes réſolutions juſqu'à ce que je lui euſſe parlé.

Ce fut le lendemain matin, ſans attendre plus tard. J'entrai dans ſa chambre ; elle étoit levée, mais non pas encore habillée. Son négligé me plut plus que tous les ajuſte-

mens que les femmes croient qui relèvent leur beauté.

Il eſt donc vrai, belle Célénie, lui dis-je, que vous êtes infidelle ? J'avois accuſé de fauſſeté tout ce qu'on m'avoit écrit de votre engagement ; je croyois être en droit de me repoſer de votre fidélité ſur ce qui s'eſt paſſé entre nous ; mais comme vous avez apparemment tout oublié, je ſuis venu exprès en poſte pour vous en faire reſſouvenir. Parlez ſincèrement, Alaix eſt-il un choix de votre cœur ou de votre mère ? Eſt-ce l'autorité de vos parens, ou votre inconſtance qui vous arrache à ma tendreſſe ?

Voulez-vous achever de me déſeſpérer, me dit-elle d'un air dédaigneux ? N'eſt-ce pas aſſez pour vous d'avoir ſi cruellement abuſé de ma foibleſſe pour vous, & de ma bonne-foi ? Eſt-il temps de me dire que vous m'aimez encore, quand vous me voyez preſque entre les bras d'un autre ? N'êtes-vous pas le plus fourbe de tous les hommes, non-ſeulement de m'avoir trompé, mais encore de m'avoir ôté les moyens de faire voir votre perfidie ? N'avez-vous pas repris lâchement la promeſſe de mariage que vous m'aviez faite ? N'êtes-vous pas parti ſans preſque me dire adieu ? M'avez-vous fait ſavoir de vos nouvelles ? M'avez-vous même fait ſavoir où vous étiez ? Ne m'avez-vous pas par-là ôté les moyens de vous écrire & de vous

faire savoir ce qui m'arrivoit ? Allez, poursuivit-elle, laissez-moi en repos. Contentez-vous que j'oublie ce que j'ai fait, & que je ne porte pas ma vengeance jusqu'aux extrêmités que mérite un aussi grand scélérat que vous. Fort bien, repris-je, le compliment est honnête : mais enfin me voilà revenu repentant, tout à vous, & prêt à vous épouser : le voulez-vous ? Je sais les moyens infaillibles de vous retirer du précipice où vous êtes. Vous épouser, moi, reprit-elle avec colère, j'aimerai mieux me voir attachée à la potence qu'à un homme aussi perfide que vous ! Vous ne m'aimez donc plus à ce compte, lui dis-je? Bien loin de vous aimer, dit-elle, je vous hais de toute mon ame ; & la présence du plus horrible des démons me donneroit moins d'horreur que la vôtre. Les termes sont forts, lui dis-je. Ils ne le sont point assez, reprit-elle, pour exprimer ce que je pense sur vous.

J'avoue que ces airs de fierté & de mépris, à quoi je ne m'étois point attendu, me terrassèrent ; je l'en aimai davantage, & je repris dans le moment un dessein sincère de l'épouser & de l'enlever à Alaix. Hé quoi, belle Célénie, repris-je dans ce sentiment, avez-vous oublié que vous êtes attaché à moi par des liens qu'il est de votre honneur de rendre éternels & innocens ? Avez-vous oublié qu'un enfant n'attend que de vous,

un droit que Dieu, la nature & votre honneur vous défendent de lui refuser ? J'ai tout oublié, dit-elle avec dedain. Je ne l'ai pas oublié moi, repris-je à mon tour d'un air fier. Je vois bien que mes honnêtetés vous aigrissent, il faut vous rendre traitable par d'autres voies. Je suis en possession de vous faire tenir ma parole, ou de vous faire passer pour une infame; je vous en donne le choix. Résolvez-vous tout-à-l'heure, mon dessein n'est pas d'attendre plus long-temps à vous faire expliquer.

Ah traître, dit-elle les larmes aux yeux ! Faut-il que vous acheviez de me rendre malheureuse ? Tenez, dit-elle en se découvrant le sein, percez si vous n'êtes pas satisfait; au moins quand je serai morte, je serai à couvert de vos persécutions. Il n'est pas question, repris-je en hochant la tête, de jouer ici le personnage d'héroïne de théâtre; il faut parler juste : voulez-vous m'épouser ou non ? Je ne vous épouserai jamais, répondit-elle, y allât-il de ma vie. Hé bien, repris-je, il faudra voir si votre amant voudra bien vous épouser après que je lui aurai parlé. Seriez-vous encore assez scélérat pour cela, reprit-elle ? Que vous fait notre mariage ? Il est certain que vous ne m'aimez plus. Tout ce que vous faites ici auprès de moi, ajouta-t'elle, n'est qu'une comédie, car dans le fonds vous seriez au désespoir d'être pris au mot.

Non, c'est mon intention, lui répondis-je. Vous vous plaignez que je vous ai ôté la promesse que je vous en avois faite : donnez-moi une plume & du papier, je n'ai que faire d'encre ; j'en vais faire une autre de mon sang, où je reconnoîtrai votre enfant, & que ce n'est qu'en faveur de moi que vous rompez avec Alaix. Envoyez chercher un Notaire, je vais signer un contrat. Que voulez-vous que je fasse de plus ? Les sûretés que je vous offre ne valent-elles pas bien celles que je vous ai emportées ? Ne vous reposez plus sur mes paroles, venons aux effets. Est-ce à moi, ajoutai-je, à vous presser d'accepter des offres que votre vertu devroit vous prescrire, & que vous devriez me presser d'accepter.

Vous n'êtes qu'un fourbe, me dit-elle ; en se laissant aller sur un siége, & en pleurant. Je me jetai à ses genoux ; je redoublai mes protestations, & voulus, pour achever de faire la paix, reprendre avec elle mes anciennes libertés. Je l'enlevai de sa chaise, & la portai sur son lit. Elle ne cria point, mais elle se défendit d'une vigueur qui me surprit, & qui m'a convaincu qu'il est impossible qu'un homme triomphe d'une femme malgré elle. Je fus épuisé le premier. Notre combat nous avoit mis l'un & l'autre dans un désordre que vous auriez de la peine à vous imaginer, Elle se déroba de mes bras,

& se jeta sur mon épée ; je la lui arrachai des mains. Elle me sauta aux yeux, & m'égratigna tellement, que dans un moment j'eus le visage tout en sang. Je me mis en colère tout de bon, & lui donnai un soufflet bien fort : action plus digne d'un crocheteur que d'un homme comme moi. J'en eus une telle honte que je ne pus ouvrir la bouche pour dire un mot.

Tout cela s'étoit passé sans dire la moindre parole de part ni d'autre. Elle alla se remettre à pleurer sur son siége ; & moi tout défiguré je sortis, après m'être essuyé le mieux que je pus devant un miroir : & pour cacher l'état où j'étois, autant que la confusion que j'avois d'avoir mis la main sur Célénie autrement que pour la caresser, je n'ôtai point mon mouchoir de dessus mon visage, & je me retirai dans ma chambre, enragé de l'état où j'étois, & de ce que j'avois fait. Il est certain qu'il sembloit que tous les chats de Paris eussent essayé leurs griffes sur mon visage. Je fus près d'un mois sans pouvoir sortir.

Si-tôt que je fus chez moi, j'écrivis à Célénie une promesse de mon sang bien étendue, & la mieux conçue qu'il m'avoit été possible, n'ayant aucune envie de la dédire. J'y joignis la Lettre la plus tendre que je pus, où je lui demandois pardon de tout ce qui avoit pu lui déplaire de ma conduite,

Je la faisois ressouvenir que la véritable vertu d'une femme consiste dans une attache entière à la personne de son époux, à qui elle doit être toujours prête de tendre les bras. Qu'elle avoit dû me considérer comme tel dès qu'elle s'étoit donnée à moi. Que son honneur, sa vertu, son enfant, son salut, & toutes choses enfin devant Dieu & devant les hommes, devoient l'obliger à ne s'en point dédire. Je la suppliois de s'en souvenir, & de ne me jeter pas dans le désespoir en se donnant à Alaix. Enfin, je faisois pour elle le même personnage qu'elle auroit dû faire pour moi, & je finissois par la menacer de la perdre si elle se refusoit à la raison, lui promettant d'oublier tous les engagemens qu'elle avoit voulu prendre avec Alaix, pourvu qu'elle les rompît promptement.

Je ne pouvois pas faire plus : je gardai copie de la Lettre & de la promesse ; ou plutôt je ne déchirai pas les brouillons que j'avois faits de l'une & de l'autre, ne me sentant pas l'esprit assez tranquille pour écrire de suite. Si je m'étois bien examiné, j'aurois assurément trouvé que ce n'étoit pas l'amour qui me faisoit agir, mais un dépit & une vaine gloire qui ne me permettoient pas d'être mis patiemment en concurrence avec Alaix, & qui me persuadoient qu'il étoit honteux de lui céder.

Quoiqu'il en soit, j'envoyai la Lettre & la promesse bien cachetées ensemble, avec ordre à mon laquais de les donner en main propre à Célénie. Elle le connoissoit, y ayant plus de quatre ans qu'il étoit à moi. Il me dit à son retour, qu'il l'avoit fait demander, & qu'elle étoit venue ; mais que l'ayant reconnu elle avoit fait beaucoup de difficultés de prendre le paquet ; qu'enfin elle l'avoit pris, lui ayant dit qu'il lui étoit de grande conséquence. Qu'elle s'étoit renfermée seule ; & qu'en attendant sa réponse, il s'étoit informé du mariage : qu'il avoit appris que Célénie elle-même en dînant, avoit fait résoudre que la cérémonie s'en feroit la nuit même, sans attendre plus tard, & qu'elle étoit avec Alaix seul à seul lorsqu'il l'avoit demandée. Il me dit qu'après avoir eu tout le temps de lire ce que je lui avois écrit, elle étoit venue le retrouver, & que pour toute réponse elle lui avoit ordonné de me dire ce qu'il alloit voir, & qu'elle avoit en même-temps déchiré & jeté au feu dans sa cuisine les papiers qu'il lui avoit donnés.

Cette relation me mit en fureur. J'envoyai chercher un de ces hommes qui écrivent sous les Charniers des Saints Innocens. Je renvoyai mon laquais chez Célénie, avec ordre de prendre garde à tout ce qui se feroit. Je fis copier à cet homme la Lettre

que mon laquais avoit portée à mon infidelle, avec la promesse de mariage, bien résolu d'envoyer le tout à Alaix si elle l'épousoit. Je lui fis écrire mon intrigue avec elle, le nom de la Sage-Femme qui l'avoit accouchée & sa demeure; le nom de l'enfant, la Paroisse, & le jour qu'il avoit été baptisé, l'endroit où il étoit en pension, & le nom de sa nourrice. En un mot, je ne lui cachai rien, & lui faisois de sa maîtresse un portrait affreux.

Mon laquais revint sur les trois heures après minuit, qui me dit qu'il y avoit eu un grand souper chez la mère de Célénie, où elle avoit toujours paru fort modeste; qu'après le souper ils avoient été à l'Eglise, où ils avoient été épousés. Qu'au retour ils avoient pris le chemin de la maison d'Alaix, où ils devoient coucher, & où les conviés avoient déjeûné: qu'il avoit fait en sorte de se cacher sur une petite fenêtre qui donnoit derrière la ruelle du lit nuptial, qui étoit cachée par une tapisserie, & qui répondoit sur une ruelle. Ce laquais, qui avoit de la bonne-foi, m'avoua qu'il y avoit eu autant de curiosité dans son fait que d'envie de me satisfaire, & qu'il s'étoit mis volontiers au hasard de se casser le col en sautant de cette fenêtre sur le pavé. Qu'il n'avoit pas été plus d'un quart d'heure en sentinelle; qu'il avoit entendu Célénie entrer dans cette cham-

bre avec sa mère, ses sœurs, & d'autres femmes qui l'avoient mise au lit, & qui en la déshabillant lui avoient dit mille effronteries, à quoi elle n'avoit répondu qu'en pleurant & en soupirant comme une novice. Je ne sais, me dit mon laquais, de quelle manière je pouvois m'empêcher de rire d'entendre tant de sottises dites si sérieusement. Enfin, poursuivit-il, je n'entendis plus de bruit du tout; ce qui me fit croire que la belle s'étoit couchée en attendant son époux, qui est venu peu de temps après, & qui s'est approché d'elle. J'ai entendu qu'il l'a baisée, en lui disant, que pour le coup il la tenoit à sa discrétion, & qu'il n'y avoit plus moyen pour elle de dire nenni. J'ai été, continua mon laquais, un peu de temps sans rien entendre que des portes qu'on fermoit, mais après cela j'ai entendu beau jeu: c'a été Célénie qui a commencé en jetant des cris fort douloureux, & en appellant sa maman à pleine tête, & qui disoit tant de sottises parmi ses doléances, que de peur d'être surpris en éclatant de rire, je me suis jeté de la fenêtre sur le pavé, sans me faire d'autre mal que de me gâter mon habit & mes mains, à cause des boues dont cette maudite ruelle est pleine, & je suis venu tout aussi-tôt vous en faire le récit, bien fâché que vous n'ayez pas été vous-même à la comédie.

Ce narré acheva de me déterminer à ne

plus ménager la fauſſe vertu de cette femme. Je dis à mon laquais tout ce qui s'étoit paſſé entr'elle & moi ; je lui lus les copies de ce que j'avois écrit & dicté. Je fis ajouter dans la lettre à Alaix, qu'on étoit inſtruit de l'oraiſon funèbre que Célénie avoit chantée à la défaite de ſon faux pucelage ; qu'on étoit ſcandaliſé qu'elle eût voulu ſe donner pour veſtale ; que c'étoit à lui à prendre là-deſſus ſon parti, & à meſurer l'eſtime qu'il lui devoit par rapport à ſa vertu. Enfin je fis tout ce que je pus pour la perdre, & dans le fonds j'étois fort aiſe qu'elle m'en eût donné le moyen. Je fis un paquet de tout, que je cachetai d'un cachet de chiffre, & le confiai à mon laquais, à qui je laiſſai le ſoin de le faire tenir en main propre, dès le matin même, avant que les mariés fuſſent levés : & comme il entroit dans ma vengeance, il s'en acquitta dignement.

Il trouva un homme de ſa connoiſſance, à qui il le donna, & le pria de le porter dans l'inſtant même; parce que, dit-il, il devoit être rendu dès hier au ſoir, & m'étant amuſé à boire, je n'ai pas pu le porter, & je ne puis encore y aller à préſent parce que mon maître m'attend. Je vous ſupplie de le porter ; & ſi on vous demande de quelle part il vient, dites que Mr. Alaix le ſaura bien en liſant : mais donnez ordre qu'on le lui rende ſi-tôt qu'il ſera éveillé, parce que c'eſt une

affaire de très-grande conséquence.

Cela fut exécuté comme j'ai su depuis. A peine Alaix eut les yeux ouverts, qu'un laquais, qui croyoit se rendre recommandable par sa diligence, lui donna ce paquet dans son lit. Il se fit faire du feu, se leva en robe de chambre, & lut d'un bout à l'autre : imaginez-vous ce qu'il pensoit. Au diable le paquet, dit-il en achevant, & celui qui l'a envoyé. Il fit sortir son laquais ; mais celui-ci curieux & surpris de la surprise de son maître, écouta à la porte. Tenez, Madame, dit-il à Célénie, voilà des vers à votre louange. Elle frémit à cette parole, mais bien plus lorsqu'elle eut jeté les yeux sur ce que c'étoit. La Lettre que je lui avois écrite, la copie de la promesse que je lui avois envoyée, & la Lettre qu'on écrivoit à Alaix ne lui laissèrent plus douter qu'il ne fût tout-à-fait instruit : je voudrois bien savoir quels étoient alors ses sentimens. Il n'étoit plus question de faire la novice ; il étoit impossible de nier le fait, & très-fâcheux de l'avouer. Elle prit pourtant le dernier parti, & c'est l'action la plus sincère qu'elle ait faite de sa vie. Sans doute aussi qu'elle connoissoit le génie de son époux, incapable de s'embarrasser par qui avoit été tenu son appartement avant son bail. Elle se leva au plus vîte en pleurant, & se jeta à ses pieds, en lui faisant plus de promesses de vivre hon-

nête femme que peut-être il ne lui en demandoit ; & sur-tout elle lui jura de ne me voir de sa vie.

Il faut que son mari lui ait tout pardonné en faveur du sacrifice, car ils sont bon ménage ensemble, & cette aventure-ci n'a pas fait d'éclat par la prudence d'Alaix, & l'intérêt qu'ils avoient tous deux de la taire. A mon égard, je n'ai pas voulu pousser plus avant ma colère contr'elle, persuadé que j'en avois assez fait en lui faisant perdre l'estime de son mari. Je ne sais pas ce qu'il en pense, mais elle, lorsqu'elle me rencontre, elle ne me regarde pas ; ou si elle me regarde, c'est avec des yeux de fureur ; ce qui ne me fait aucune peine, lui & elle m'étant très-fort indifférens. Voilà ma seconde aventure, qui, je suis sûr, me fait regarder comme un scélérat ; & je vous avoue que quoique toutes mes actions marquent une envie sincère de l'épouser, & que par conséquent je puisse donner mon indiscrétion pour un coup d'amour au désespoir, par un mépris indigne, & jeter tout le blâme sur elle, il est pourtant vrai que j'aurois été terriblement embarrassé si elle avoit rompu avec Alaix pour se donner à moi. Je n'aurois pas pu me dispenser de l'épouser, mais il est constant qu'elle a pris le bon parti. Elle n'auroit assurément pas été aussi heureuse avec moi qu'elle l'est avec lui. Je vous avoue mes péchés,

chés, comme vous voyez, vous m'en donnerez l'absolution quand je serai au bout.

Si j'avois fait connoître à Alaix qu'il avoit été trompé par sa femme, l'aventure que je vais vous dire va vous faire connoître aussi que je suis trop homme d'honneur pour tromper mes amis, ni souffrir qu'ils le soient.

Un de mes amis de débauche, nommé Grandpré, de bonne famille dans la Bourgeoisie, recherchoit en mariage une fille de famille égale à la sienne, & m'en donna la connoissance. Il y avoit long-temps qu'il la fréquentoit: il m'en faisoit à tous momens des louanges, tantôt de sa beauté, tantôt de sa taille, de sa voix, de son esprit, de ses manières, & enfin il me donna envie de la voir. J'y allai avec lui; Mlle. Recard & moi, eûmes bientôt lié connoissance ensemble. Une manière d'esprit jovial, & un peu libertin que je lui remarquai, qui avoit beaucoup de sympathie avec le mien, m'attira auprès d'elle. Je fis de grands progrès en peu de temps, mais je n'en aurois pas eu davantage en cent ans, à moins que la subtilité ne s'en fût mêlée. Elle avoit, comme vous verrez par la suite, le secret de pourvoir à ses besoins sans le secours de ses amans. C'étoit un de ces esprits libres & brusques en apparence, mais en effet une scélérate. Elle étoit d'une taille moyenne, la peau un peu brune

& rude, la bouche un peu grosse; mais on lui pardonnoit ce défaut en faveur de ses dents qu'elle avoit admirables : les yeux bruns & étincelans ; un peu maigre & un peu velue, & toujours pâle ; tous signes qui montroient son penchant aux plaisirs de l'amour. J'en portai ce jugement la première fois que je la vis. Grandpré étoit & est encore un très-parfaitement honnête homme, & comme je vous ai dit, un de mes intimes amis. Je lui en dis ma pensée ; il me répondit que j'étois méchant physionomiste, & que Mlle. Recard étoit la fille de Paris la plus sage & la plus retenue.

Vouloir désabuser un amant de la bonne opinion qu'il a de sa maîtresse, & cela sur de simples conjectures, c'est vouloir blanchir un Nègre de Guinée avec de l'eau claire. Je ne lui en parlai pas davantage, & je pris le parti d'observer sa maîtresse de près, & de profiter, si je pouvois, des foiblesses de son tempérament. Quoique le portrait que je vous en fait n'indique pas une belle personne, il est cependant certain qu'elle étoit aimable, & qu'elle méritoit tout le cœur d'un honnête homme, si elle eût eu de la sagesse & de la sincérité. Je ne pris pas avec elle de ces airs respectueux que j'avois pris avec d'autres; j'en pris de proportionnés à son caractère & au mien, c'est-à-dire, de badinage ; & cela alla si loin, qu'en moins d'un mois j'é-

tois en possession de lui baiser le sein, & d'y mettre la main. J'observois devant le monde une manière toute retenue; j'aurois fait scrupule de lui toucher le bout du doigt. Je ne lui disois par une seule parole libre, ni à double sens; mais lorsque nous étions seul à seul, il n'y a rien d'effronté que je ne fisse; & enfin, excepté la grosse sonnerie, j'avois eu tout le reste du service. Je n'en voulois pas rester en si beau chemin; & assurément j'aurois réussi de la manière dont je m'y prenois, si elle-même n'eût craint de n'être pas assez sur ses gardes. Il faut vous dire ce qui l'obligea de se défier d'elle-même.

Sa petite chienne étoit en chaleur; & de peur que ce petit animal n'allât chercher quelque amant à l'aventure, elle observoit avec grand soin de ne la pas laisser sortir de sa chambre. J'eus pitié de la maladie de cette bête; j'espérai même profiter de l'exemple, & vous allez voir si je me trompois. Je cherchai & trouvai un fort beau chien, tel que je le voulois. Je l'apportai chez Mlle. Recard, & le mis à terre. Il eut bientôt fait connoissance avec Orange: c'étoit le nom de sa petite chienne. Je lui fis remarquer leurs caresses, & lui dis que les animaux nous montroient à vivre. Je poussai ma morale sur un si beau sujet tant qu'elle pût s'étendre. Enfin, Orange se laissa gratter où il lui démangeoit. Je le fis remarquer à sa maîtresse, &

lui persuadai de se rendre traitable comme elle. On n'a jamais demandé à une fille les dernières faveurs, comme on peut demander autre chose : cela vient, comme dit le Proverbe, de fil en aiguille. Mlle. Recard animée par l'exemple qu'elle voyoit devant ses yeux, & par l'ardeur de mes caresses, qui passoient le badinage, alloient infailliblement succomber à la tentation. Je remarquai dans ses yeux, qui ne respiroient que le plaisir, le trouble où elle étoit. La rougeur qui lui couvroit les joues me montroit une vertu mourante, & une petite salive blanche sur le bord de ses lèvres, me montroit le feu qui la brûloit en dedans. Je l'avois déja enlevée de la chaise où elle étoit assise : sa foible résistance me montroit son consentement. Je me tournois pour nous jeter l'un & l'autre dans un endroit plus commode, lorsqu'une servante, que je donnai au diable dans le moment, & qui pourtant me fit plaisir, vint nous rompre en visière en entrant dans la chambre.

Elle nous trouva tellement émus l'un & l'autre, qu'elle en soupçonna la cause. Elle rougit ; j'en pâlis de colère & de rage : mais l'heure du Berger s'étoit passée, & la belle y mit si bon ordre depuis, que pendant plus d'un grand mois que mes assiduités continuèrent, je ne pus jamais la retrouver seule. Nous nous parlions en particulier ; on ne pou-

voit entendre nos paroles, mais on auroit vu ce que nous aurions fait.

Ce fut dans une de ces conversations qu'elle eut la bonté de me dire qu'elle m'aimoit sincérement & tendrement; qu'elle s'estimeroit heureuse de pouvoir passer sa vie entre mes bras; qu'elle ne doutoit pas que je l'aimasse, & que si je voulois la faire demander à sa mère elle appuyeroit si bien ma demande de sa part, que nous serions mariés ensemble. Cette proposition me fit trembler; je songeois encore moins à l'épouser que Célénie, & en effet, elle étoit fort au dessous d'elle de tous côtés : & quand tout cela n'auroit point été, l'amour que j'avois pour elle n'étoit point accompagné d'assez d'estime pour en faire ma femme. Son infidélité pour Grandpré, & la tentation où elle avoit succombé, qui me revint dans la tête, me firent réfléchir que mon honneur seroit très-mal gardé si je lui confiois.

Dans ce sentiment, je lui dis avec une grande apparence de sincérité, que j'étois au désespoir de ne pas accepter ses offres. Que si j'avois été le maître de ma main, je la lui aurois donné sans hésiter. Je lui fis valoir l'autorité de ma mère & de ma famille; la crainte que j'avois d'en être déshérité, d'autant plus qu'elle m'avoit presque engagé dans une autre alliance. Je lui dis faussement que je n'étois pas en âge de pouvoir disposer de

moi malgré elle, mais que si elle vouloit se reposer sur mes sermens, & sur une promesse signée de mon sang, je serois toute ma vie à elle, & que je saurois bien rompre l'autre parti où ma mère m'engageoit. Une promesse de mariage à une fille comme elle, ne m'épouvantoit pas; j'en aurois fait cinquante pour une. Elle vit bien que je la jouois, & se rejeta du côté de Grandpré, qui n'avoit pas été sans jalousie de me voir si bien avec elle, & elle me sacrifia pour le regagner.

Il s'en expliqua avec moi, & me demanda si je songeois sincérement à épouser cette fille. Je lui dis que non; & qu'il savoit bien lui-même que je n'étois pas en état de me marier. Cela étant, poursuivit-il, je vous supplie de cesser vos assiduités auprès d'elle. Si vous aviez le dessein de l'épouser, je vous la laisserois, étant persuadé que j'entreprendrois vainement de vous disputer le cœur d'une fille à qui vous voudriez plaire: mais puisque le sacrement n'est pas votre but, & que c'est le mien, je vous prie de ne plus vous obstiner auprès d'elle. Je le lui promis avec plaisir, & lui ai tenu parole. Je tâchai même de le désabusser de la fausse vertu de sa maîtresse. Je lui dis, après l'avoir engagé au secret, ce qui avoit pensé m'arriver avec elle, à l'occasion de sa chienne. Il n'en crut rien, ou n'en voulut rien croire; &

ſuivant toutes les apparences elle ſeroit à préſent ſa femme, ſi le haſard ne m'avoit pas découvert qu'elle étoit indigne de l'être.

Pendant le temps de mes débauches, j'avois connu tout ce qu'il y avoit à Paris d'Abbeſſes de Vénus; & quoiqu'il y eût plus de trois ans que je n'en pratiquaſſe plus aucune, je ſavois encore où une grande partie d'elles logeoient; entre celles-là, il y en avoit une qui logeoit derrière les Quinze-vingts, dans la rue St. Nicaiſe; on la nommoit la Delorme. Je ſavois qu'elle occupoit toute la maiſon, qui n'eſt pas fort grande. Je paſſois un jour devant ſa porte; j'étois ſeul; je vis ſortir de chez elle la ſage Recard. Je crus me tromper; mais l'ayant approché de plus près, ſans en être vu, bien avant dans la rue de St. Honoré, je fus aſſuré que c'étoit elle.

Je revins tout auſſi-tôt chez la Delorme, qui me reçut comme une de ſes anciennes connoiſſances. Je lui demandai des nouvelles du gibier & du négoce. Toujours de pire en pire, me dit-elle. Elle inveƈtiva enſuite contre le Lieutenant Criminel, & contre les Commiſſaires, & contre le bon ordre qu'ils établiſſoient dans Paris. Je l'interrompis pour lui demander ſi elle n'avoit pas quelque jolie fille qui s'en mêlât depuis peu? Vous auriez trouvé votre fait, me répondit-elle, ſi vous fuſſiez venu un moment plutôt: il ne fait que d'en ſortir une qui n'eſt pas pour

l'intérêt, car elle ne prend rien; mais elle veut être sûre de son fait, & je ne la mets qu'entre les mains de gens de qui je puisse répondre. Je reconnus là la charmante Recard : je lui en voulois, & je pris avec plaisir l'occasion de détromper mon ami. Si j'avois été tout-à-fait scélérat, j'aurois profité seul de la rencontre; mais Grandpré m'étoit trop cher pour le duper, & elle trop peu estimable pour m'en faire une bonne fortune. Je résolus tout d'un coup ce que j'avois à faire. Cette Demoiselle a raison, dis-je à la Delorme, je l'aime de cette humeur. Vient-elle souvent ici, poursuivis-je? Oui, me répondit-elle, & elle y doit venir demain sur les onze heures, & elle y est restée aujourd'hui plus d'une grosse heure à attendre un Monsieur qui n'est point venu comme il m'avoit promis. Elle ne se donne pas à tout amant, comme je vous l'ai dit, elle craint les conséquences. Et ne peux-tu pas l'envoyer querir, repris-je? Je ne sais seulement pas qui elle est, répondit cette femme; je ne sais point sa demeure. Elle ne vient ici qu'à cause de l'absence d'une de mes amies, & tout ce que j'en sais, c'est que c'est une fille de famille qui ne veut pas être connue, & qui prend toutes sortes de précautions pour s'empêcher de l'être. Es-tu sûre qu'elle viendra demain, demandai-je à cette femme? Assurément, j'en suis sûre, répondit-elle;

elle me l'a trop bien promis pour y manquer, & m'a même donné un écu pour tenir le déjeûner prêt, car comme je vous ai dit, ce n'est pas l'intérêt qui la mène. Parbleu j'en serai, repris-je, je la veux connoître. Veux-tu me visiter, poursuivis-je, pour être sûre que je ne suis point malade? Non, dit-elle, je sais bien que vous prenez trop garde à qui vous vous jouez; & je voudrois que vous fussiez venu assez-tôt pour la trouver.

Tiens, lui dis-je, en lui donnant une pistole, prépare-nous à déjeûner, & si la Demoiselle est telle que tu me l'as dit, compte sur ma reconnoissance, tu me connois. Ecoute, ajoutai-je, il ne faut te rien cacher, je fais l'amour à une fille d'ici proche que je dois épouser bientôt, & à cause de cela j'ai besoin du secret; c'est-à-dire, que je ne veux être vu de qui que ce soit: fais en sorte qu'il n'y ait personne chez toi lorsque j'y viendrai; & sur-tout ne me joue pas d'un tour, car si cette fille n'est pas nette tu t'en repentirois la première. Elle ne veut pas qu'on sache son nom, elle a raison, ne lui dit pas le mien: dis-lui seulement que je suis un de tes amis. Ne vous mettez en peine de rien, venez seulement, me dit-elle, je vous jure que vous aurez lieu d'être content. Je pris donc rendez-vous pour le lendemain à onze heures du matin; mais crainte de manquer mon coup je me résolus d'y être à dix.

Je cherchai Grandpré dès le soir même. Je le trouvai auprès de sa belle mangeant son pain à la fumée, pendant qu'elle plus fine que lui tiroit à l'essentiel. Je lui dis que j'avois à lui parler, & que j'allois l'attendre chez moi, où je le priois de venir. Il me le promit, & n'y manqua pas.

Qu'y a-t'il pour votre service, me dit-il en entrant : ce n'est pas pour moi que je vous ai fait venir, lui dis-je, c'est pour vous-même. Vous êtes celui de mes amis que je considère le plus, & à qui je tâcherai toujours de rendre service suivant ses inclinations. Vous aimez les belles personnes ; entre amis, le personnage ne me fait point de honte. J'ai demain rendez-vous avec une fille, belle & bien faite, je veux vous en faire part. Je vous ai obligation, me dit-il, mais je n'ose m'exposer aux risques de l'aventure : vous trouverez bon que je la refuse, parce que nous devons être mariés Mlle. Recard & moi dans huit jours. Je veux être sage, parce que je veux lui faire passer avec plaisir du moins la première nuit de nos noces ; après cela je pourrai voir la Demoiselle en question. Si vous l'aviez vue, repris-je, il n'y a non qui donne ; n'importe, vous voulez être sage, je vous en estime davantage ; tout au moins ne refusez pas de m'accompagner. Venez avec moi, vous ne ferez que ce que vous voudrez faire, mais je

ferai fort aise que vous la voyiez. Je vous prie encore de m'en dispenser, me dit-il. Je connois mon foible sur l'article, & la Demoiselle étant telle que vous la faites, j'oublierois mes résolutions, ainsi trouvez bon que je la tienne pour vue.

Parbleu, vous êtes une terrible dupe, repris-je en colère; assurez-moi seulement du secret, & je vais vous découvrir quelque chose qui vous est de la dernière conséquence. Pour celui-là, je vous en assure, dit-il. Hé bien, ajoutai-je; usez-en comme il vous plaira; la personne dont je vous parle est votre vertueuse maîtresse, la charmante Recard elle-même. Ah! Mr. Dupuis, me dit-il, ces sortes de discours-là ne se font point qu'on ne soit en état de prouver la vérité. Il en faut bien moins que cela pour obliger les meilleurs amis, & les frères mêmes, à se couper la gorge ensemble. Je n'ai point de gorge à couper, lui dis-je, & moins encore avec vous qu'avec un autre; & je ne puis pas mieux vous prouver ce que je vous dis, qu'en vous faisant trouver à vous-même votre digne maîtresse dans le temple de Vénus. Si vous n'y voulez pas venir, gardez-moi le secret, & je vous réponds qu'avant qu'il soit demain midi je lui aurai fait passer les piques. M'entendez-vous présentement, ajoutai-je? Puis-je vous parler meilleur françois? Ce que vous dites-là est

il bien possible, demanda-t'il d'un air fort embarrassé ? Je ne sais, lui répondis-je, si cela est possible ou non, mais je sais bien qu'il est vrai. Après cela il invectiva contr'elle, la mère qui l'avoit engendrée, la nourrice qui l'avoit élevée, & continua ces lamentations plus de deux heures. Comme cela n'avançoit ni ne reculoit, je le laissai dire à son aise.

Mais, me dit-il enfin, le moyen de la surprendre; elle s'en défiera. Ne vous embarrassiez pas de celui-là, répondis-je, je me charge de la réussite, bien entendu que vous ferez tout ce que je vous dirai, & que vous ne paroitrez que lorsque vous ne douterez plus de la vérité. Il me promit tout ce que je voulus. Je le fis souper & coucher avec moi, afin d'être sûr qu'il ne pût rien faire qui pût faire avorter l'entreprise. Je me fiois à mon laquais; je l'avois vu dans des affaires tout aussi délicates. Je l'instruisis afin de prendre des mesures justes.

Nous ne nous levâmes qu'à près de dix heures. Nous prîmes le chemin de la maison de la Delorme. Je mis mon laquais en sentinelle dans un cabaret tout devant, afin de m'avertir par un coup de sifflet de l'arrivée de la belle, avec ordre de se tenir si bien caché qu'elle ne pût le voir, parce qu'elle le connoissoit; il prit pour cela un sifflet de Chauderonnier. Nous montâmes en

haut Grandpré & moi. Je dis à la Delorme que le Gentilhomme qui étoit avec moi, étoit frère de la Demoiselle que j'allois épouser, avec qui par conséquent j'étois sûr du secret, & qu'il falloit qu'elle envoyât chercher une autre fille qui fût nette, parce que nous voulions avoir chacun la nôtre & nous bien divertir.

Cette journée-ci étoit destinée aux aventures de secrettes débauchées. La Delorme nous amena une femme mariée, qu'elle avoit été querir, que je connoissois, comme on dit, comme pain. Son histoire ne fait rien à celle-ci. Vous saurez seulement qu'elle fut extrêmement surprise de me voir. Je la rassurai, & lui promis le secret que je lui ai gardé, parce qu'elle s'en est rendue digne par une conduite plus honnête.

Grandpré étoit dans des impatiences terribles. Je ne m'impatientai point qu'après avoir oui sonner onze heures. Je craignis quelque contre-temps. J'entendis le coup de sifflet de mon laquais, signe de l'arrivée de la nymphe. Je fis au plus vîte cacher Grandpré & cette femme dans la ruelle du lit, & moi je me mis dans un fauteuil entre la table & le feu : il commençoit à faire assez froid pour en avoir. J'avois le dos tourné vers la porte & un livre à la main. Les fenêtres étoient fermées ; on ne voyoit presque goutte dans la chambre ; & outre cela j'avois un habit

que je n'avois pris que ce jour-là. La Delorme crut que Grandpré & cette femme qu'elle avoit amenée, étoient déja aux prises ensemble. J'en eus de la joie, parce qu'elle parla plus françois.

Ah, ah, dit-elle d'abord, votre ami a donc trouvé à son gré la Demoiselle que j'ai été lui chercher ? Pour vous, poursuivit-elle, voici celle que je vous ai promise, vous pouvez vous divertir ensemble, sans crainte d'attraper aucun mal; paroles fort claires, comme vous voyez. La chaste Recard qui sortoit du grand jour, & qui entroit dans une chambre fort obscure, ne me reconnut pas. Je la reçus des mains de la Delorme sans parler. Je la baisai au visage, & pour commencer à faire connoissance je lui portai la main au sein & sous la jupe. Elle me laissa faire, & me rendit fort honnêtement mon baiser.

Je crois, dit la Delorme, que vous voulez vous autres faire l'amour à tâtons, & sans dire une seule parole. Voyez, poursuivit-elle, si cette Demoiselle-là n'est pas belle; & en même-temps ouvrit les rideaux de ses fenêtres. La vue de Mlle. Recard ne me surprit pas, je m'y attendois. Il n'en fut pas de même d'elle qui, ne m'attendant pas, fut assez surprise pour nous deux. Elle commença par un grand cri de, ah mon Dieu! Ah mon Dieu soit, répondis-je, & en mê-

me-temps je courus fermer la porte au verrou. Je me rapprochai d'elle, qui étoit plus morte que vive, & qui pleuroit en pécheresse surprise sur le fait. Je ne comptois pas d'avoir le plaisir de vous voir dans un lieu aussi honnête que celui-ci, Mademoiselle, lui dis-je; mais nous n'y sommes pas venus ni vous ni moi pour pleurer; c'est l'envie de nous divertir qui nous y a amenés, & j'espère bien ne m'y point ennuyer. Point de façon, Mademoiselle, poursuivis-je, nous sommes tous deux dans le bal, il faut se résoudre à danser de bonne grace. Que je suis malheureuse, dit-elle en pleurant. Pas trop, lui dis-je; ne suis-je pas honnête homme & de vos amis? Allons, continuai-je, en parlant à la Delorme, il n'est pas juste que Mademoiselle perde son écu, donne-nous à déjeûner; & vous Mademoiselle, poursuivis-je, m'adressant à elle, mettons-nous à table, nous parlerons d'autre chose après; & en même-temps je lui ôtai ses coëffes, ses gants & son écharpe.

La Delorme sortit pour nous aller querir ce qu'elle avoit fait apprêter pour nous. La belle Recard voulut sortir aussi, mais j'ai la main bonne. Doucement, ma belle Demoiselle, lui dis-je en la retenant, il y a encore ici un autre visage à voir. Je fermai cette fois-ci la porte à la clef, que je pris. Je repris la belle par la main, que je

ramenai proche de la table. Il est temps de paroître, Mr. de Grandpré, dis-je tout haut: voici votre vertueuse accordée, douce comme un mouton, & prête à conclure avec vous, si vous voulez, sans Curé ni Notaire.

A ce nom de Grandpré, il sortit de sa cachette, en mettant l'épée à la main, & en venant à elle dans la résolution de la percer, & ses cris à elle doublèrent d'un ton. Je me jetai promptement à lui. Turelututu ranguaine, lui dis-je en riant: les plus courtes folies sont les meilleures. Ah, chienne! dit-il, & c'est tout ce qu'il put dire, car il tomba tout de son long évanoui. Je me jetai à lui, & à l'aide de cette femme, qui avoit paru en même-temps que lui, je le mis sur le lit; & à l'égard de la belle je la laissai sur sa bonne foi, sachant bien qu'elle ne pouvoit pas sortir.

Si-tôt qu'elle avoit vu Grandpré venir à elle l'épée à la main, elle avoit poussé un grand cri, & s'étoit jetée du côté de la porte, où elle crioit & pleuroit encore, Dieu sait comment. La Delorme de l'autre côté faisoit un bruit de diable pour se faire ouvrir. Je priai cette autre femme d'avoir soin de Grandpré. Je repris la belle pleureuse, que je rapprochai du feu; & j'allai ouvrir la porte à demi, à peu près comme le guichet d'une prison. Je laissai entrer cette femme

fort étonnée de ce qui se passoit chez elle. Comme rien de tout cela ne m'inquiétoit, je refermai la porte fort tranquillement, & je me rapprochai de la table, ou je bus un grand verre de vin. Grandpré revint de sa pamoison : je cachai son épée & la mienne, & pour-lors j'instruisis la Delorme du sujet du trouble où tout le monde étoit.

J'eus encore un nouveau plaisir à quoi je ne m'étois pas attendu ; ce fut d'entendre cette femme, qui ne vivoit que des péchés du public, prêcher la réforme à la belle Recard, & la catéchiser mieux que le meilleur Prédicateur n'auroit pu faire. Tout cela nous occupa du temps ; l'heure du dîner commençoit à se passer, je fis servir, & j'obligeai tout le monde de se mettre à table. La perfide Recard alla se jeter aux pieds de Grandpré, à qui elle demanda mille pardons ; il ne lui répondit que d'un coup de pied. Cette civilité fut assez de mon goût, & je la consolai d'une étrange manière. Je lui dis que les filles du métier devoient être aguerries & ne pas prendre garde à si peu de chose. Je la fis mettre à table malgré elle, & qui plus est je la fis manger & boire sans faim ni soif. Grandpré sortit mieux d'affaire que je ne l'avois espéré ; il se remit peu à peu, & but & mangea avec assez d'appétit ; mais la vérité est que je fus seul à faire bonne figure.

Après le repas je demandai à Grandpré s'il vouloit laisser partir la belle Recard comme elle étoit venue? Que tout au moins la civilité vouloit qu'il se vengeât de tous les refus qu'elle lui avoit faits, puisqu'elle étoit à sa discrétion. Il la prit par la main; elle étoit douce comme un agneau; rien n'est si sot qu'une fille prise en pareil endroit. Il la fit mettre sur un lit, & lorsqu'il la vit toute rendue: allez infame, lui dit-il, en lui donnant de ses gants à travers du visage, vous ne méritez pas qu'un honnête homme vous touche, & la laissa-là.

Les pleurs recommencèrent de plus belle. Je la pris à mon tour. Je ne ferai pas le cruel, ma belle Demoiselle, lui dis-je, je n'ai pas les mêmes raisons que Mr. de Grandpré, & je ne suis venu ici que dans le dessein de voir une belle fille; je suis fort aise que ce soit vous. Je fis dessein dans le moment d'épuiser toute la colère de Grandpré, & de l'obliger à demander pardon pour elle. Je la mortifiai & l'humiliai autant que je pus, & tant qu'enfin Grandpré me demanda quartier pour elle, & me pria de la laisser-là.

Je le fis de bon cœur, n'ayant autre but que de le désarmer. Je fis même plus, puisque je l'obligeai de lui promettre le secret; & il n'y a pas manqué, d'autant plus que son honneur y étoit intéressé. Je lui en promis autant, à condition qu'elle abandonne-

roit une vie si infame ; & je n'ai jamais parlé de cette aventure qu'à vous ; & je ne vous l'aurois pas dite si elle méritoit qu'on prît soin de sa réputation, mais c'est à présent une véritable Messaline. Elle trouva peu de temps après un fort honnête homme ; elle a même assez bien vécu avec lui, mais depuis qu'elle est veuve ce n'a plus été de même. Pour cette autre femme que la Delorme avoit été querir, comme il n'y avoit que moi qui la connoissoit, je lui promis le secret, qu'elle a acheté & que je lui garde encore, parce qu'elle s'en est rendue digne par une conduite plus honnête, dont j'ai été moi-même convaincu. Pour revenir à Grandpré & à moi, nous sortîmes de cet endroit sans y avoir fait d'autre mal que de faire enrager la belle Recard, & lui ôter à lui l'envie de se marier avec une créature si perdue.

Je vous entretiendrois bien de Gallouin, car ce fut dans ce temps-là qu'il se rendit Religieux : mais j'en remets le discours avec celui de ce qui m'est arrivé avec Madame de Londé sa sœur, parce qu'ils sont liés ensemble.

Il faut vous dire auparavant ce qui m'arriva avec une veuve, dont vous trouverez bon que je vous cache le nom. La manière honnête dont notre commerce a fini, la tendresse & la fidélité que nous avons eus

l'un pour l'autre, & les liaisons que nous conservons encore ensemble, m'obligent à un secret inviolable. Cette aventure-ci est singulière. Elle a commencé par des coups de fourbe & de scélérat, & s'est terminée par toute la probité d'un honnête homme; & je puis dire que c'est elle qui m'a mis dans le bon chemin, qui acheva de me retirer des mauvaises compagnies, & enfin qui m'a tout-à-fait rendu honnête homme.

Une lettre de change que mon frère m'avoit envoyée, m'avoit obligé d'aller chez un gros Banquier qui devoit me la payer. Je fus obligé d'attendre qu'il pût me parler, parce qu'il étoit occupé avec des gens de Cour & d'affaires pour des remises sur les frontières. Je m'appuyai sur une fenêtre qui répondoit sur un petit jardin. Cette fenêtre étoit fort basse au premier étage. Il y avoit un berceau de vigne fort touffu, qui empêchoit de voir & d'être vu de ceux qui étoient dessous, mais il ne m'empêcha pas d'entendre deux femmes qui étoient ensemble, & de les entendre si bien, que je ne perdis pas un mot de leur conversation, quoiqu'elles parlassent fort bas. Elle rouloit sur leurs maris vivant & mort. Il y en avoit une qui pleuroit à chaudes larmes; c'étoit la femme du Banquier que je venois chercher, & l'autre qui la consoloit étoit sa sœur, veuve depuis environ six mois. Cette

dernière tâchoit de faire entendre à l'autre qu'elle avoit été plus malheureuse qu'elle, qu'elle entreprenoit de consoler. Je connus qu'elles étoient sœurs, & que le sujet des pleurs de la première étoit le libertinage de son mari, & son peu de fidélité pour elle.

Est-il une femme au monde plus malheureuse que moi, ma chère sœur, disoit l'affligée, en poursuivant la conversation? Mon mari avant que de m'épouser m'a fait l'amour avec toute l'assiduité & la tendresse possible. Vous avez vu vous-même tout ce qu'il a fait pour moi, ne devois-je pas être sûre de sa fidélité? Cependant il n'y a pas un an que nous sommes mariés, & le traître va chercher fortune ailleurs! Encore si ces amourettes étoient dignes d'un honnête homme, mais il court après tout ce qu'il rencontre, & c'est ce que je ne puis lui pardonner. Deux filles de chambre que j'ai eu depuis peu de temps ont passé par ses mains; ma cuisinière même ne lui a pas paru trop peu de chose, j'ai été obligée de la mettre dehors. Me trompai-je, ma sœur, poursuivit cette femme, ne suis-je pas aussi belle que j'étois avant mon mariage? Et ne suis-je pas plus belle, plus aimable & plus attrayante mille fois qu'une salope de cuisinière? Je suis plus jeune du moins, & sans comparaison plus propre; mais aujourd'hui qu'il ne trouve plus chez lui que des monstres, parce que j'ai

eu soin de remplir mon domestique de femmes laides & âgées, il s'amuse à courir la gueuse. Rendez-moi justice, ma chère sœur, un traitement comme celui-là est-il supportable ?

Non, sans doute, ma sœur, répondit la consolatrice. Je blâme votre époux, il est en effet à blâmer; mais je n'approuve point votre douleur. N'avez-vous pas mille moyens de vous venger de son inconstance ? Ah, ma sœur, reprit la première, que me dites-vous ? Je n'ai jamais aimé que mon mari, je n'aime encore que lui, & outre cela je ne suis pas extrêmement sensible aux plaisirs des embrassemens d'un homme. Que vous fait donc l'inconstance du vôtre, reprit la consolatrice ? Que ne le laissez-vous courir ? Mais pour vous consoler, ajouta-t'elle, je n'ai qu'à vous dire ce qui m'est arrivé. Je suis veuve depuis six mois; j'ai passé trois années avec mon mari, c'est peu en apparence par rapport à l'amour qu'il avoit pour moi en m'épousant. Toute la famille a cru que j'étois la femme du monde la plus heureuse, lui l'époux de Paris le plus fidèle; & en effet, ni vous ni personne ne m'avez jamais entendu plaindre de son refroidissement pour moi, ni de ses débauches avec des coureuses; j'étois pourtant bien plus en droit de m'en plaindre que vous n'étiez ! Que feriez-vous si votre mari, gâté par des

vilaines, venoit vous gâter aussi, vous obligeoit d'avoir recours à un Chirurgien, vous qui versez tant de larmes pour un simple refroidissement de la part du vôtre ? C'est néanmoins ce qui m'est arrivé, & dont je n'ai jamais rien dit. J'ai toujours caché la vie qu'il faisoit, quoiqu'il fût bien plus débauché que le vôtre. Eh pourquoi cela ? C'est que je me suis fait une raison, & que je savois que chacun ne cherche uniquement que son plaisir dans le monde, & que j'aurois peut-être fait pire que lui, si, comme lui, je m'étois abandonnée à mon penchant.

Ah, ma sœur ! reprit l'affligée, une honnête femme peut-elle parler comme vous faites, & songer à faire une infidélité à son mari, & l'imiter dans sa mauvaise conduite ? A Dieu ne plaise, reprit la veuve que je veuille vous inspirer de pareils sentimens. Non, ma sœur, il faut toujours être honnête femme, quelque chose qui arrive. Un méchant exemple n'est point à suivre ; & je ne vous parle des femmes que par comparaison aux hommes. Vous parlez comme une nouvelle mariée ; & quand vous serez dégoûtée de votre époux, comme il commence à l'être de vous, vous concevrez mieux ce que je veux vous dire. Parlez-moi à cœur ouvert, poursuivit-elle ; il est impossible que depuis votre mariage vous n'ayez souvent goûté des plaisirs de l'amour,

& que vous n'y soyez sensible, sans cela vous ne seriez pas jalouse. J'avoue, dit la mariée, que j'ai goûté avec plaisir des voluptés légitimes, & que mon mari me désespère en portant ses caresses à d'autres que moi.

Pourquoi donc me dire, reprit la veuve, que vous n'êtes pas sensible au plaisir d'embrasser un homme? Mais ma sœur, dit la mariée, on peut y être sensible quand il est permis, comme il l'est avec un homme qu'on a épousé. Bagatelle, reprit la veuve; ce n'est pas l'innocence des plaisirs qui les rend plus chers; la volupté ne dépend point d'un contrat, ni de la bénédiction d'un Prêtre. A le bien prendre, le mariage n'est autre chose que l'assemblage d'un homme & d'une femme publiquement permis par les loix, pour éviter les désordres qui naîtroient si chacun n'avoit pas à qui s'en tenir, & qu'une femme sur-tout pût se donner au premier venu suivant son choix. Un homme ne fait autre chose avec une femme, qui n'est point à lui, que ce qu'il fait avec la sienne propre. La jouissance qu'il a d'une femme l'en dégoûte insensiblement; il cherche dans la diversité un nouveau plaisir, qui est le même dans le fond, mais qui devient plus exquis, parce qu'il est plus rare, & que l'imagination est plus remplie. Une femme en feroit autant si elle osoit; ce n'est que la crainte du qu'en-dira-t'on & des suites

qui

qui les retient; & la jalousie qu'elle prend des dissipations de son époux provient ordinairement moins de l'amour qu'elle a pour lui, que de la peine de se passer de ses caresses, & de l'amour-propre dont elle est remplie pour elle-même, qui lui persuade qu'elle est plus belle que les autres, & plus en état de remplir le cœur de son époux que toute autre.

Avouez-le de bonne-foi, poursuivit-elle, n'avez-vous pas vu depuis votre mariage des hommes qui vous ont inspiré de la tentation ? Quand vous ne me l'avoueriez pas, je n'en penserois pas moins. Est-il pas vrai que si vous aviez pu & osé les chercher sans crainte & sans scandale, vous auriez volontiers suivi les mouvemens que leur présence vous inspiroit ?

Vous me faites-là des questions, ma sœur, répondit la mariée, ausquelles je ne puis pas répondre. Ce seroit une terrible chose dans le monde si on pouvoit impunément faire tout ce qu'on voudroit faire. Il y a dans le monde, reprit la veuve, des Pays où les femmes vivent à leur liberté, parce que cela leur est permis, & où même il leur est ordonné de rechercher les hommes afin de les sauver d'un crime exécrable : allez, poursuivit-elle, demander à ces femmes si elles voudroient changer leur manière de vie avec la nôtre ? Elles vous diront que non, & elles auront

raison, parce qu'elles ne suivent pour toute régle que celles de la Nature, & que ces règles répugnent aux loix austères qu'un honneur, qui leur est inconnu & qui nous tyrannise, nous oblige indispensablement de suivre, & dont il fait même notre premier devoir.

En effet, ajouta-t'elle, y a-t'il au monde pour une femme d'autres plaisirs que ceux de l'amour? N'est-ce pas pour le goûter tranquillement sans traverses, & avec honneur, que nous nous résolvons d'accepter un maître en prenant un mari? & que nous nous abaissons jusqu'à n'avoir point d'autre volonté que la sienne, & à souffrir même ses mauvaises humeurs? Je parle selon la Nature, ma chère sœur, & seulement par rapport à la vie présente. Je mets à part tout le reste, & je poursuis à vous dire que sans ce plaisir qui nous attache aux hommes, quelle est celle de nous qui voudroit se marier? Quelle est celle de nous qui voudroit se donner à un seul, & en essuyer tous les chagrins & les dégoûts, si elle pouvoit sans honte & sans risque goûter ce même plaisir avec qui bon lui sembleroit! Certes on ne verroit aucun mariage dans le monde, si étant filles & conservant notre liberté, nous pouvions impunément recevoir dans nos bras qui nous voudrions; & nous vivrions sans contredit plus heureuses, n'ayant que l'amour

& la fantaisie pour guides ; & nous serions pour-lors de même condition que les femmes dont je vous ai parlé, qui ne voudroient pas changer leur manière de vie avec la nôtre. Il n'y a donc que ce seul plaisir qui nous force dans ce Pays-ci à renoncer à cette précieuse liberté. C'est à lui que nous sacrifions tout ; & c'est aussi le seul plaisir qu'il y ait dans le monde pour une femme. En connoissez-vous d'autres, ma sœur ? Pour moi je vous avoue que je n'en connois point.

Il est vrai, reprit la mariée, que ce que vous dites quadre juste avec les inclinations que la Nature nous donne ; mais ma sœur, ce seroit vivre en effet comme des bêtes que de les suivre. J'en tombe d'accord, dit la veuve ; ce seroit vivre en effet comme des bêtes, mais pourtant je ne puis m'empêcher de vous dire que Moliere me paroît avoir parlé fort juste dans son Amphitryon, lorsqu'il fait dire à Mercure ;

> Que dans les plaisirs de l'Amour
> Les bêtes ne sont pas si Bêtes que l'on pense.

Non, elles ne le sont point ; & je les trouve fort heureuses de n'être point assujetties à un honneur que la force des hommes, bien plutôt que la Nature, a imposé à notre sexe. Puis donc, continua-t'elle, que nous avouons

que ce sont-là les sentimens d'une femme; devons-nous nous étonner, ma sœur, si les hommes en ont de pareils? Ce seroit bien plutôt un sujet d'étonnement s'ils ne ressentoient pas ces mouvemens tumultueux; & s'ils ne les suivoient pas, puisque les Loix semblent n'avoir de ce côté-là de sévérité que pour nous; & que la Coutume, qui ne nous pardonne pas, semble autoriser, ou du moins tolérer, leur conduite, quoiqu'en effet ils soient beaucoup plus criminels que nous; parce qu'ils devroient mieux résister que nous aux tentations & aux mouvemens de la Nature, puisqu'ils prétendent avoir l'esprit plus fort & plus solide que nous ne l'avons. Cependant, ajouta-t'elle, nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leur changement, puisque nous changerions aussi-bien qu'eux, si nous osions changer de même; que nous les rechercherions, comme ils nous recherchent, si notre conduite ne nous attiroit pas plus de mépris, & que notre réputation n'en fût pas plus ternie que la leur.

J'ai vécu, poursuivit cette veuve, comme doit vivre une femme d'honneur avec son époux. J'ai suivi la coutume du pays où Dieu m'avoit fait naître; si j'avois pu m'en dispenser sans crainte ni scandale, je l'aurois fait; & c'est en cela que je fais consister la véritable vertu d'une femme, qui est de vaincre les passions où son penchant la porte. Je suis

veuve; j'ai toujours été ſage, j'eſpère l'être toujours; mais je ne la ſerois pas long-temps ſi je ne ſuivois que mes ſens; & je crois qu'il y a très-peu de femmes qui ne ſoient comme moi, c'eſt-à-dire, uniquement retenues par la crainte de devenir groſſes, ou de gagner des maux infames, ou du moins de perdre leur réputation, y ayant très-peu de femmes qui ſoient effectivement vertueuſes par le ſeul amour de la vertu, & par la ſeule crainte de Dieu. Ce ſont pourtant les ſeuls motifs que nous devons avoir devant les yeux; mais examinons-nous bien, nous verrons que l'amour-propre nous joue, & que nous nous ſacrifions au monde & non pas à notre ſalut.

Vous me faites voir, reprit la mariée, bien des choſes qui ſont tout-à-fait vraies, & à quoi je n'avois pourtant point encore pris garde. Peu de femmes, dit la veuve, conviendront de ces vérités, à moins que ce ſoit entr'elles, mais preſque toutes en conviendront dans leur cœur, pourvu qu'elles s'examinent avec attention; & je ne vous ai dit tout cela, ma chère ſœur, pourſuivit-elle, que pour vous conſoler des petites tiédeurs de votre époux; il reviendra à vous tôt ou tard; il vous rendra un jour plus de juſtice. Une honnête femme retire toujours à la fin ſon mari de ſes égaremens & de ſon libertinage. Vous pouvez l'en blâmer pré-

sentement, mais il faut que ce soit dans votre cœur. Ne lui faites paroître aucune jalousie, cela l'aigriroit encore; soyez toujours prête à le recevoir; & en le blâmant, donnez-vous bien de garde, ni de le haïr, ni de l'imiter: on est sur ce sujet-là, tant hommes que femmes, plus dignes de compassion que de haine. Sur-tout ne lui faites aucun reproche; ne lui montrez ni mépris ni mauvais visage; cela le dégoûteroit encore, & l'éloigneroit davantage de vous.

Jamais homme ne fut plus surpris que je le fus d'entendre une femme si bien philosopher sur les sens, & s'expliquer avec tant de sincérité sur un sujet, pour lequel les femmes sont toujours fort réservées, car je vous jure qu'il n'y a pas un mot de ce que je viens de vous dire, qui soit de mon invention; au contraire j'en ai beaucoup omis, parce que je l'ai oublié. Je conviens qu'elle ne croyoit point être entendue; qu'elle parloit à une autre femme seule, & que cette femme étoit sa sœur. Cependant je la remerciai dans mon ame de s'être expliquée avec tant de franchise; & je la remerciai avec autant de reconnoissance que si elle m'eût parlé à moi-même.

L'envie me prit de la connoître, & de lier, si je pouvois, conversation avec elle. Je descendis dans ce jardin; je les trouvai toutes deux encore assises. Je distinguai bientôt la

veuve à ſon habit de grand deuil. C'étoit une très-belle femme, dont les cheveux, pour peu qu'il en parût, étoient auſſi noirs que ſa robe. Elle avoit le teint fort blanc & fort uni, la bouche la plus belle & la plus vermeille que j'aie jamais vue, les yeux à fleur de tête, noirs & pleins de feu & de vivacité; leurs regards étoient perçans & aſſurés; la gorge & la main d'une blancheur à éblouir; enfin, elle me plut infiniment. J'avois déja connoiſſance de ſon eſprit, ſa vue acheva de me vaincre. Elle ne paroiſſoit point mortifiée, au contraire, je lui remarquai un air plus porté à la joie qu'à la triſteſſe. Sa ſœur étoit auſſi une fort aimable perſonne; & ſi la veuve n'eut pas trouvé le ſecret de me plaire avant elle, je me ſerois très-volontiers offert à la conſoler des tiédeurs de ſon mari: elle étoit plus jeune qu'elle de trois ans, n'en ayant que dix-neuf à vingt, & la veuve vingt-deux à vingt-trois. Elle étoit magnifiquement miſe en petit deuil. Son habit étoit bien entendu & complet; mais la triteſſe que je lui remarquai ne fut pas de mon goût. La veuve eut tous les vœux de mon cœur, & elle quelque mouvement de pitié.

Je fis un tour de jardin, qui ne dura pas; parce que ce jardin étoit petit. Je revins ſur mes pas dans le deſſein de leur parler, mais elles ſe levèrent & entrèrent dans une ſalle

qui répondoit à ce jardin, dont la porte se ferma sur elles. Je vis leur taille; elles étoient toutes deux parfaitement bien faites; mais la veuve plus grande & plus dégagée, avoit un air admirable que sa sœur n'avoit pas: je sortis de ce jardin charmé d'elle. Je demandai à un laquais qui étoient ces deux Dames que je venois de voir; il me le dit, & me nomma la veuve. Je lui demandai sa demeure sans faire semblant d'y prendre d'autre part que la curiosité; il me le dit. Je remontai en haut; je parlai au maître du logis qui me paya, & je sortis de cette maison le cœur rempli de ma nouvelle passion.

J'allai le soir même dans la rue où la veuve logeoit. Je soupai avec un de mes amis dans un cabaret proche de chez elle. J'y allai trois ou quatre autres jours de suite, & rêvant toujours à quelque expédient qui put me donner entrée chez elle, je n'en trouvai aucun. La subtilité de Poitiers, mon même laquais dont je vous ai parlé, & à qui je m'étois découvert, étoit à bout: ni lui ni moi, bien-loin d'y connoître quelqu'un, n'en avions jamais entendu parler.

Il m'avoit proposé de faire de propos délibéré une querelle à un des laquais de cette Dame; & l'accommodement que vous paroîtrez vouloir faire, disoit-il, vous servira de prétexte pour parler à la maîtresse. J'étois presque d'humeur à y consentir; & je m'y

serois pris de cette manière, si ce garçon zélé ne me fut pas venu dire tout d'un coup qu'il avoit trouvé le secret de me mettre aux mains avec elle, par un moyen honnête. Comment t'y es-tu pris, lui demandai-je? Je viens, me dit-il, de voir sortir de chez elle une porteuse d'eau, qui est si grosse qu'elle n'en peut plus. Hé que me fait cela, lui dis-je? Cela fait, répondit-il, qu'il faut que vous teniez cet enfant ensemble, & qu'elle soit votre commère. Laissez-moi faire seulement, vous serezparrain & elle marraine.

Quatre jours après le mari de cette femme, qui étoit un porte-faix, me vint prier de tenir son enfant. Je ne le connoissois point, mais il étoit conduit par mon officieux laquais, qui m'en pria lui-même; comme si ce n'avoit pas été un coup fait à la main. Je ne sais pas comment il s'y étoit pris pour amener les choses jusques-là. Je promis à cet homme ce qu'il me demandoit, & lui demandai en même-temps le nom de la personne qu'il me destinoit pour commère: il me nomma ma charmante veuve. Je lui demandai s'il avoit parole d'elle, il me dit que non, mais qu'il alloit la demander, & qu'il ne doutoit pas de l'avoir. Il y alla avec Poitiers que je lui donnai pour l'accompagner.

Cette Dame, après que cet homme lui eut fait son compliment, demanda qui étoit son compère, Poitiers répondit pour lui que ce

feroit un homme de qualité, qui étoit son maître; & il m'a envoyé, Madame, ajouta-t'il, pour voir si la commère vaut la peine qu'il vienne, car sans cela il n'y viendra pas lui-même. Ah, ah, dit-elle en riant, il s'en rapportera donc à vous? Oui, Madame, répondit mon effronté laquais, il sait bien que j'ai les yeux bons. Hé bien, dit-elle, si j'y viens, y viendra-t'il? Oui, Madame, répondit Poitiers, il viendra vous querir lui-même. Je lui serai fort obligée, dit-elle: mais lui, vaut-il la peine que j'y aille? Je vous le demande à vous qui avez de si bons yeux? Si mon maître, lui répondit Poitiers, n'étoit pas l'homme de France le mieux fait, le plus galant, & le plus honnête homme, je ne resterois pas un quart d'heure chez lui. Oui, Madame, il en vaut la peine, & vous serez peut-être fâchée de ne l'avoir point connu plutôt. Si, reprit-elle en riant, le maître vaut prix pour prix autant que le valet, ce doit être un homme extraordinaire. J'ai envie aussi de le voir, poursuivit-elle, qu'il vienne quand il voudra, je serai toujours prête. C'est pour l'heure qu'il vous plaira, Madame, reprit-il; mon maître fait la civilité qu'il doit aux Dames, & votre commodité réglera toujours la sienne. Vous a-t'il chargé de toutes ces civilités, lui demanda-t'elle? Oui, Madame, répondit-il, il m'en a chargé pourvu que la commère fût

belle, & c'est-là-dessus qu'il m'a ordonné de me régler. Vous me trouvez donc belle, lui dit-elle en riant ? Comme tous les Anges, répondit Poitiers, & je suis certain que mon maitre vous trouvera encore mille fois plus belle que vous ne me paroissez, parce que sa pénétration lui fera découvrir en vous mille choses aimables qu'il ne m'est pas permis d'y voir : mais Madame, poursuivit-il, pour achever mon ambassade, ayez la bonté de me donner votre heure. Dites à votre maître, dit-elle, que je me ferai toujours un plaisir de prendre la sienne. Non, Madame, dit-il, j'ai ordre de prendre la vôtre, & je vous supplie de me la donner : il me blâmeroit si je n'exécutois pas ses ordres. Hé bien, dit-elle, ce sera cet après-midi à trois heures : je l'attendrai, s'il veut venir me prendre.

Poitiers vint me rapporter cette réponse avec leur conversation. Elle me fit rire, mais ne me surprit pas. Je connoissois Poitiers pour hardi, & capable de se tirer de toutes sortes d'intrigues, & c'étoit pour cela que je l'aimois. Je lui laissai le soin de tout pour la collation & le reste. Il s'en acquitta parfaitement bien, & mieux que je ne l'avois espéré.

Il avoit dit qu'il avoit trouvé ma belle veuve en négligée, mais qu'il ne doutoit pas qu'elle ne changeât de figure, & ne se mit

fous les armes. J'en changeai auffi, & me mis le plus propre & le plus magnifique que je pus ; je priai ma mère de me prêter fon carroffe, ou du moins les juftes-au-corps de livrées de fes gens. Elle me prêta tout, carroffe & domeftiques. J'allai au logis de ma commère avec trois grands laquais derrière moi, & un carroffe fort propre : enfin dans mon luftre Poitiers me fervit d'introducteur.

Je l'avoue à ma honte, je fus tellement interdit de fa beauté lorfque je la vis de près, qu'à peine pus-je lui faire un compliment fur ce qui m'amenoit. Elle interprêta ma furprife autrement qu'elle n'auroit dû l'être. Votre laquais vous a trompé, Monfieur, me dit-elle : il vous a fait de moi un portrait qui vous a fait venir, & vous ne trouvez pas que l'original en vaille la peine. Non, Madame, lui dis-je, il ne m'a point trompé, il eft impoffible de groffir les objets fur les beautés qui me frappent ; mais quoique je n'aie jamais rien vu de fi beau que vous, je vous avoue que voudrois bien n'être point venu. Je ne me fauverai pas d'auprès de vous fans y laiffer ma liberté, que peut-être vous me ferez regretter. La crainte eft obligeante, dit-elle en riant, mais n'en ayez point avec moi, je ne fuis point d'humeur à retenir rien à perfonne fans leur confentement. Et fi elle veut bien fe perdre auprès de vous, repris-

je, ne la retiendrez-vous pas? Si elle s'y perd de son bon gré, dit-elle, vous auriez tort de la regretter, & vous ne devez point être fâché d'être venu. Je ne ferai point fâché, lui dis-je, que ma liberté demeure en de si belles mains; ce n'est que l'usage que vous en ferez qui pourra me la faire regretter.

Vous voulez déja faire des conditions, dit-elle en riant, c'est avoir trop de prudence dans une première entrevue; il n'en faut pas tant, cela entraîne après soi trop de soins & d'inquiétudes; il vaut mieux vivre au jour la journée. Vous êtes accoutumée, lui dis-je, à de pareils sacrifices, c'est pourquoi le mien ne vous inquiéte pas. Je ne sais si c'est par coutume, poursuivit-elle en riant toujours, ou si c'est par le peu de foi que j'y ajoute, que je ne m'en embarrasse pas; mais ces sortes de sacrifices me paroissent trop prompts pour être bien sincères. Je ne sais, lui dis-je, si leur promptitude peut vous les rendre méprisables, mais je sais par moi-même que c'est l'effet d'une aussi grande beauté que la vôtre, d'inspirer tout d'un coup de l'admiration & de l'amour. Ils s'accompagnent auprès de vous, & ce n'est point cet amour que vous devez accuser de fausseté, mais seulement sa déclaration de trop de promptitude. Je n'accuserai ni l'un ni l'autre séparément, dit-elle, je les accuse toutes deux ensemble; & je vous avoue que je croirois une déclaration

beaucoup plus croyable quelque temps après m'avoir pratiquée, parce que je croirois qu'on connoîtroit que j'en vaudrois bien la peine. S'il ne tient qu'à cela, repris-je, vous ferez contente : je vous dirai tous les jours de ma vie que je vous aime ; cela ſuppoſera que j'aurai tous les jours découvert quelque nouveau charme en vous ; & j'eſpère que vous me tiendrez compte de mes déclarations, qui feront foi de mon diſcernement.

En faiſant, dit-elle, une ſuppoſition pour le principe, c'eſt me dire fort galamment à découvert que le reſte feroit ſuppoſé, & que mon mérite ne giroit que dans votre idée, & nullement dans ma perſonne. Sera-ce ſuppoſer, repris-je, que de dire que vous êtes la plus belle femme que j'ai jamais vue ? Et ſera-ce ſuppoſer encore de dire que vous avez ſeule plus d'eſprit que toutes les femmes que j'ai connues n'en ont jamais eu enſemble ? Pour la beauté, dit-elle en riant, je ſais ce que j'en dois croire, mon miroir me dit ce qui en eſt : pour l'eſprit je ne ſais ſi vous ſuppoſeriez ; mais ſi c'étoit une vérité, je vous plaindrois de n'avoir jamais fréquenté que des idiotes. Vous me paroiſſez pourtant, ajouta-t'elle, avoir trop d'eſprit vous-même pour n'avoir jamais converſé qu'avec des femmes de ce caractère. J'avoue, repris-je, que j'ai vu en ma vie des femmes qui paſſent pour avoir de l'eſprit, mais je n'en

ai point vu qui pût vous égaler, & je ne suppose point en vous en assurant.

Nous entrerions vous & moi, dit-elle, dans une trop longue dispute si nous entreprenions de combattre ou de prouver le contraire; je vous assure toujours que je ne suis pas fâchée que vous ayez bonne opinion de moi: mais vous n'êtes pas venu ici pour cela, c'est pour aller tenir un enfant ensemble, & nous irons quand vous voudrez.

Nous sortîmes en effet. Je lui donnai la main & la conduisis à son carrosse, dans lequel j'entrai avec elle, & le mien suivit. Cela alla à l'ordinaire pour la cérémonie; & pour le reste Poitiers avoit si bien fait, que nous trouvâmes une collation très-propre, & le lieu fort honnête; en sorte que tout alla beaucoup mieux que je ne l'avois espéré moi-même. La veuve en fut surprise. Elle n'en dit mot; mais je remarquai avec plaisir qu'elle vit bien que tout avoit été prémédité; & franchement quand mon laquais eût eu deux jours devant lui, je doute qu'il s'en fût mieux tiré.

Je reconduisis ma commère chez elle, où je restai assez long-temps, & avant que d'en prendre congé, je lui demandai permission d'aller la voir: elle me l'accorda; j'y allai depuis tous les jours.

Comme elle étoit veuve, qu'elle aimoit à vivre librement & sans contrainte, & qu'elle

ne devoit compte de ses actions à personne; je m'y rendis en peu de temps fort familier. Je remarquai qu'elle ne me haïssoit pas; & je le remarquai avec plaisir, parce qu'elle me plaisoit tous les jours de plus en plus; & en effet, j'y remarquois tous les jours quelque nouveau charme. Il venoit chez elle assez de monde, dont quelques-uns s'embarquèrent un peu trop pour leur repos; mais n'ayant rien eu à démêler avec eux, & ce que j'en dirois pouvant donner quelque lumière pour découvrir un nom que je veux taire, vous me dispenserez de vous en rien dire, si ce n'est qu'on s'en défit lorsqu'on le trouva de trop.

J'observois avec elle la même méthode que j'avois suivie avec Mlle. Recard, mais moins effrontément. J'étois un Caton en public, & dans le particulier je tâchois de badiner. J'étois en âge de me marier pour lors; elle m'auroit fort accommodé; mais avant que d'en parler à ma mère, ni à personne de ma famille, je voulois avoir son consentement. Elle étoit jeune, parfaitement bien faite, belle en perfection, avoit de l'esprit infiniment, & un très-grand bien. Elle n'avoit qu'une petite fille d'un an & demi de son défunt mari. Elle étoit de bonne famille aussi, dont le père & lui s'étoient damnés peut-être à lui gagner tout le bien dont elle jouissoit; & l'un & l'autre s'é-

toient annoblis par les Charges qu'ils avoient possédées. En un mot, c'eut été parfaitement mon fait. Cependant quoiqu'elle m'aimât autant qu'une femme puisse aimer un homme, elle ne voulut jamais consentir au sacrement, par une résolution fixe de rester toujours maîtresse d'elle-même: la suite vous fera connoître son caractère.

Il y avoit environ dix mois qu'elle étoit veuve, & trois à quatre que je le fréquentois, lorsqu'un jour que j'étois chez elle, on parla d'une veuve, qui sans être remariée, étoit devenue grosse. La compagnie étoit assez nombreuse: chacun en dit ce qu'il en pensoit. On disoit que son amant lui avoit promis de l'épouser, & que bien-loin d'en vouloir rien faire, il étoit le premier à plaisanter d'elle & à la divulguer. Je formai là-dessus mon plan: je me contentai de dire un mot en passant de cette femme, & de la plaindre; mais je me déchaînai contre son amant, que je traitai comme le dernier des malheureux, & comme un scélérat achevé.

Oui, poursuivis-je, je ne suis point femme, ainsi ce n'est pas pour moi que je parle; mais si je l'étois, & que j'eusse eu la foiblesse de me laisser aller à un homme, comme je l'aurois assurément, & que cet homme vint à me trahir, à me découvrir & à me mépriser, non pas comme celui dont vous

parlez, de ne vouloir pas m'épouser, après me l'avoir promis, qui est le dernier comble de la perfidie ; mais seulement de dire un mot à qui que ce fût de ce qui se seroit passé entre nous, il pourroit compter que tous les bourreaux du monde assemblés pour me trouver de nouveaux supplices, ne m'empêcheroient pas de me venger par sa mort, soit par moi-même, soit par des gens apostés. Hé ! ajoutai-je, un honnête homme doit-il jamais se vanter d'avoir triomphé d'une femme ? Cela est infame & indigne du nom d'homme. C'est le vice commun des François ; mais quoique je sois François moi-même, j'approuve si peu ce lâche procédé, que je serois d'humeur à venger moi-même une femme, quoique je ne la connusse pas & qu'elle me fût indifférente.

Justement comme je lâchois cette dernière parole, l'homme dont il s'agissoit entra. Il étoit frère du défunt mari de la veuve, établi en Province, où il avoit attrapé la femme dont nous parlons, & s'étoit moqué d'elle à Paris, où elle l'avoit suivi depuis peu de jours. Je ne l'avois jamais vu. Il étoit bien fait & bien mis, & paroissez brave ; mais m'estimant aussi méchant que lui, & ayant mes vues, je ne fis aucune difficulté de le bourrer. Ma belle veuve me dit à l'oreille qui il étoit pour m'obliger à me taire. Vous ne me connoissez pas, lui répondis-je,

je suis un homme droit, & je ne puis, par une lâche complaisance, déguiser mes sentimens pour des fourbes; tout ce que je pourrai faire, ce sera d'éviter la querelle devant vous, mais je ne puis cacher ce que je pense.

On donna un siége à cet homme: de quoi parliez-vous, Mesdames, dit-il? Nous parlions, reprit la sœur de ma veuve, de la satisfaction qu'a une femme d'honneur de voir sa réputation respectée, lorsqu'elle entend parler des désordres où d'autres femmes se précipitent. C'est le sujet d'une longue conversation, reprit cet homme. Il y a présentement tant de femmes qui se gouvernent mal, que le nombre n'en peut pas être exprimé.

J'avoue, repris-je, qu'il y a beaucoup de femmes qui se gouvernent mal; je ne parle point des abandonnées, celles-là sont indignes qu'on songe à elles, j'entends seulement celles qui ne se donnent qu'à un amant, telle qu'est celle qui a donné lieu à la conversation, & qu'on dit ordinairement se gouverner mal, quoique ce terme-là soit trop fort, & soit même outrageant pour une maîtresse fidelle. J'avoue que le nombre en est grand, mais il ne seroit point si scandaleux, si mille coquins qu'elles croient honnêtes gens, l'étoient assez, pour du moins leur garder le secret, sous la bonne-foi duquel ils ont triomphé de ces femmes.

En effet, poursuivis-je, sans lui donner à connoître que je savois que c'étoit de lui que je parlois, nous savons tous présentement qu'une Demoiselle de Province, nommée Mde. de Gironne, a eu une foiblesse. Qui que ce soit ne le savoit il n'y a que deux jours, & on ne l'auroit jamais su si son amant avoit été honnête homme; mais le public lui a l'obligation de lui avoir donné sujet de parler de sa maîtresse à tort & à travers, & de le regarder lui comme un scélérat: car enfin, ajoutai-je, sans donner le temps à personne de m'interrompre, on sait que cet homme lui avoit promis de l'épouser; on sait qu'il lui avoit promis le secret, & aujourd'hui c'est, dit-il, une veuve qui savoit par expérience ce que la compagnie d'un homme peut produire. Belle raison pour lui manquer de parole! Mais encore je lui permets de ne la point épouser, puisqu'on ne peut pas l'y forcer selon les Loix; n'est-ce pas l'action d'un fourbe achevé de tromper une femme sous la promesse d'un sacrement, & d'abuser de l'entremise d'un nom si auguste, & le profaner lorsqu'on n'est pas résolu d'y venir? Ne pouvoit-il pas lui dire en particulier; je ne veux plus vous épouser, vous ne pouvez pas m'y contraindre, & lui prouver qu'en effet elle ne le pouvoit pas: elle se seroit rendue à l'impossibilité; elle auroit pleuré sa foi-

blesse & la perfidie de son amant; mais elle auroit du moins sauvé sa réputation, & n'auroit pas servi de matière aux caquets & à la risée du public. Mais non, il faut achever: c'est peu pour un fourbe d'avoir abusé lâchement une femme, c'est peu de trahir ses sermens, il faut encore par une ingratitude détestable la perdre de réputation. Hé! mon Dieu, poursuivis-je avec un ton hypocrite, en joignant les mains, & élevant les yeux au Ciel, où est donc la sincérité? Où est la bonne-foi? Où est ce manteau de la charité qui nous oblige à cacher les fautes d'autrui? Et depuis quand est-il permis, & même fait-on gloire de se déclarer soi-même traître & parjure? N'est-il pas vrai, Monsieur, continuai-je, en m'adressant à lui-même, qu'un homme comme celui dont je parle est indigne d'être jamais regardé par d'honnêtes gens, & que pour lui rendre justice il mériteroit d'être regardé par-tout avec horreur.

Toute la compagnie me regardoit, & les Dames sur-tout me savoient bon gré dans leur ame de ce que je disois. La veuve qui m'avoit dit qui il étoit, ne savoit de quelle manière cela tourneroit, mais elle fut bien plus surprise de la suite. Cet homme étoit dans un embarras inexprimable. Il ne savoit que me répondre, n'y ayant rien de plus certain que ce que j'avois dit. Il n'accusoit sa

maîtresse ni d'infidélité, ni d'être dégoûtante, ni d'aucun autre vice; ce n'étoit que sa propre infidélité qui le poussoit à n'en vouloir plus. Il ne prenoit pour prétexte de sa rupture que le veuvage.

Vous ne dites mot, Monsieur, continuai-je, m'adressant toujours à lui; est-ce que mon sentiment n'est pas le vôtre? Vous avez des intérêts à ménager ici, Monsieur, me dit-il: je vois bien que vous croyez avancer vos affaires en prenant le parti que vous prenez. Je n'ai aucun intérêt ici à ménager, Monsieur, lui dis-je d'un ton fier; Madame qui est seule veuve ici & seule à marier, me fait la grace de me souffrir chez elle; mais je ne prétends rien avec elle, pour la même liberté que Mde. de Gironne a accordée à son amant. Et vous, Monsieur, qui paroissez soupçonner Madame de pouvoir un jour l'accorder, vous ne ménagez guères sa vertu en sa propre présence. Votre prétendue pénétration dans mes desseins ne vise pas juste, ajoutai-je toujours fiérement. Ce que j'ai dit n'est pas pour me faire un mérite dans l'esprit de Madame, c'est uniquement la justice de la cause que je défends qui me fait embrasser sa défense. Mais vous, Monsieur, vous avez apparemment quelque intérêt à ménager à votre tour, qui vous empêche d'avouer que j'ai raison. Il y a, dit-il, quelque circonstance dans l'affaire dont vous parlez qui pour-

roit en changer le fonds. S'il y en a, répondis-je, j'avoue que l'affaire peut être autrement regardée; mais je ne crois pas qu'il y en ait, l'indiscrétion de l'amant ne les auroit pas cachées, nous les saurions tout aussi-bien que le reste; il s'en serviroit pour raisons, sous prétexte de son refus & de sa rupture; il ne se retrancheroit pas à alléguer le seul veuvage de sa maîtresse, & ne se menageroit pas assez peu lui-même pour n'avoir recours qu'au parjure, s'il avoit des causes plus justes à donner.

Vous ne savez pas, Monsieur, me dit une des Dames qui étoient-là, que c'est à Mr. de Beauval lui-même à qui vous parlez. Je ne sais point, Madame, repris-je tranquillement, si Monsieur est Mr. de Beauval, l'amant de Mde. de Gironne, je n'ai point l'honneur de connoître Monsieur; mais je sais bien que l'affaire dont nous parlons ne convient point du tout à l'apparence qu'a Monsieur d'être fort honnête homme. Vous trouvez donc, Monsieur, me dit-il, que l'honnêteté d'un homme dépende de ne pas prendre son bon où il le trouve, & de ne point chercher les aventures, à moins que de vouloir s'y clouer pour toute sa vie? Je trouve, Monsieur, lui dis-je, qu'elle dépend, non-seulement de ne point tromper une femme comme cette Dame l'est, mais même de ne point tromper le plus mortel de

ses ennemis. L'honnêteté d'un homme, poursuivis-je, gît dans sa sincérité, dans sa probité, dans sa bonne-foi, dans une vraie compassion pour les malheureux, dans un retour sincère de tendresse pour les gens dont il est aimé, dans la reconnoissance des bontés qu'on a pour lui, & dans une stabilité fixe & inébranlable dans ses promesses. Je ne vois rien de tout cela dans votre rupture avec Mde. de Gironne. Je suis trop honnête homme pour déguiser ma pensée; je n'espère rien de sa reconnoissance, puisque je ne la connois point; & je n'appréhende point assez votre ressentiment pour mentir de gaïeté de cœur : elle m'inspire de la compassion, & vous de l'indignation & de l'horreur, j'entreprendrois inutilement de vous le taire.

C'est s'expliquer fort nettement, me dit-il; je ne voudrois pas que vous fussiez un de mes Juges. Je n'en serai point, Monsieur, lui répondis-je, je n'ai pas l'honneur de m'asseoir sur les Fleurs-de-lys; & quand j'en serois, je serois obligé de juger suivant les loix. Elles sont bien injustes à votre sens, dit-il. Non, Monsieur, repris-je, elles sont justes, mon dessein n'est pas d'aller contre, mais elles sont inhumaines, c'est tout dire : & vous allez voir par ce que je vais ajouter, que mon dessein n'est pas de me faire un mérite auprès de Madame, comme vous l'avez soupçonné d'abord. J'en reviens à nos loix :

loix : elles ont été faites avec beaucoup de prudence pour retenir dans le devoir des veuves, qui étant maîtresses de leurs actions, & leur étant permis de se choisir tel époux que bon leur semble, ou n'en prendre point du tout si elles ne veulent, donneroient assurément très-grand scandale dans le monde, si la rigueur des loix ne les retenoit pas. Ces loix déclarent infames celles qui deviennent grosses pendant leur veuvage, & n'assujettissent pas à un mariage nécessaire ceux qui leur ont fait l'enfant, quelque promesse qu'ils en aient faite, & dans ce cas-là les loix n'ont aucun égard au rapport des familles, de l'âge, ni du bien. Cela est cause qu'on peut les tromper impunément devant les hommes, & même s'en moquer ; mais quand on les trompe exprès, on n'en est pas moins coupable en effet devant Dieu & devant les hommes même, que si on avoit abusé d'une fille ; & ce n'est pas, à mon sens être fort honnête homme que d'avoir recours, pour couvrir un parjure, à des loix qui ne regardent que la police d'un Etat & le scandale devant les hommes ; mais qui ne justifient point un homme devant Dieu, & ne le mettent point à couvert de ses propres remords : en un mot, qui ne le justifient point à lui-même & au fonds de son cœur. Examinez le vôtre, Monsieur, ajoutai-je, je suis sûr que votre conscience ni

votre cœur ne vous paroîtront pas dans cet état de tranquillité, qui n'est que le fruit d'une entière innocence : du moins je suis sûr que si vous vous tenez justifié devant les hommes, vous ne vous assurerez pas que Dieu vous regarde un jour comme son enfant, ni qu'il vous fasse part de son héritage ; vous qui niez le vôtre, & qui outre votre bien que vous lui refusez, voulez le faire déclarer infame.

Comme toute la compagnie étoit de mon sentiment, & que la confusion de cet homme augmentoit de moment en moment, bien-loin de pouvoir me répondre, on me seconda; & tous ensemble lui fîmes tant de honte, qu'il promit de se raccommoder de bonne-foi avec sa maîtresse. On l'envoya querir. Le contrat de mariage fut fait dans le moment, & quatre jours après ils furent épousés. Je ne vous dirai point les remerciemens qu'elle fit à toute la compagnie, & à moi en particulier, son amant lui ayant dit que c'étoit moi qui l'avoit converti & convaincu. Comme ils étoient de Province, & qu'ils partirent huit jours après, cette affaire n'a point fait assez de bruit pour être venue jusqu'à vous; & vous ne sauriez connoître par leurs noms celui de la veuve.

Cette maniere de prendre hautement le parti des femmes n'avoit pas peu avancé mes affaires auprès d'elle. Elle me regardoit com-

me un homme incapable de trahir un ſecret ; & je m'apperçus qu'il n'y avoit plus que la crainte des ſuites qui s'oppoſât à notre conclusion. J'y mis ordre par un coup de ſcélérat que voici.

Dès le lendemain de cette converſation je retournai chez la veuve, qui me témoigna que je lui avois fait un ſenſible plaiſir, qu'elle m'en remercioit, & qu'elle étoit très-contente de l'accord de l'amant & de la maîtreſſe.

J'ai fait ce que j'ai fait ſans aucun intérêt, lui dis-je. Je ne diſois que ce que je penſois ; mais j'avoue, ajoutai-je, que j'étois véritablement choqué de l'indiſcrétion de cet homme : tout au moins il devoit lui garder le ſecret ; & ſi je mérite là-dedans quelque louange, c'eſt ſur le ſecret que je veux me la donner ; car pour le reſte, je n'ai rien dit qu'un enfant ne pût dire auſſi-bien que moi. Cette femme eſt pourtant bien mal-adroite, & lui un grand innocent, pourſuivis-je en riant. Quoi ! ſe peut-il, que ni l'un ni l'autre n'ait le ſecret de faire l'amour ſans conſéquence ? (Voici le coup de ſcélérat, pourſuivit Dupuis en changeant de voix.) Pour moi, ajoutai-je, j'aurois toute ſorte de commerce avec une femme qu'elle ne deviendroit jamais groſſe ſi je ne voulois ; y a-t-il rien de plus aiſé ?

Vous avez ce ſecret-là, reprit prompte-

ment la veuve ? Oui, je l'ai, lui dis-je ; en avez-vous besoin ? Non assurément, dit-elle en riant, je vous en remercie ; mais vous, seriez-vous assez malheureux pour vous en servir ? Oui, repris-je, je m'en servirois & même sans scrupule, pourvu que ce fût pour tirer une femme de l'état où je l'aurois mise moi-même, que je l'aimasse, que je fusse sûr d'en être aimé, & que sa réputation méritât d'être conservée.

J'apperçus la veuve qui m'écoutoit attentivement, & qui avaloit à longs traits le poison que je lui présentois. Nous eûmes là-dessus une assez longue conversation, après quoi nous parlâmes d'autre chose ; & j'en sortis fort persuadé qu'elle l'étoit elle-même, que je la tirerois facilement d'affaire si son étoile vouloit qu'elle y fût prise. J'avois raison de croire que ce n'étoit que la seule crainte des suites qui l'avoit empêchée de se livrer à mon amour ; & que cet obstacle étant levé, je n'en trouverois plus. J'en fus persuadé deux jours après, que j'y allai à mon ordinaire sur les trois à quatre heures après-midi.

Je l'apperçus à sa fenêtre avec un Livre à la main ; mais j'étois tellement éloigné, que ne croyant pas en être vu je ne la saluai pas. Elle se retira promptement si-tôt qu'elle m'eut vu. Cette action m'étonna ; j'entrai chez elle dans le dessein de lui en de-

mander la cause. Un homme moins aguerri que moi auroit été surpris de la trouver dans l'état qu'elle étoit. Il faut vous le dire, Mesdames.

Ce n'étoit plus une femme occupée à la lecture, c'étoit une femme couchée tout de son long sur le dos sur un lit de repos. Sa tête étoit tournée sur son épaule gauche, du côté de la ruelle ; son bras gauche étendu tout du long de son corps. Son bras droit portoit hors du lit sur un siége où son Livre étoit ; la cuisse & la jambe droite hors de dessus le lit & portant à faux ; les jupes & la chemise relevées jusqu'au dessus des genoux, me laissoient voir les jambes du monde les mieux faites, & des cuisses rondes & potelées, dont la blancheur étoit relevée par un bas de soie noir bien tiré, attaché par une jarretière d'écarlate & une boucle de diamans. Elle n'avoit qu'un simple petit manteau, & une jupe de crépon noir, avec du linge de veuve très-propre. Sa gorge & une partie de son sein étoit découverte. Un mouchoir lui cachoit les joues & le bas du visage. Elle faisoit semblant de dormir dans cette situation toute charmante ; car en effet elle ne dormoit pas.

Je connus fort bien à quel dessein elle s'étoit retirée de sa fenêtre. Je vis qu'il y avoit long-temps qu'elle me préparoit l'heure du Berger. Je fis semblant de croire qu'elle dormoit ; je fermai la porte de son ca-

binet fort doucement; je m'approchai fort doucement aussi d'elle. Je ne lui ôtai rien de dessus le visage: je laissai le mouchoir & les cornettes comme elle les avoit mises; mais je ne laissai pas les jupes telles qu'elles étoient. Elle feignit de dormir jusqu'au fort du plaisir qu'elle parut se réveiller, & les petits mouvemens qu'elle se donna pour se dérober de mes bras, achevèrent la volupté.

Il faut que je l'avoue, je n'ai jamais embrassé de femme avec plus de plaisir que j'embrassai celle-là; aussi n'en avois-je jamais embrassé de si belle, ni que j'eusse tant aimée. La feinte colère qu'elle affecta après l'action, ne me parut ni trop forte ni trop modérée. Je fis semblant de la croire naturelle; mais en effet je fus charmé de l'air dont elle s'y prit. Je me jetai à ses pieds, & lui demandai pardon comme si j'avois eu tort moi seul. Elle l'accorda de bonne grace, nous le sellâmes; je fus parfaitement content d'elle, & elle me parut l'être de moi.

J'en sortis sans autre condition que celle du secret, que je lui promis, que je lui ai gardé, & que je lui garderai toute ma vie. La manière honnête dont nous avons rompu notre commerce, m'obligera de la considérer & de l'aimer éternellement; & rien ne m'arrachera son nom de ma bouche pour la trahir. La sincérité dont elle en a agi avec

moi m'obligera de la menager, & de la considérer toujours; & c'est ce qui me reste à vous dire sur ce qui regarde cette aventure.

Nous passâmes près de deux ans à nous voir tous les jours sans trouble & sans inquiétude, par le bon ordre que nous y mettions chacun de notre côté. J'y paroissois comme un homme sans conséquence, & seulement un bon ami. Elle n'étoit plus obsédée d'aucun soupirant, parce qu'elle avoit plusieurs fois déclaré qu'elle ne vouloit plus de mariage, & qu'en effet elle avoit refusé des Parties que tout autre qu'elle auroit trouvés très-avantageux. Ce n'étoit pas la seule possession qui m'assuroit qu'elle m'aimoit avec tendresse, & qu'elle n'aimoit que moi; c'étoit mille actions que je lui voyois faire tous les jours; c'étoit les surprises agréables qu'elle me faisoit lorsque j'y pensois le moins; c'étoit une déférence entière pour tout ce qu'elle savoit qui me plaisoit. Elle me rendit mille services dans les occasions qui se présentèrent; elle voulut cent fois m'obliger de prendre de l'argent d'elle pour m'acheter une Charge; mais je le refusai toujours, à moins qu'elle ne voulût m'épouser, & c'est ce qu'elle n'a pas voulu faire. Nous n'avions aucun secret l'un pour l'autre. Elle ne faisoit rien dont elle ne m'informât; elle suivoit mes conseils en tout

& par-tout. Elle n'avoit point d'autre volonté que la mienne, comme je n'en avois point d'autre que de lui plaire. Elle m'a rendu tout-à-fait honnête homme ; & je lui ai l'obligation de m'avoir absolument retiré des mauvaises compagnies. Je trouvois avec elle toute l'ardeur & l'emportement d'une maîtresse, & toute la tendresse, l'empressement & la fidélité d'une épouse. Ainsi ne voyant plus qu'elle, & n'y faisant pas un sol de dépense, n'ayant même jamais voulu recevoir aucun présent de moi que mon portrait, je pris un carrosse & un train tel que je l'ai encore : & quoique cela m'engageât dans une grosse dépense, par rapport à mon revenu, je n'ai pas laissé de la soutenir, & d'avoir toujours devant moi plus d'argent que je n'en avois auparavant. Il est vrai que je ne faisois pas un sol de dépense inutile, ni au jeu ni ailleurs.

La possession & la fréquentation n'ont jamais ralenti ni diminué notre ardeur, & notre complaisance réciproque. Je lui déclarai que j'avois entendu sa conversation avec sa sœur, & tout ce que j'avois fait ensuite pour avoir accès chez elle. Elle me déclara à son tour qu'elle m'avoit reconnu pour le même homme qu'elle avoit vu chez son beau-frère, qu'elle m'avoit aimé si-tôt qu'elle m'avoit vu chez elle, n'ayant point douté que ce ne fut par mes soins que nous avions tenu

un enfant ensemble. Elle me dit que ce que j'avois dit à Beauval l'avoit tout-à-fait déterminée à se donner à moi, parce qu'elle n'avoit point douté que je ne fusse en effet honnête homme. Quoiqu'il étoit vrai qu'elle avoit appréhendé les conséquences & les suites de nos embrassemens; mais que le secret que je lui avois dit que j'avois, avoit achevé de la résoudre. Elle m'avoua que notre premier embrassement avoit été tout-à-fait volontaire de sa part, & qu'elle n'avoit feint de dormir que pour se sauver de la honte de succomber face-à-face, en plein jour. Qu'il y avoit long-temps qu'elle m'attendoit à sa fenêtre, lorsqu'elle s'étoit si promptement retirée. Qu'elle n'avoit point douté que je ne me servisse de l'occasion, comme j'avois fait; & que si je l'avois laissé échapper je ne l'aurois peut-être jamais retrouvée, parce que je l'aurois mortellement offensée. Qu'elle m'aimoit plus qu'une femme n'avoit jamais aimé un homme, & que j'avois bien pu m'en appercevoir.

Je l'embrassai à ces paroles. Ma chère veuve, lui dis-je, nous sommes nés l'un pour l'autre. Je sens bien que je vous aimerai éternellement, je suis persuadé que vous m'aimerez éternellement aussi; joignons-nous pour toujours; faisons paroître à toute la terre notre union; donnez-moi la main publiquement. Votre cœur est à moi, le mien est à vous;

mais épargnons-nous les peines de cacher notre commerce & notre tendresse. Non, dit-elle, en m'embrassant, je vous connois, vous me connoissez; nous ne sommes point scrupuleux, restons sur le pied de bons amis & d'amans comme nous sommes; nous nous en aimerons mieux & plus long-temps. Je serai toujours votre maîtresse fidelle & sincère, & je compte que vous serez toujours le même pour moi. Je n'en pus jamais tirer autre chose; & quelque prière que lui aie faite, même pendant ses grossesses, il m'a été impossible de la faire consentir au mariage.

Au bout de deux ans elle me dit qu'elle étoit grosse de cinq mois. Je n'ai pas voulu, poursuivit-elle, de peur de vous épouvanter, vous faire savoir plutôt l'état où je suis, pouvez-vous m'en tirer, dites-le moi sincèrement? Non, lui dis-je, ma chère veuve, en me jetant à ses pieds, il m'est impossible. Ce n'a été que la connoissance de vos sentimens qui m'a fait recourir à cette fourbe. Je ne vous en aimerai pas moins, me dit-elle en m'embrassant, & je vous en estimerai davantage. Vous êtes trop honnête-homme pour me manquer de secret; je vous le recommande, & vous prie de m'aider de tout votre possible pour cacher l'état où m'avez mise. Je n'en suis point fâché, ma chère veuve, lui dis-je; épousez-moi, je ne demande pas mieux : pouvez-vous, dans l'état où vous

êtes, refuser encore ce que je vous offre de si bon cœur.

Je l'accepterois si je vous aimois moins, me répondit-elle. Il me suffit que la volonté que vous en avez me persuade de la sincérité de votre tendresse, mais pour le Sacrement n'y songeons point, je vous supplie. L'enfant que je mettrai au monde, si Dieu me conserve la vie, n'en sera pas plus à plaindre, reposez-vous sur moi du soin de sa fortune; sinon je vous mettrai en main de quoi lui faire une condition supportable dans le monde. C'est un enfant à moi, poursuivit-elle; c'est un enfant d'amour, qui n'est pas garant du Sacrement que je lui refuse; mais je lui en tiendrai compte d'un autre côté, puisque ce sera pour moi l'enfant du cœur. Je l'avantagerai tout autant que je pourrai, c'est de quoi je vous réponds; & s'il est jamais en âge, il ne regrettera pas sa naissance: mais ne parlons point de mariage entre nous. Pour mon bien, si vous le voulez, vous pouvez en disposer: c'étoit de quoi je ne doutois pas, après ce qu'elle avoit voulu faire, & que j'avois absolument refusé. Pour ma personne, ajouta-t'elle, je ne me remarierai jamais, & je serai toujours à vous, comme bonne & fidelle maîtresse, mais comme femme non. Je vous aime trop pour m'exposer à votre indifférence, à vos mépris, ou à votre haine; outre que moi-même je cesse-

rois de vous aimer, parce que je commencerois à vous craindre.

Ne songez donc point au Sacrement, mon cher amant, continua-t'elle en m'embrassant. Qu'as-tu à faire de te charger d'une femme & du tracas d'un ménage, puisqu'il ne tient qu'à toi de vivre libre, & d'avoir des plaisirs plus vifs que ceux du mariage, sans en appréhender les suites & les chagrins? Je connois, ajoutoit-elle en riant, plus de cent hommes & autant de femmes à Paris qui voudroient être comme toi & moi. Ils ne peuvent se souffrir, parce qu'ils ne peuvent se quitter; & s'ils pouvoient se séparer, & qu'ils ne fussent pas plus liés que nous, ils seroient toujours comme nous l'un avec l'autre, & leur union seroit parfaite. Je t'ai dit comment j'ai vécu avec mon défunt mari, & je te proteste bien de n'en jamais prendre d'autre. C'est ma dernière résolution, dont je ne changerai assurément pas. C'en est fait, lui dis-je, je ne vous en parlerai jamais, si vous-même ne m'en parlez la première. Après cela nous redoublâmes nos caresses, qui étoient toujours nouvelles pour nous.

Elle accoucha chez elle-même dans un très-grand secret, par le bon ordre que nous y avions donné de concert. La Sage-femme fut enfermée huit jours dans son cabinet, dont les fenêtres étoient condamnées. Elle

ne fut, ni où elle étoit, ni qui elle accouchoit; je l'avois amenée, & je la ramenai dans mon carroſſe les yeux bandés. La femme même qui ſervoit la veuve à ſa chambre, n'a jamais ſu cet accouchement, ni les deux autres qui vinrent après : ce fut un garçon qu'elle mit au monde à ſa première couche; il eſt beau comme un Ange; elle en eſt idolâtre, & en a un ſoin ſi grand que je ſuis ſûr qu'elle aimera toujours le père. Elle eut deux filles tout d'un coup un an après ou environ; & quinze mois encore après elle eut une autre fille. Ces trois derniers enfans ſont morts au berceau, & le ſecret fut tellement gardé, qu'ame qui vive ne s'en eſt ſeulement douté.

Enfin après cinq années entières de commerce, ſans dégoût ni jalouſie de part ni d'autre, & tout auſſi amoureux l'un de l'autre que nous l'ayons jamais été, nous avons rompu nos familiarités d'un conſentement mutuel, qui nous a coûté à l'un & à l'autre des larmes bien ſincères; mais nous avons eu pour cela des raiſons très-fortes, que vous me diſpenſerez de vous dire. Nous nous écrivons fort ſouvent, & c'eſt aſſurément la ſeule femme que je croie dans le monde ſincère & franche. J'ai pour elle une eſtime toute particulière; trouvez bon que je vous cache ce qu'elle eſt devenue.

Le récit que je viens de faire me fait aſſu-

rément regarder de vous comme un scélérat, & ma veuve comme une sensuelle; mais, Messieurs, mettez la main à la conscience, il n'y a pas un de vous, qui en ma place, n'eût fait ce que j'ai fait. Pour vous, Mesdames, si vous étiez aussi sincères que cette veuve, vous avoueriez aussi-bien que sa sœur, que tout ce qu'elle disoit étoit juste: & pour ses actions, quelque chose que votre peu de bonne-foi puisse y trouver de criminel, je suis certain que vous la justifiez dans votre cœur, & qu'il n'y a que très-peu ou point de femmes, je ne dis pas de vous autres seulement, quelque mine que vous fassiez, je les comprends toutes; qui ne se résolût volontiers d'en faire autant qu'elle, si elles espéroient en sortir de même. Mais le secret est rare dans le siècle où nous vivons, parce qu'on trouve très-peu d'honnêtes gens, & encore moins de maîtresses fidelles.

Comme Dupuis en étoit-là, la belle Dupuis sa cousine rentra seule. Son cousin lui demanda ce qu'elle avoit fait de Madame de Londé: je l'ai laissée, dit-elle, chez ma tante avec Mr. Gallouin son frère, qui tous deux comptent que vous vous donnerez la peine d'aller les querir quand il faudra se mettre à table. Très-volontiers, reprit-il, quand j'aurai achevé. Il est à propos, lui dit Des Ronais, qu'avant que vous repreniez votre dis-

cours, nous fassions collation. Nous avions besoin pour cela de l'arrivée de votre maîtresse, lui dit en riant Madame de Contamine, sans elle vous ne songiez point à nous. Des Ronais fut encore pillé pendant la collation, & chacun dit ce qu'il pensoit des aventures qu'on venoit d'entendre; le Lecteur peut s'imaginer ce qui fut dit.

Il y a du libertinage dans toutes les aventures que je vous ai jusqu'ici racontées, reprit Dupuis après la collation; cependant les Dames ne m'ont point interrompu: il y avoit pourtant des endroits assez gaillards; leur silence me fais croire que je ne les ai point ennuyées. Voilà une belle réflexion, interrompit Mr. de Terny. Il n'y avoit ici que des femmes mariées & une veuve, de quoi se seroient-elles scandalisées? Et puis sur l'article elles ont toutes les sentimens de votre veuve, elles ont beau faire les réservées. A cela près, achevez votre histoire, & dorez toujours la pillule.

Il n'y a plus rien de libre dans ce qui me reste à vous dire, reprit Dupuis. Vous n'y allez voir qu'une très-grande sincérité, que je n'aurois assurément pas, si Madame de Londé m'entendoit, ou si je vous croyois gens à lui rapporter ce que vous allez entendre. Il n'y a pourtant rien qui ne soit à son avantage, mais non pas au mien; car franchement je croyois autrefois que mon

attachement pour elle n'iroit pas autrement que les autres, & se termineroit de même. Il n'a néanmoins pensé aboutir qu'à une Tragédie, dont j'aurois été le héros, & suivant toutes les apparences il finira par un mariage comme les Comédies, & que je voudrois qui fut déja fait.

Je suis obligé de reprendre les choses du temps de mes débauches. Gallouin, comme je vous l'ai dit, étoit des plus déterminés de la société, & y apprit des secrets que je n'ai jamais voulu savoir. S'il me les avoit montrés, comme il vouloit le faire, sa propre sœur en auroit constamment ressenti la la force. Il me mena un jour dîner avec lui chez Madame sa mère, & avec toute sa famille, c'est-à-dire, Madame sa mère, ses deux sœurs, & un frère fort jeune qu'on destinoit à l'Eglise, qui n'avoit pas plus de douze à treize ans, & qui est à présent le chef de sa famille, le même qui viendra souper ici avec Madame de Londé. Il y avoit à table un Ecclésiastique que je pris pour le précepteur de l'Abbé, mais qui étoit le Directeur de Madame Gallouin la mère, & un de ces hommes propres à faire enrager les enfans, les amis & les domestiques d'une maison, quand ils se sont une fois rendus maîtres de l'esprit du maître & de la maîtresse.

Nous devions l'après-midi même nous

aller divertir à notre ordinaire Gellouin & moi, c'est-à-dire, faire la débauche. Pour préparation nous ne parlâmes à table que de l'éternité, du peu de fonds qu'on doit faire sur la vie, des quatre fins de l'homme, & de tout ce qu'un pareil sujet tire après lui.

Avant que de passer plus avant, il est à propos de vous dire que tout débauchés que nous étions, nous tenions nos débauches secrettes, & que lorsque nous nous trouvions dans la compagnie de ce qu'on appelle honnêtes gens, nous nous contrefaisions si bien, qu'on nous auroit pris pour de fort honnêtes gens nous-mêmes. Cela posé, retournons trouver cet Ecclésiastique qui étoit à table avec nous, & qui trouva bientôt le secret de m'ennuyer. Il me parut que son Sermon étoit de commande & destiné à Gallouin, à qui sous des noms empruntés & par manière d'entretien sur le général, on vouloit faire une vive réprimande; & je le crus d'autant plus, qu'il se déchaîna terriblement contre les vices de la jeunesse, discours qui ne convenoit ni à la mère, ni aux filles, ni à l'Abbé. Gallouin me dit l'après-midi que je n'étois pas trompé, & que ce n'étoit que pour m'en faire avoir ma part, ou pour faire taire cet homme par ma présence, qu'il m'avoit mené dîner chez sa mère, & qu'on lui gardoit ce Sermon-là il y avoit plus de huit jours, au sujet de quelque tour qu'il

avoit fait, & qu'il me dit. Il écoutoit avec un flegme de Philosophe, soit qu'il méprisât le Sermon, soit qu'il ne voulût pas faire semblant de connoître que la morale ne regardoit que lui. Comme je n'avois pas les mêmes raisons, je ne pus rester si tranquille, & je relevai ce que disoit cet Ecclésiastique.

En vérité, Monsieur, lui dis-je, il vaudroit beaucoup mieux que vous mangeassiez que de vous ruiner les poulmons, & vous essouffler en vous emportant si fort contre les vices dont vous parlez. Je ne vois personne ici qui ait besoin de vos bonnes leçons, parce que je ne vois personne qui soit sujet aux déréglemens que vous attaquez. Si c'est Mr. Gallouin que vous prenez pour objet, car je ne vois pas que votre discours quadre aux autres auditeurs, je puis vous dire que vous perdez votre peine. Nous sommes bons amis lui & moi, je connois sa manière de vie, & je puis vous assurer qu'elle ne mérite point une censure si aigre.

Je ne prends personne pour objet, Monsieur, me dit-il, & ce que j'en dis n'est que par manière de conversation. Cela étant, repris-je, vous aimez à prendre une peine inutile, en vous forgeant des monstres & des chimères pour les combattre en effet. Mon Dieu! Monsieur, interrompit la mère, ce que Monsieur dit n'attaque point des chi-

mères, ce sont les vices où tous les jéunes gens sont sujets, & je ne crois pas mon fils plus réformé qu'un autre. C'est donc pour mon compte, Madame, reprit Gallouin, que Monsieur se donne la peine d'étaler les lieux communs de sa rhétorique. Toutes les peines que vous donne ma conduite, sont les fruits de votre curiosité : vous savez ce que je veux dire, Madame; mais au nom de Dieu, ne vous fatiguez plus en vain, mettez-vous l'esprit en repos, & me rendez plus de justice. Vous me croyez un débauché, & Monsieur, qui à ce que je vois, le croit sur votre bonne-foi, se trompe aussi-bien que vous. Si vous connoissiez ma manière de vie, vous n'y verriez rien qui pût choquer votre vertu. Voilà mon ami, beaucoup plus honnête homme que moi, qui peut vous instruire si bon vous semble. Fort bien, reprit la mère, je n'ai qu'à croire sur la foi de vos paroles que vous passez votre temps à l'Eglise.

Vous ne vous tromperiez pas tant que vous croyez, Madame, repris-je d'un grand sérieux, Monsieur votre fils vit fort exemplairement. Il y a un Religieux dans le monde qui pourroit en dire des nouvelles certaines; c'est son Directeur; & afin que vous puissiez vous instruire de ce qui en est, continuai-je d'un ton hypocrite, ce Religieux, qui est un saint homme, est mon parent, cousin de ma mère que vous connoissez. Mais puisque

l'occasion vient d'en parler, je crois vous devoir avertir, Madame, que Monsieur votre fils, tout l'ainé qu'il est de votre famille, a eu envie, & peut-être l'a-t'il encore, de se rendre Religieux. Il s'en est ouvert à mon parent, & n'en a été empêché que par la forte remontrance qu'on lui a faite sur la vocation, & l'entier détachement du monde qu'on y doit apporter ; les précautions qu'on doit prendre pour se mettre à couvert des desirs de retourner au siècle, si ordinaires aux Religieux qui ont embrassé trop jeunes la vie Monastique dans la première ferveur d'une illusion de dévotion, qu'ils croient devoir être éternelle, parce qu'elle leur paroissoit toute sincère.

Vraiment, reprit cette Dame, vous m'en donneriez bien à garder si j'étois d'humeur à vous croire ? Je ne vous impose pas d'une syllabe, Madame, répondis-je, & tout au moins vous avouerez que ce n'est pas avec d'autres gens que d'Eglise, même des plus éclairés, qu'on peut apprendre ce que je viens de vous dire. Il n'est rien plus certain que ce que je vous dis de Monsieur votre fils ; il a voulu être Religieux, & le sera sans doute un jour si vous n'y prenez garde. Plût à Dieu, reprit en pleurant cette bonne Dame, qu'une pareille envie le prit, je l'estimerois bien heureux. Il n'est pas encore temps que cela arrive, Madame, lui dit Gal-

louin, on m'en a fait voir les conséquences. Je ne réponds pas de l'avenir, mais pour le présent je vous avoue que malgré l'envie que j'avois de vous mettre l'esprit en repos, le parent de mon ami a tellement combattu mon dessein, qu'il en a retardé l'effet.

Après cela, comme il n'y a point de gens au monde qui parlent mieux dévotion que ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont guères, comme les hypocrites & les faux dévots, nous nous jetâmes lui & moi sur la matière, & en dîmes tant que nous rendimes le pauvre Prêtre pic & capot, & le réduisîmes aux termes de ne plus rien dire; il est vrai qu'il n'étoit pas fort savant. La bonne mère entendant parler son fils comme un Anachorette, avoit des larmes de joie aux yeux. Je passai pour mon compte pour le jeune homme de Paris le plus retiré, & la chose alla si loin que nous nous engageâmes à visiter cet Ecclésiastique.

C'étoit en apparence une terrible aventure; nous en sortîmes pourtant avec honneur; les véritables dévots seront toujours la dupe des tartufes. Celui-ci qui auroit été un des plus saints Prêtres de Paris, s'il n'avoit pas été si délicat à la bouche, si fleuri dans ses habits, & si curieux dans ses meubles, & si attaché à l'argent, tous vices attachés à la profession, auroit juré un mois après que nous le fréquentions, que nous

étions tous deux des modèles de vertu. Madame Gallouin avoit eu, à cause de cela, des redoublemens de tendresse pour lui, & des respects pour moi, qui nous donnoient la Comédie.

Je me lassois pourtant de faire un personnage si peu naturel. Tant de dehors fardés n'étoient point de mon caractère, mais il falloit bien me contraindre, ou me résoudre à ne plus voir l'aimable sœur de mon ami, qui est à présent Madame de Londé. Vous la connoissez tous, ainsi je ne vous en dirai que ce que vous n'en savez pas. Elle est toute belle, & d'une taille admirable; son éclat frappe d'abord, il est impossible de se défendre de sa première vue; mais aussi c'est tout ce qu'on doit en craindre, à moins que de la pratiquer très-long-temps, car quoiqu'elle ait autant d'esprit qu'une femme puisse en avoir, & qu'elle l'ait même très-savant, on ne s'en apperçoit que par la longue habitude qu'on a avec elle. Elle l'a doux, ferme & aisé; elle parle peu & toujours sérieux, à moins, comme je vous l'ai dit, qu'une longue connoissance ne l'ait familiarisée. Elle est vertueuse autant que femme puisse l'être, du moins m'a-t'elle si bien fait voir qu'elle l'étoit, que j'en suis devenu fou, & qu'elle a trouvé le secret de me forcer à l'aimer & à l'adorer malgré moi, & cela à force de me désespérer & de me faire enrager. Si j'en

crois ce que son défunt mari m'en a dit, elle n'est femme que par le corps en dehors, sans en avoir les foiblesses en dedans: mais si j'en crois ce que je lui ai vu faire moi-même, elle est femme par tout, & a le cœur aussi tendre qu'une autre, mais plus de constance & de force sur elle-même qu'elle n'auroit dû en avoir. Ce que je vais vous en dire vous la fera mieux connoître que tous les portraits que j'en ferois.

Elle n'avoit que dix-sept ans lorsque je la vis la première fois de près, car auparavant je ne l'avois vue qu'en passant. J'en fus charmé, & le desir de faire connoissance avec elle, avoit beaucoup contribué à me forcer de prendre l'air de dévot; & je ne l'avois pris que parce que c'étoit le moyen le plus sûr d'être fort bien venu auprès de sa mère. Cette Dame avoit pour moi beaucoup d'estime, & plus sans doute que je n'en méritois. Je parlois assez souvent à sa fille en sa présence, & le peu de paroles qu'elle disoit, étant toutes justes & à propos, achevèrent de m'en rendre amoureux. Gallouin lui avoit malicieusement dit que j'avois encore actuellement envie de me rendre Capucin; elle le croyoit de bonne-foi, & m'en avoit parlé devant sa mère. Je ne lui avois répondu ni oui ni non, ni rien sur quoi on pût faire fonds.

Environ un mois après cette conversa-

tion, je la trouvai ſeule pour la première fois, la mère ayant la maxime de ne jamais quitter ſes filles de vue. Cette fois-là, la cadette qui étoit malade, l'avoit fait appeller; elle y étoit allé, & avoit laiſſé l'ainée ſeule, qui travailloit à la tapiſſerie; j'entrai dans ce moment.

Elle me demanda ſi ſon frère avoit encore envie de quitter le monde. Je lui répondis que je n'en ſavois rien; que depuis quelque-temps il ne s'expliquoit plus avec moi; que tout ce que j'en pouvois dire, étoit qu'il alloit encore fort ſouvent voir mon parent, mais que j'ignorois ce qu'ils traitoient enſemble, ne parlant plus devant moi que de choſes indifférentes. Et vous, Monſieur, pourſuivit-elle, voulez-vous auſſi vous jeter dans un Couvent? J'en ai eu le deſſein, Mademoiſelle, lui répondis-je, avec un grand ſoupir, mais je me trouve tout changé; Dieu m'a fait voir qu'il ne m'appelle pas dans la retraite. Je me ſuis flatté que le monde m'offroit un bonheur plus ſolide, & je me ſens trop engagé au ſiècle pour ſonger à le quitter. Je ſuis fort aiſe pour l'amour de vous, dit-elle, que vous ayez changé de ſentiment. Je vous avoue que je n'approuve pas qu'un homme capable & en état de ſervir ſon Prince, ſa patrie, le public & ſes amis, aille s'enſevelir pour toute ſa vie, ni qu'il renferme avec lui tous les ta-

lens

lens que Dieu lui avoit donnés, ni qu'il prive le monde des services utiles qu'on est en droit d'en attendre : je sais bon gré, ajouta-t'elle, à votre parent de vous avoir détourné de votre première résolution.

Ce n'est point mon parent qui m'en a détourné, lui répondis-je. C'est, Mademoiselle, la vue d'une personne qui a beaucoup plus de pouvoir sur moi qu'il n'en a jamais eu. Elle m'a déterminé tout d'un coup, en me faisant connoître la vérité de ce que ce bon Religieux nous avoit dit à Monsieur votre frère & à moi. Il nous a fait voir qu'après une retraite précipitée, l'aspect d'une fille toute belle, à qui on auroit pu prétendre dans le monde, & qui s'emparoit tout d'un coup du cœur d'un Reclus, inspiroit des sentimens d'autant plus violens qu'on étoit obligé de les cacher ; qu'on regrettoit sa première liberté, dans laquelle on auroit pu s'expliquer. Que cet amour mondain renfermé dans le cœur, poussoit peu à peu au dégoût & au mépris de ces vœux, faits avec trop de précipitation. Que le désespoir en succédoit ; & qu'enfin on regardoit sa clôture & son Couvent comme sa prison, ou plutôt comme un enfer, par l'impossibilité où l'on étoit d'en sortir. Je n'ai que trop compris cette vérité, poursuivis-je. Je mourrois de rage & de désespoir si une clôture me défendoit présentement d'abandonner

mon cœur aux tendres mouvemens dont il est agité. Hé comment n'en mourrois-je pas, puisque tout libre que je suis, je n'ose me découvrir aux yeux qui m'ont charmé, ni presque leur dire que je suis l'amant du monde le plus tendre & le plus passionné ?

Oui, Mademoiselle, continuai-je en me me jetant à ses pieds, il m'a suffi de vous avoir vue pour sentir renverser dans mon ame, non pas la piété ni la dévotion, elles ne sont pas contraires à l'amour ardent que j'ai pour vous ; mais y sentir tout-à-fait la résolution que j'avois prise d'abandonner le monde : c'est vous seule qui m'y retenez. La déclaration de mon amour doit sans doute vous surprendre, mais je ne suis pas maître de renfermer dans moi-même toute la violence des feux dont vous me brûlez. Mon cœur n'a jamais rien aimé : il n'auroit jamais rien aimé, si votre beauté & mes yeux ne l'avoient convaincu que vous êtes seule digne de lui donner des fers. Je sens que je vous aimerai éternellement ; vous êtes l'unique maîtresse de ma destinée, c'est à vous d'ordonner ce qu'il vous plaît que je devienne ; mais souvenez-vous qu'il m'est impossible de vivre sans vous aimer, & sans vous le dire.

Elle fut si surprise de ma déclaration qu'elle ne savoit que me répondre. Je remarquai son trouble avec plaisir dans ses yeux

& dans toute sa personne, & j'en tirai un bon augure. Elle alloit me répondre pourtant lorsque sa mère se fit entendre. J'étois toujours à ses genoux: levez-vous, me dit-elle, je suis trop hors de moi pour vous rien dire. Je sortis d'auprès d'elle, fort content au moins de m'être déclaré. J'espérai en avoir bientôt une réponse favorable, mais je me trompai; il me fut impossible de savoir si j'avois fait sur son cœur du progrès ou non.

* J'étois en ces termes avec Mlle. Gallouin, lorsque son frère me fit confidence de l'amour qu'il avoit pour Sylvie, & m'obligea au secret. Vous étiez alors à la campagne, poursuivit Dupuis en s'adressant à Des Frans; vous revintes quelque temps après; vous lui fites une querelle en l'air & de véritable allemand; vous vous battites, vous le blessâtes fort dangereusement: & je vous avoue que je fus fort aise de ne m'être point trouvé présent à votre combat, parce que je n'aurois pu me dispenser de prendre parti, & que je n'aurois su lequel prendre. Je vous avoue pourtant avec la même sincérité, que les apparences étoient tellement contre vous, l'amour que j'avois pour sa sœur étoit si fort, sa blessure étoit si grande, & l'état

* Suite de l'Histoire de Sylvie.

où vous l'aviez mis si touchant, que sans doute j'aurois pris le sien & aurois tâché de le venger. Je vous en demande présentement pardon; mais ignorant pour lors le sujet que vous aviez, je crois que vous ne me voudrez point de mal de ma sincérité.

Non, sans doute, reprit Des Frans; sachant ce que je sais à présent, je vous aurois blâmé au contraire si vous aviez manqué au frère de votre maîtresse: l'amitié n'a jamais tenu contre l'amour; mais poursuivez, je vous supplie, je m'intéresse beaucoup dans la suite de votre histoire. Vous allez entendre aussi, poursuivit Dupuis, ce qui vous regarde, & qui va pleinement justifier dans l'esprit de la compagnie, la mémoire de la pauvre Sylvie. Je trahirai le serment que j'ai fait de garder le secret, mais tous deux étant morts, je n'en vois aucun inconvénient à craindre; & outre cela je crois devoir rendre justice à une femme qui fut toujours chaste & vertueuse de cœur, & dont le corps n'auroit jamais été souillé, si pour lui faire perte sa pureté on n'avoit armé contr'elle les puissances de l'enfer, & les secrets de la Nature.

J'allai voir Gallouin dans son lit, qui m'ayant fait jurer de garder le secret comme je vous l'ai dit, m'instruisit de tout ce qui s'étoit passé entre Sylvie & lui. Il me dit que si-tôt qu'il l'avoit vue, il l'avoit aimée

jusqu'à la fureur. Qu'il avoit fait son possible pour avoir entrée chez elle : qu'il avoit réussi. Que vous-même l'y aviez plusieurs fois mené avec vous. Qu'il s'étoit fort bien apperçu qu'il y avoit de la familiarité entre vous deux ; qu'il n'avoit osé se déclarer pendant votre séjour à Paris, crainte d'être mal reçu d'une fille dont il croyoit tout le cœur rempli. Que tout ce qu'il avoit pu faire étoit de lier une petite société entr'elle & Mesdemoiselles ses sœurs, pour avoir le plaisir de la voir le plus souvent qu'il pourroit. Que vous étant parti pour aller à votre Terre, dont la maison Seigneuriale étoit brûlée, il avoit profité de votre absence pour s'expliquer. Qu'il n'avoit épargné pour la rendre sensible, ni soins, ni assiduités, ni larmes, ni protestations, ni promesses. Qu'elle n'avoit jamais voulu recevoir aucun présent. Qu'il lui avoit plusieurs fois proposé de l'épouser, & qu'il l'avoit toujours trouvée également inébranlable de tous côtés. Qu'il avoit eu dessein, dans le désespoir où il étoit, de lui porter le poignard à la gorge, & de la poignarder en effet, & de se poignarder lui-même ensuite si elle ne vouloit pas consentir de se livrer à ses ardeurs, comme il en doutoit, la connoissant d'un cœur assez ferme pour braver la mort.

Que quelque réussite que pût avoir une

pareille entreprise, il étoit absolument résolu de l'exécuter, si un des secrets, qu'il avoit appris pendant ses débauches, ne réussissoit pas. Que pour que ce secret eût sa force sur Sylvie, il falloit nécessairement qu'il eût de son sang tiré de dessein formé, & quelque chose qui lui touchât toujours à la chair nue. Que pour le premier il avoit pris le temps que Sylvie travailloit à la tapisserie en présence de sa mère & de ses sœurs. Qu'en faisant semblant de se détourner, il lui avoit poussée le bras droit dont elle tenoit son aiguille, pour la faire piquer. Qu'il lui en avoit demandé pardon comme d'une chose faite sans dessein; & que pour faire l'officieux il s'étoit mis à genoux devant elle. Qu'il avoit tiré de sa poche un mouchoir blanc qu'il avoit préparé, dont il lui avoit essuyé la main gauche qui saignoit, & qu'il avoit emporté le mouchoir & le sang. Que pour avoir quelque chose qui touchât la peau de Sylvie, & qui restât sur elle, s'étant apperçu qu'elle ne quittoit jamais son collier, il en avoit rompu le ruban, en faisant semblant de badiner. Qu'il avoit emporté ce collier pour y mettre un autre ruban neuf. Q'en effet il y avoit remis non-seulement un autre ruban, mais aussi un autre fil de soie dans les perles, après avoir tout préparé avec le sang qu'il avoit eu d'elle, & du sien à lui; & qu'il lui avoit rapporté

ce collier le lendemain après-midi, dans l'état qu'il l'avoit mis.

Vous ne sauriez croire, poursuivit-il, l'effet qu'il produisit. Quelque forte que fût la conjuration que j'avois faite sur notre sang mêlé, le ruban & la soie; quelque forte que fût l'infusion où je l'avois mis tremper ensemble, cet effet fut surprenant & prodigieux; il passa mes espérances. A peine Sylvie eût-elle remis ce fatal fil de perles à son col, que ses yeux devinrent étincelans, qu'elle me regarda avec tendresse & avec amour, & qu'enfin j'en triomphai sans aucune peine. Elle oublia tout pour moi; & cette Sylvie qui ne m'avoit jamais fait voir aucune complaisance, fut la première à rechercher mes caresses avec un empressement, ou bien un emportement qui alloit jusqu'à l'effronterie. Elle fut la première à me presser de passer la nuit avec elle. Elle me donna la clef de son jardin, & me promit de faire coucher ses domestiques de si bonne heure que je ne serois vu de personne. Elle ne se défioit uniquement que de Madame Morin. Je lui promis d'y mettre ordre, & je ne pus me retirer de ses bras qu'en lui promettant de revenir dans une heure au plus tard pour souper avec elle; & lorsque je sortis elle se jeta à mon col les larmes aux yeux.

Enfin je fus étonné moi-même de ses excès; mais quoiqu'une victoire forcée comme

celle-là, ait peu de charmes pour un honnête-homme, ma paſſion n'étoit pas aſſouvie, & je ne ſentis aucun remords à continuer dans mon crime. Je ne ſortis uniquement que pour aller préparer un charme naturel pour endormir Madame Morin, de qui Sylvie m'avoir paru ſe défier, & qui en effet couchoit dans ſa chambre & à coté de ſon lit. Elle avoit été tout l'après-midi chez ma mère, où elle montroit à mes ſœurs un point de tapiſſerie qui étoit à la mode, & qu'elle faiſoit parfaitement bien : elle devoit revenir ſouper & coucher chez Sylvie, qu'elle ne quittoit preſque point. C'étoit une femme véritablement ſage & vertueuſe, pour qui Sylvie avoit beaucoup d'égards, ayant été élevée par elle, à ce qu'elle me dit, & qui très-aſſurément n'auroit pas prêté la main à notre commerce. Sylvie, qui dans cet inſtant ne comptoit que ſur moi, me dit que nous devions nous cacher d'elle plus que de tout autre. Hélas ? pourſuivit Gallouin, les larmes aux yeux, je l'ai ſacrifié à mon crime.

Je fis, continua-t'il, une compoſition de.... & d'autres drogues qu'on trouve chez les Apothicaires, qu'il eſt inutile de vous nommer. Je revins chez Sylvie, & brouillai cette compoſition dans une fricaſſée de poulets, que je ſavois que cette femme aimoit, & dont elle mangea beaucoup ; & en badinant j'empêchai Sylvie d'en manger, les do

mestiques mangèrent le reste. A peine Madame Morin eut-elle soupé qu'elle ne chercha plus que son lit, où elle s'endormit si profondément qu'il eût été impossible de la réveiller, quelque bruit qu'on eût fait. Je ressortis par la grande porte à mon ordinaire, & au signal que Sylvie me fit, dont nous étions convenus, je rentrai par le jardin dont elle m'avoit donné la clef. Je ne fus apperçu de qui que ce fut; tous les domestiques dormoient d'un trop profond sommeil, & je ne trouvai que Sylvie qui m'attendoit avec une ardeur inconcevable. Elle fit tout ce qu'elle pût pour réveiller Madame Morin, & voyant qu'il lui étoit impossible d'en venir à bout, & qu'ainsi elle étoit sûre de son fait, elle me pressa de nous mettre entre deux draps. Elle se coucha la première, je ne la fis pas attendre long-temps; & l'épuisement où nous nous mimes l'un & l'autre nous causa une foiblesse qui nous assoupit.

Je me réveillai le premier. Je voulus encore la caresser; je ne trouvai plus cette Sylvie toute ardente & toute passionnée; elle se souvenoit de tout ce qui lui étoit arrivé la veille & une partie de la nuit, mais elle le détestoit. Je ne vis plus dans elle qu'une furieuse; elle s'arracha de mes bras, elle appella du monde, & cria au secours à pleine tête. Sa colère alla si loin que je fus obligé de lui ôter de force mon épée des mains,

pour l'empêcher de me tuer, ou de se tuer elle-même Il falloit que ses domestiques, qui avoient mangé le reste de cette drogue, en ressentissent un cruel effet, aucun d'eux ne branla pendant plus d'une heure qu'elle fit des cris effroyables. Pour Madame Morin elle n'étoit plus en état de les entendre, je m'apperçus qu'elle étoit morte.

Des objets si cruels pour moi me firent regarder mon entreprise avec horreur. Je ne dis point à Sylvie, ni ce que j'avois fait pour triompher de sa vertu, ni la mort de Madame Morin. Je lui demandai un pardon sincère; je lui remontrai que l'éclat ne serviroit qu'à la perdre elle-même. Je lui offris encore de l'épouser. Elle refusa ma proposition, & me dit qu'elle me regardoit comme un monstre. Qu'elle me demandoit le secret, & ne vouloit de moi rien autre chose. Je lui jurai, & elle me menaça que la moindre indiscrétion de ma part me coûteroit la vie aussi-bien qu'à elle.

Je m'apperçus qu'elle n'avoit plus son collier, je n'en dis mot, mais je vis bien que le charme ne pouvoit plus agir; ainsi je sortis de cette maison véritablement repentant de mon crime, qui me devenoit infructueux, & qui coûtoit la vie à une femme digne d'une autre destinée. Tous les gens de Sylvie ne se réveillèrent qu'à plus de midi, & encore tout hébêtés; mais la pauvre Madame

Morin, dont l'âge trop avancé, & la constitution trop foible pour résister à la force & à la quantité de ce que je lui avois fait manger, fut trouvée morte dans son lit.

Sylvie ne m'a point accusé de cette mort, parce qu'elle a craint qu'on n'en découvrît le motif & la cause. Elle m'a fait demander son collier; j'ai été chez elle pour lui demander si elle avoit bien fait chercher dans son lit & dans sa chambre. J'ai fait inutilement cette démarche, elle ne m'a jamais voulu faire ouvrir sa porte, ni me voir. J'avois cru que ce collier s'étoit dénoué dans l'agitation de nos embrassemens; mais je suis convaincu du contraire, puisqu'on n'a jamais pu le retrouver, quelque recherche qu'on en ait faite. Et pour lui remettre l'esprit de la peur qu'elle pouvoit avoir, d'avoir été surprise couchée avec moi, j'ai été obligé de lui mander que je l'avois pris, & que je le garderois toute ma vie pour l'amour d'elle. Je lui ai offert & envoyé vingt fois la valeur de ce collier, elle n'a jamais voulu rien recevoir qui vint de ma part. Elle a brûlé toute mes lettres devant ceux qui les lui ont portées, excepté la première qu'elle lut. Elle a fait plus, depuis ce malheureux jour, elle n'a point voulu sortir du tout de chez elle, crainte sans doute de me rencontrer & de me voir.

Je vous avoue, poursuivit-il, que la perte

de ce collier me revient sans cesse dans l'esprit ; mais enfin ce ne peut pas être M. Des Frans qui le lui ait ôté du col, il étoit en Poitou à plus de cent lieues. Ce ne peut pas être non plus aucun des domestiques de Sylvie ; il n'y en a point d'assez hardi pour mettre la main sur elle & la voler, au hasard de la réveiller & d'être pris sur le fait. Je me perds là-dedans ; & si j'étois assez crédule pour croire que le diable pût emporter quelque chose, je croirois presque que ce seroit lui qui l'auroit pris. Quoiqu'il en soit, je suis certain que ce n'est qu'à cause de Sylvie que Mr. Des Frans m'a voulu tuer. Mais au fonds, prétend-il que cette fille soit à lui malgré elle ? Je l'aime jusqu'à la rage & à la fureur ; vous n'en doutez pas après ce que je viens de vous dire que j'ai fait pour la posséder, & je l'épouserai malgré lui si elle veut bien y consentir ; & je ne différerai de l'en faire presser qu'autant de temps qu'il m'en faut pour me guérir.

Ce fut-là la résolution qu'il me témoigna les premiers jours de sa blessure ; mais peu de jours après nous fûmes étrangement surpris d'apprendre que Sylvie avoit disparu tout d'un coup ; qu'elle avoit tout vendu ; qu'elle avoit congédié tout son train, & qu'elle étoit partie avec sa seule fille de chambre & son petit laquais, sans qu'on sut où elle étoit allée. Il y avoit plus de huit jours qu'elle

étoit éclipsée, lorsque nous en apprîmes les premières nouvelles. Gallouin l'auroit cherchée, s'il avoit été en état de sortir, mais il ne le pouvoit pas, & sa blessure le retint plus de deux mois au lit & dans sa chambre. Je fis inutilement tous mes efforts pour découvrir la retraite de cette fille: je perdis mon temps; elle avoit changé de nom sur les livres de voiture; nous fimes là-dessus de nouvelles réflexions. Gallouin ne douta plus du tout qu'elle ne fût avec vous, & se persuadant qu'il en appréhendoit des nouvelles, si vous reveniez de Paris, il alla au devant de l'accommodement que Madame votre mère, qui y revint dans ce temps-là, vouloit faire avec la sienne pour vous remettre bien ensemble. Dans cette vue il promit & signa tout ce que Madame Des Frans voulut.

Mais quatre mois après être guéri il fut au bout de ses conjectures, lorsqu'il reçut la Lettre qu'elle lui écrivoit de son Couvent. Nous poussâmes nos vues jusqu'à la vérité, & nous ne doutâmes plus de ce qui en étoit. Ces mots de sermens & d'engagemens qu'elle y employoit, convainquirent Gallouin qu'elle étoit mariée. La querelle que vous lui aviez faite le convainquit que c'étoit avec vous. Il ne douta plus que ce fût vous qui les aviez trouvé ensemble, qui aviez ôté de son col ce fatal collier,

& enfin que ce ne fût vous qui l'aviez renfermée. Il n'y avoit que votre modération de ne les avoir pas tué l'un & l'autre qu'il ne comprenoit pas, sur tout dans un homme aussi violent que vous. Il admiroit votre générosité, & souhaitoit sincérement que vous l'eussiez pris seul pour votre victime, & que vous eussiez épargné l'innocente Sylvie.

Il me fit part de ses conjectures. Je les crus justes. Vous avez vu aussi que je n'ai point été surpris de ce que vous avez appris qui s'étoit passé entre vous & elle, ni d'apprendre par vous-même que vous l'aviez épousée. Gallouin plaignit la malheureuse destinée d'une femme si aimable, & eut un regret sincère d'être cause de sa perte. Tant d'événemens. . . . . .

Dupuis fut ici interrompu par les sanglots redoublés de Des Frans, qui furent secondés de tous ceux de la compagnie. Sylvie y fut pleurée par tout le monde. La mort d'une femme si belle, si sage & si vertueuse, fut regardée avec la dernière compassion. Chacun lui donna des larmes; son innocence avérée la rendit plus chère à Des Frans, qui fit des regrets sur sa perte aussi touchans que si elle ne fût venue que d'arriver. Sa douleur pensa lui coûter la vie dans le moment. Tout le monde le consola en s'affligeant avec lui. Madame de Contamine alla jusqu'à dire qu'elle ne croyoit pas

que le monde eût des supplices capables d'expier le crime de Gallouin. Malgré sa pénitence elle condamna sa mémoire, & auroit poussé ses invectives plus loin que cette vie, si son époux ne lui eut imposé silence, en priant Dupuis de continuer son histoire, tant pour faire diversion à la douleur de Des Frans qu'à celle de la compagnie.

Tant d'événemens fâcheux coup sur coup changèrent Gallouin tout-à-fait. Il s'étoit confessé pendant sa maladie de tous les égaremens de sa jeunesse: il en conçut un sincère repentir. Il réfléchit sur tout ce qu'il avoit fait de mal en sa vie: il craignit que celle qu'il avoit menée dans le monde, & qu'il y pouvoit mener encore, s'il y restoit, ne le conduisît insensiblement à remplir la funeste destinée dont son horoscope l'avoit menacé, & forma le dessein de se rendre Religieux comme il a fait.

C'en est fait, me dit-il un jour, je vois tous les désordres de ma vie; je vois le peu de fonds qu'il y a à faire sur les plaisirs du monde: je reconnois mes mauvaises inclinations; il faut les vaincre; ma raison me le dit, & la peur m'y pousse. Et quelle est cette peur lui demandai-je; il faut, me dit-il, vous dire sur quoi elle est fondée: vous me garderez le secret si vous le jugez à propos; voici ce que c'est.

J'ai fait mes études avec vous, poursui-

vit-il, & vous savez que je les ai faites avec l'applaudissement de tous mes Régens. Je remarquai, tout jeune que j'étois, que quelque louange qu'on me donnât, ma mère ne pouvoit me regarder sans pleurer. Je remarquai cela pendant plus de douze ans, sans pouvoir en découvrir la cause. Enfin après avoir fait mes exercices, & mon père étant mort, je la pressai avec tant d'instance de me dire le sujet de ses pleurs, qu'elle ne put se dispenser de me dire un secret qui m'a mille fois fait trembler depuis.

Il y avoit autrefois à Paris un homme fort savant dans l'Astrologie, qui avoit tiré l'horoscope de quantité de personnes considérables, & ses prédictions avoient été vérifiées par le genre de mort d'une bonne partie d'eux tous. Ma mère fut aussi curieuse, par une foiblesse pardonnable à une femme, de faire tirer le mien. J'y suis menacé de mourir pendu & étranglé. Ah Dieu! dis-je. Ce n'est pas-là ce qui m'épouvante, reprit-il tranquillement; je n'ajoute aucune foi à ces sortes de prédictions. Je sais que ce n'est que pure vanité, & outre cela ma Religion s'y oppose, & je suis d'un sang qui est à couvert de la corde. Si j'avois à périr par la main d'un bourreau, ce seroit un billot, & une hache que je devrois craindre; c'est ce que je dis à ma mère en riant lorsqu'elle m'eut déclaré le sujet de ses pleurs.

Cependant, poursuivit-il, il faut vous avouer à ma honte que cette prédiction me revient dans l'esprit : & en effet tout mon ami que vous êtes, si j'étois mis en Justice pour ce que j'ai fait au sujet de Sylvie, & la mort de Madame Morin qui en est le fruit, quand vous seriez mon Juge, pourriez-vous me garantir d'une mort infame ? Et l'atrocité du crime qui dégénère dans ma naissance, ne me rendroit-elle pas indigne de la triste distinction de la Noblesse ? Je remplirois mon horoscope assurément. J'avoue encore qu'il m'épouvante, & la lettre de Sylvie qui vient à la charge, & qui semble me prophétiser quelque malheur plus fort, achève de me déterminer.

C'en est fait, dit-il, j'ai pris ma résolution ; je vais abandonner le monde, & me retirer dans un Couvent, tant pour faire pénitence de mes péchés & de mon crime, que pour en prévenir les suites. Quelque chose que je pusse lui dire, il fut impossible de le faire changer ; & ce fut avec un très-grand chagrin de ma part, & une joie très-grande de la part de Madame Gallouin, qu'elle vit son fils ainé Capucin.

Il consulta la lettre de Sylvie avec son Confesseur, qui l'obligea de faire ses efforts pour vous détromper des mauvaises impressions que vous pouviez avoir d'elle, & l'obligea même de vous demander pardon au ha-

ſard de vous découvrir toutes les circonſtances de ſon crime, & d'eſſuyer tout votre emportement, auquel il lui étoit défendu de rien oppoſer que ſes larmes. Il s'y ſoumit avec une humilité toute chrétienne; & avant que de prendre l'habit, il alla à pied à votre terre, ſans qui que ce ſoit le ſut. Il ne put vous trouver, ni même découvrir le lieu où vous étiez allé, quelque perquiſition qu'il en pût faire. Il revint à Paris accablé de chagrin d'être revenu ſans fruit. Il ne s'informa point du tout de Sylvie; on le lui avoit expreſſément défendu. Il prit l'habit à ſon retour, & fit ſes vœux, après leſquels il me dit ce que je viens de vous dire de ſon voyage. Il a vécu comme un Saint pendant le reſte de ſa vie, qui ſe termina, comme on lui avoit prédit; mais il n'eſt pas encore temps d'en parler. Je ne puis m'empêcher de faire une réflexion ſur ſa vocation & ſa converſion; qui eſt, que ſi on ne recevoit dans les Couvens que des gens véritablement repentans & convertis, le nombre des Religieux ne ſeroit pas ſi grand; mais leur vie ſeroit plus exemplaire & plus édifiante.

Pour revenir à Madame de Londé ſa ſœur, que j'aimois ſincèrement, la maladie du frère, auprès de qui je reſtai preſque toujours, me donna toutes ſortes d'occaſions de la voir; mais elle évita avec tant de ſoin de me parler en particulier, qu'il me fut impoſſible

de lui dire un mot en ſecret. Je lui écrivis vingt fois, elle ne voulut prendre aucunes de mes lettres; & quelque peine que je puſſe prendre il me fut impoſſible de la faire expliquer. Je ne m'étois pas encore mis ſur le pied de me faire aimer d'elle malgré elle-même. Je crus néanmoins entrevoir qu'elle ne me haïſſoit pas.

Son frère, qui ſe jeta dans un Couvent, m'ôta par ſa retraite tous les prétextes que j'avois d'aller chez elle, & ne la voyant plus je me déſaccoutumai de l'aimer. Pour me conſoler de ſa perte & du chagrin de voir mes amis diſperſés, l'un dans un Couvent, d'autres en Province, & d'autres dans des occupations ſérieuſes qu'ils avoient embraſſées, je m'attachai, comme je vous ai dit, auprès de ma charmante veuve, qui me donna aſſez d'occupation pour m'empêcher de chercher ailleurs. Notre commerce dura cinq ans & plus; & pendant ce temps-là j'appris avec beaucoup d'indifférence que Mlle. Gallouin avoit été mariée à Monſieur de Londé.

Si je vous croyois capable de lui rien dire, pourſuivit Dupuis, en s'interrompant lui-même, je ne parlerois pas ſi franchement que je parle; mais vous êtes tous d'honnêtes gens, & je me fis ſur votre diſcrétion, tant pour ceci que pour le reſte que vous allez entendre. Je ne me ſouvenois donc plus du

tout d'elle, reprit-il, de son ton ordinaire ; il étoit pourtant écrit qu'elle seroit ma véritable passion, & que je l'aimerois plus que je n'avois jamais aimé, sans en excepter la veuve, & plus même que je ne me croyois capable d'aimer.

Il y avoit donc plus de trois ans qu'elle étoit mariée, & plus de cinq que je ne l'avois vue que par rencontre & fort rarement ; sans lui avoir parlé du tout, lorsqu'elle se présenta à moi que j'y pensois le moins : l'aventure qui me la fit voir est assez particulière. Je me promenois seul un Livre à la main. Je rêvois à toutes les aventures de ma vie passée, & sur-tout au vrai plaisir qu'on goûte dans les bras d'une maîtresse fidelle & tendre, telle que ma veuve, avec qui j'avois rompu il n'y avoit pas plus de huit jours, & dont j'avois l'idée toute pleine. Mes rêveries m'avoient insensiblement conduit jusqu'à une maison qui appartenoit au Chancelier de Monsieur, à une portée de canon de Paris. J'allai m'asseoir sur un ban à l'entrée d'une grande allée qui donnoit d'un côté sur Paris, & de l'autre sur une campagne à perte de vue. A peine y fus-je assis, que je vis venir du côté où j'étois, une grande femme parfaitement bien faite & magnifiquement vêtue. Quoiqu'il fit chaud, elle avoit un loup sur le visage, & cela m'empêcha de la reconnoître d'abord. Elle étoit seule &

ſe promenoit fort doucement, & regardoit de temps en temps derrière elle. Voici une aventurière, dis-je en moi-même, il y a ici quelque amourette. Un moment après une femme vint lui parler : je n'entendis point ce qu'elle lui dit; je vis ſeulement que cette Dame fit un ſigne d'impatience & renvoya cette femme. Je ne voyois ame qui vive que nous dans ce jardin. La Dame s'approchoit toujours de moi; je remarquai qu'elle étoit fort blanche, & que ſes yeux bleus ne m'étoient point inconnus. Une main admirable qu'elle me fit voir m'enchanta. Je rappellai inutilement mes idées; je n'avois garde de ſonger à Madame de Londé.

Je remarquai qu'elle me regarda longtemps, & ſe retourna pluſieurs fois vers moi après m'avoir paſſé. Cela me certifia qu'elle me connoiſſoit & que je la connoiſſois. Elle revint ſur ſes pas de mon côté, les yeux toujours fixes ſur moi. Je ne ſuis pas naturellement honteux; je crus que c'étoit tout autre choſe que ce n'étoit. Je la pris pour une aventurière qui attendoit ſon héros ſur le pré; je me trompois, elle n'y étoit venue que pour déconcerter un rendez-vous.

Comme je n'augurois rien de trop favorable de cette Dame, & que je vis qu'elle me regardoit toujours, j'allai à elle. Vous avez l'avantage de me connoître, lui dis-je, belle inconnue, & vous ne vous cachez de moi que

pour ne vous laisser voir qu'à votre amant dans un lieu solitaire où vous l'attendez ; j'ignore quel il est, & qui vous êtes, mais s'il m'est permis de juger sur ce que je vois, il faut qu'il ait bien des charmes, ou que votre amour pour lui soit extrême, pour le trouver excusable de se faire attendre si long-temps dans un endroit où il auroit dû vous prévenir. Sur la foi de vos mains, de vos bras, de votre gorge, de vos yeux & de votre taille, je m'offre à remplir sa place, & je suis sûr que vous ne regretterez point le change. Du moins vous ne trouverez pas dans moi cette indolence & cette tiédeur dont je suis scandalisé dans lui.

Ne me connoissant pas, me répondit-elle, je vous pardonne les jugemens téméraires que vous pouvez faire de me trouver ici seule. Il est vrai que c'est une aventure d'amour qui m'y attire, & c'en est une aussi, à ce que je crois, qui vous y a amené ? Non, lui dis-je, vous vous trompez ; je ne suis pas heureux en maîtresse. J'en avois une qui m'a cruellement abandonné. Je ne cherchois rien ici ; c'est ma rêverie qui m'y a conduit ; & la fortune m'y a retenu pour me faire prendre une place que l'indifférence de votre amant me laisse vacante ; & vous m'accuseriez de ne pas mériter vos faveurs si je n'entreprenois pas de vous consoler de l'absence d'un autre, qui sans doute ne me vaut pas.

En disant cela je voulus lui porter la main au loup pour la reconnoître. C'est beaucoup entreprendre d'abord, dit-elle, en m'arrêtant la main. Si je voulois être connue je me serois déja démasquée; mais puisque je ne l'ai point fait, c'est signe que je veux pas le faire, & vous seriez indiscret d'entreprendre de me connoître malgré moi. Il est juste, lui dis-je, que les choses soient egales entre nous. Je suis sûr que vous me connoissez, pourquoi ne voulez-vous pas que je sache qui vous êtes? Il est vrai, dit-elle, que je vous connois, vous êtes Mr. Dupuis; & il est encore vrai que je ne veux pas que vous me voyez, parce que vous me reconnoîtriez. Qui pouvez-vous donc être, lui dis-je? Je ne vous ferai aucune violence, mais j'attendrai ici votre amant pour lui faire un reproche de son peu de diligence. Si c'étoit mon époux, reprit cette Dame? Si c'est lui, répondis-je, je serai fort trompé; mais je me vengerai de votre obstination. Hé comment feriez-vous, dit-elle? C'est, poursuivis-je, que si c'est lui, le rendez-vous n'est assurément pas pour lui à l'heure qu'il est, je lui ferai soupçonner qu'il sera pour moi. Sa vue me dira qui vous êtes, & un grain de jalousie que je lui donnerai vous fera repentir de vos refus à vous laisser voir. La menace est d'esprit, dit-elle; mais sa malice ne quadre point avec les airs de dévotion que je vous ai vu autrefois, &

qui vous faisoient regarder, il y a environ cinq ans, comme un petit Saint, ou du moins comme un homme prêt à s'aller rendre Capucin.

Comme je n'avois jamais affecté de réforme que chez Madame Gallouin, je vis tout d'un coup avec qui j'étois, & me résolus de pousser l'aventure, de jouer la Comédie de mon mieux. J'avoue, repris-je, que j'ai eu autrefois dessein de me retirer du monde, comme ont fait quelques-uns de mes amis, mais les sentimens de dévotion que j'avois & que j'ai encore, ne sont point contraires à l'envie que j'ai de vous connoître, puisque je n'ai sur vous aucune intention criminelle. Il est encore vrai que je serois, il y a fort long-temps, dans un Couvent, si la passion que j'ai toujours eu dans le cœur, pouvoit sympatiser avec l'entier dégagement qu'il y faut. J'en ai été empêché par l'amour que je conçus pour une personne divinement belle, à peu près de votre taille, mais pas si haute ni si remplie. Il est encore vrai qu'elle ne s'est point soucié de moi, puisqu'elle s'est mariée avec un autre; il est encore vrai que je ne suis pas en droit de la nommer infidelle, puisqu'elle ne s'étoit engagée à rien avec moi, quoiqu'elle sût ce que je souffrois pour elle; mais moi, poursuivis-je avec un grand soupir, toujours constant dans mon malheureux amour, & méprisant

méprisant tout le reste du monde pour elle, je suis resté & je resterai toute ma vie sans aucun engagement. Je pouvois prendre l'affirmative, étant bien certain que mon intrigue avec ma veuve n'étoit uniquement su que d'elle & de moi.

Il y auroit fort à douter d'une si longue fidélité, reprit Madame de Londé. Il n'y a aucun lieu d'en douter, lui dis-je; vous-même qui me connoissez, citez-moi une fille ou une femme près de qui j'aie été assidu, ni qui ait donné lieu au moindre soupçon de ma part depuis environ cinq ans & demi que je me suis déclaré à la personne dont je vous parle. Certes, repris-je, je n'ai eu aucune liaison ni avec fille ni avec femme; je n'en ai même cherché aucune. La dureté & l'indifférence qu'elle a eue pour moi pendant le long-temps qu'il m'a été permis d'y aller tous les jours, m'ont fait croire que je lui déplaisois; & n'ayant plus de prétexte pour aller chez elle, parce qu'un frère qu'elle avoit n'y demeuroit plus, j'ai cru que je lui ferois plaisir de ne plus présenter à ses yeux l'objet de sa haine. Je l'ai toujours aimé sans espérance. Son mariage n'a pourtant pas laissé de me mettre au désespoir, & j'avois formé le dessein de m'aller poignarder à ses yeux, si un reste de dévotion ne m'avoit fait comprendre qu'il ne m'étoit pas permis d'attenter sur ma vie,

ſans riſquer celle de l'éternité. Depuis ce temps-là j'ai vécu d'une manière digne de pitié ; je n'ai cherché que la ſolitude ; mon chagrin & des livres ont fait toute ma compagnie ; mes amis même, avec qui j'ai rompu tout commerce, ne me regardent plus que comme un ſauvage. La crainte de lui porter le moindre ſcandale, ou de lui faire la moindre choſe qui pût lui déplaire, m'a fait éviter non-ſeulement les occaſions de lui parler, mais même de la voir. Je ne l'ai regardé qu'en fuyant, lorſque mon malheur me l'a fait rencontrer, parce que ſa vue renouvelle dans mon cœur une plaie toujours ſanglante. Je ne me ſuis pas même informé d'elle, & je n'en ſais rien que par un bruit public que je n'ai pu m'empêcher d'entendre. J'ai appris que les infidélités de ſon époux avoient ſoin de me venger du mépris qu'elle avoit eu pour moi. J'ai fait plus, j'ai un déplaiſir ſincère de ſavoir qu'elle n'eſt pas tout-à-fait heureuſe. Mon Dieu, ajoutai-je en levant les yeux au Ciel, eſt-il poſſible qu'un homme qui poſſède une auſſi belle perſonne, qu'elle n'en faſſe pas tout le bonheur de ſa vie, & qu'il mépriſe des careſſes, pour qui je donnerois la dernière goutte de mon ſang ? Je la plains, continuai-je en eſſuyant quelques larmes que j'avois laiſſé couler à deſſein, & je la plaindrai toujours, parce que je ſens bien

que je l'aimerai toujours, & c'étoit en songeant à elle que mes rêveries m'ont amené dans un lieu où je n'étois jamais entré. Mais vous, continuai-je en m'adressant à elle comme surpris, par quel charme secret une inconnue comme vous a-t'elle arraché en un moment de ma bouche un secret que j'ai toujours caché avec tant de soin, & que mon intime ami, même proche parent de ma maitresse, a toujours ignoré, aussi-bien que le reste du monde.

Ce que vous venez de me dire est-il bien vrai, demanda-t'elle? Plût à Dieu qu'il le fût moins, repris-je les larmes aux yeux? Je ne menerois pas la vie infortunée que je mène! Oui il est vrai, ajoutai-je, & aussi vrai qu'il est certain que je vous l'ai dit, & que je vous parle sans vous connoître. Cette Dame vous tiendroit compte, dit-elle, de tant de constance si elle en étoit informée; que ne l'en informez-vous?

Le langage de l'amour m'est si peu connu, repris-je, que si j'étois devant elle, il me seroit peut-être impossible de m'expliquer. Dites-moi son nom, dit-elle, peut-être qu'elle est de mes amies, & je l'en informerai pour vous. Je consens volontiers à vous le dire, lui dis-je, mais il faut que je sache entre les mains de qui je confierai un secret d'où dépend tout le bonheur de ma vie, ainsi démasquez-vous, & je verrai

si je vous prendrai pour confidente. Si c'est à ce prix, dit-elle, que vous mettez votre secret, nous courons risque de remporter chacun le nôtre. Le mien ne me pesera pas, repris-je; il y a trop long-temps que je le garde pour être importuné. Vous perdez plus que vous ne pensez, dit-elle, à ne me le pas découvrir. Vous ne gagnez rien, lui dis-je, à ne le pas savoir. Je n'y perds rien du moins, reprit-elle. J'en tombe d'accord, continuai-je; mais je ne vois pas que je perde plus que vous. Vous comptez donc pour rien, reprit-elle, de n'avoir pas le plaisir de voir une aussi belle femme que moi? Mon cœur est tout rempli, répondis-je, & depuis qu'il a reçu l'impression qui y est gravée, les plus belles personnes du monde ne m'ont point donné plus de plaisir à voir, que j'en prends à voir un beau tableau.

J'avoue, reprit-elle, que je voudrois bien savoir le nom de cette Dame qui vous cause tant d'indifférence pour les autres, & qui vous inspire une passion si vive & si constante; j'ai presque envie de me démasquer. Ne le faites pas, poursuivis-je, vous n'apprendriez pas pour cela mon secret. Je l'ai gardé trop long-temps pour le sacrifier à la simple curiosité de vous voir. Vous changez donc de volonté, reprit-elle. Oui, j'en change, répondis-je, & je demande présentement par-

don dans mon cœur à ma belle maîtresse d'avoir eu de la curiosité pour une autre qu'elle ; ainsi soyez belle ou soyez laide, cela m'est indifférent. La repartie est incivile, répondit-elle, il faut que cette Dame soit d'un terrible caractère pour vous donner tant de mépris pour le sexe. Au contraire, dis-je, si elle m'inspiroit des sentimens moins honnêtes, je voudrois vous voir pour vous sacrifier si vous êtes belle, ou pour me moquer de vous si vous étiez laide. Je ne sais, me dit-elle, si vous seriez d'humeur à me sacrifier après m'avoir vue, mais je ne puis souffrir que vous me croyez laide, & avant que de vous quitter vous verrez ce qui en sera. Sachez, poursuivit-elle, que vous-même m'avez dit que j'étois belle, & que depuis ce temp-là je ne crois point avoir changé. Je puis vous l'avoir dit, repris-je, mais la civilité peut avoir eu autant de part à mon compliment que la vérité. Il se peut faire encore que vous soyez effectivement belle ; votre taille, & tout ce qui me paroît de vous me charme, parce qu'il a du rapport avec elle, mais qui que vous soyez, il est absolument impossible que vous soyez aussi belle qu'elle est. Je verrai pourtant avant que de vous quitter, dit-elle, si j'aurai la honte d'être sacrifiée. Toujours puis-je vous dire que vous êtes le seul homme du monde assez mal-honnête pour m'avoir dit les dures

tés que vous venez de me dire, & je compte de vous obliger à m'en demander pardon. Je n'en ferai assurément rien, lui dis-je, & . . . .

. Je voulus poursuivre lorsque cette même femme, qui étoit déja venue lui parler, revint encore. Il n'y a point d'apparence, Madame, lui dit-elle, votre chasse est inutile, les oiseaux ont pris une autre volée. J'ai donc perdu mes pas de ce côté-là, dit Madame de Londé. Adieu, Monsieur, poursuivit-elle en se retournant vers moi, gardez toujours votre secret; la discrétion est de mérite. Vous avez oublié, Madame, lui dis-je en la retenant, que vous ne voulez pas me laisser croire que vous êtes laide. J'aime à vous voir m'en faire souvenir, dit-elle, & en même-temps elle entra dans un cabinet de maçonnerie devant lequel nous passions. Voyez, Monsieur, poursuivit-elle en se démasquant, si vous vous êtes trompé en me disant autrefois que j'étois belle, & si je me suis trompée moi-même de vous croire.

Je savois fort bien, comme je vous l'ai dit, que c'étoit Madame de Londé, cependant je fis semblant d'en être surpris jusqu'à l'extase. Je me retirai deux pas en arrière. Je m'appuyai contre la porte de ce cabinet comme si je fusse tombé en foiblesse. Je ne dis qu'un seul mot, qui fut, ah mon Dieu! Je laissai tomber mon chapeau, mes gants;

mon livre & ma canne, comme ſi je n'avois pas eu la force de les ſoutenir. Un moment après je me jetai à ſes pieds : Ah ! Madame, lui dis-je, par quelle rencontre vous êtes vous montrée à mes yeux ? N'étois-je pas aſſez malheureux ſans me faire connoître toute la perte que j'avois faite ? C'en eſt fait, Madame, ajoutai-je, vous avez appris mon ſecret, je ne me ſens plus aſſez de force pour le cacher. C'eſt à vous à voir de quelle manière il vous plaît que je vive déſormais avec vous. Vous ſavez que je vous ai toujours adorée ; la crainte de me découvrir n'aura plus rien qui me retienne. Je vous ai évité juſqu'ici, mais il me ſera impoſſible de me vaincre davantage. Ne m'ordonnez point de le faire, il ne ſeroit plus en mon pouvoir de vous obéir. Je vais chercher toutes les occaſions de vous voir, & de vous prouver que je n'ai vécu, & que je ne vis encore que pour vous, avec autant de ſoin que je les ai juſqu'ici évitées.

J'ai mal fait de m'être fait connoître, reprit-elle, je me ſuis expoſée à une étrange aventure. Je vous défends pourtant de ſonger à me voir jamais. Votre défenſe eſt inutile, Madame, interrompis-je ; je vous tromperois, & je me tromperois moi-même ſi je vous promettois de vous obéir. Non, pourſuivis-je, en lui embraſſant les genoux, je ne pourrois m'empêcher de vous voir &

de vous adorer. Je mourrai malheureux; mais du moins je mourrai satisfait, puisque vous saurez que je ne mourrai que pour vous.

J'ai le don de pleurer auprès des Dames quand je veux. Je pleurai là de bonne grace. Elle prit ma comédie pour une très-grande sincérité. Les larmes lui vinrent aux yeux à son tour; en un mot, je la touchai vivement. Elle me fit relever, & me fit plaisir, car le gravier me blessoit les genoux. Elle s'assit sur un banc dans le cabinet même, & me fit asseoir auprès d'elle. Elle essuya ses larmes, & me parla d'une manière toute charmante, en me faisant sa confession générale.

Qu'elle m'avoit aimé dès le temps qu'elle m'avoit vu chez sa mère. Qu'elle avoit refusé de me répondre, parce qu'elle étoit dans un âge qui lui faisoit craindre les suites d'un engagement; & que sa timidité étoit encore augmentée par les fréquentes leçons de Madame Gallouin sa mère. Qu'elle auroit consenti à m'épouser préférablement au reste du monde, si elle avoit osé s'expliquer, & que mes assiduités lui en eussent donné lieu. Qu'un bruit qui avoit couru de quelque engagement que j'avois en secret, avoit été cause qu'elle avoit facilement consenti à épouser Mr. de Londé, que sa mère lui avoit proposé. Qu'elle avoit vécu, & vivoit en-

core assez tranquillement avec lui, parce que le libertinage de son époux la mettoit à couvert de répondre aux empressemens qu'il auroit pour elle, s'il n'avoit pas été volage. Qu'elle le laissoit vivre à sa fantaisie, non-seulement parce qu'elle n'avoit pas pour lui cette délicate tendresse, qui est mère de la jalousie, mais aussi parce que son tempérament ne s'accordoit pas à mille devoirs ausquels le mariage assujettit une femme. Qu'elle étoit la première à rire des égaremens de son époux, & qu'elle n'étoit venu dans ce Jardin que pour le surprendre dans un rendez-vous qu'elle croyoit qu'il y avoit avec une fort jolie Bourgeoise.

J'ai perdu mes pas, poursuivit-elle; au lieu de lui je vous ai trouvé. Votre vue a rallumé dans mon cœur l'inclination que j'ai eu autrefois pour vous. Je croyois vous avoir oublié, je me trompois; je n'ai pu résister à l'envie qui m'a prise tout d'un coup de vous entretenir. Je l'ai fait sans prévoir ce qui pourroit m'en arriver. Votre déclaration que je n'attendois pas, m'a surprise & réjouie tout ensemble. Je n'ai consulté que mon cœur pour me faire voir, bien sûre que c'étoit de moi que vous parliez à moi-même; je croyois n'en faire qu'une plaisanterie, mais je vois bien que je me suis trompée. Vous m'avez assuré que vous m'avez toujours aimée, je ne vous ai jamais oublié, & je vous

avoue que je vous aime encore; mais si vous vous obstinez à me voir, je prévois mille malheurs qui me rendront la plus infortunée de toutes les femmes, & qui ne vous rendront pas plus heureux: il n'importe, repris-je, j'aurai toujours le plaisir de vous voir.

Ce ne sera pas chez moi, dit-elle. Ce sera où je pourrai, lui dis-je, & chez vous comme ailleurs si les occasions s'en présentent; je les rechercherai même. Vous ne me ferez pas plaisir, dit-elle. Je ne suis plus en terme de prendre aucune précaution, repartis-je en me rejetant à ses pieds, & en me servant utilement du don des larmes. Ma passion est à un point qui bannit de mes actions toute sorte de conduite: il faut que je vous voie absolument, au hasard de tout ce qui en pourra réussir. Si vous avez quelque pitié de ce que je souffre depuis six années, si vous voulez bien me faciliter les moyens de vous voir, vous préviendrez mille éclats fâcheux que je ne pourrai pas éviter de moi-même; mais si par une cruauté qui n'est plus de saison, vous me laissez en proie à mon désespoir, je ne suivrai plus que mes transports. Ma passion, dont je ne serai plus le maître, & qui a banni ma raison, me fera passer pardessus toutes sortes de considérations, & vous vous trouverez peut-être enveloppé dans des éclats qui vous feront repentir, mais trop tard, de ne les avoir pas

prévenus par des égards moins févères pour le peu de raifon qui me refte.

C'eft, dit-elle, en recommençant à pleurer, vouloir me faire des conditions le poignard fous la gorge. Que deviendrois-je, pourfuivit-elle, fi je fouffrois que vous me viffiez en particulier. Ces ménagemens s'accorderoient-ils avec toute ma vertu ? Votre vertu eft en fûreté avec vous, répondis-je; le récit de mes malheurs, de mes fouffrances & de mon défefpoir, n'échauffera pas un tempérament auffi froid que le vôtre. Je ne veux pas m'y expofer, reprit-elle. Que voulez-vous donc que je devienne, reprisje ? Il faut prendre un parti avant que de nous quitter. C'eft à vous à le choifir, ajoutai-je : il faut que votre compaffion me foulage & me conduife, ou que votre cruauté, en me faifant périr, vous rifque vous-même.

La femme qui nous avoit jufques-là écoutée, & qui n'avoit pas encore dit un mot, fe mêla de notre converfation. Vos emportemens ne feront pas toujours fi violens, Monfieur, me dit-elle, la bonté de Madame en émouffera la plus forte pointe; & vous Madame, pourfuivit-elle, parlant à elle, quand vous y aurez bien penfé, vous verrez qu'il eft de votre intérêt de ménager par votre prudence une paffion qu'une rechûte foudaine & imprévue convertit en fureur, après fix années d'affoupiffement.

Oui; Monsieur, continua-t'elle en parlant à moi, reposez-vous sur mes soins de celui de votre conduite; vous verrez Madame, je suis à elle, & je vous en faciliterai les moyens; mais il faudra exécuter avec ponctualité tout ce que je vous dirai de faire. Vous me sauvez la vie, lui dis-je en me relevant & en l'embrassant, & quelque chose encore qui m'est plus précieux, qui est la réputation de Madame. Achevez, poursuivis-je, faites la résoudre d'y consentir. Faites tout ce qu'il vous plaira, reprit Madame de Londé, pourvu que je ne me trouve jamais avec vous toute seule, j'approuverai le reste.

Il fut donc résolu que j'irois voir cette femme sous un nom déguisé de parent, & que nous prendrions des mesures pour nous voir Madame de Londé & moi le plus souvent que nous pourrions, sans l'exposer à aucun risque. Après cette résolution, je la quittai. Je ne la conduisis point à son carrosse, parce que quelqu'un de ses laquais auroit pu me reconnoître chez elle, & je retournai chez moi très-satisfait de sa rencontre.

Il faut que je vous achève mon portrait; me dussiez-vous regarder comme je le mérite. J'avois fait le Comédien, comme vous avez vu, j'étois encore tout rempli du commerce que j'avois eu avec ma veuve, qui

ne faiſoit que de finir. Je me formai mille eſpérances chimériques ſur le ſujet de Madame de Londé; j'eſpérai d'en établir un pareil avec elle. J'en faiſois déja ma maîtreſſe; je la comptois pour une conquête aſſurée. Ce n'étoit plus, à ce que je me figurois, cette Dlle. Gallouin ſi craintive & ſi réſervée; c'étoit une femme mariée, chagrine contre ſon mari, qu'elle n'avoit jamais aimé. C'étoit une maîtreſſe tendre & fidelle; c'étoit une femme portée comme la veuve au plaiſir de l'amour, qui ne cherchoit qu'à ſe venger des infidélités de ſon époux, dont elle ne refuſoit les careſſes, & ne les mépriſoit qu'à cauſe qu'elle n'aimoit que moi, & que tout autre que moi ne lui convenoit pas: enfin je la comptois entre mes bras; mais je comptois, comme on dit, ſans mon hôte.

J'allai le lendemain voir cette femme de chambre, qui s'appelle la Mouſſon; c'eſt encore celle qui la ſert à préſent. J'y allai ſous le nom de ſon frère, comme nous en étions convenus. Elle me dit qu'elle s'étoit offerte à nous rendre ſervice par deux raiſons; la première, parce que ſa maîtreſſe & moi lui avions fait pitié; & la ſeconde, parce qu'elle étoit fort aiſe de voir ſa maîtreſſe dans quelque amuſement qui pût diſſiper un chagrin noir & morne, dans lequel elle l'avoit toujours vue plongée; ſoit en

effet par l'amour qu'elle avoit toujours eu pour moi, dont elle ne lui avoit pourtant jamais parlé, soit par l'indifférence de Londé qui vivoit d'une étrange manière, quoiqu'elle n'en eût jamais témoigné le moindre chagrin, ni à lui ni à personne.

Madame a beau se déguiser, poursuivit cette femme, & vouloir faire croire que les amourettes de Monsieur ne la choquent pas, elle est femme, & cela seul me suffit pour ne me point persuader de son indifférence affectée. En effet, disoit-elle, où est la femme, belle, bien faite, & jeune comme elle est, qui pourroit s'accommoder d'un mari qui fait continuellement lit à part, & qui ne lui parle jamais en particulier ni nuit ni jour! Est-ce pour vivre en Religieuse que Madame s'est mariée? Pardi, ajouta-t'elle avec une pointe de colère, on ne se marie que pour être deux, & travailler à faire un troisième. Tâchez, Monsieur, me dit-elle, de lui faire prendre un autre train de vie. Je vous aiderai de tout mon possible, je vous en assure.

Je rendis grace à cette femme de son zèle, & un présent que je l'obligeai de prendre, acheva de me la gagner. Elle alla avertir sa maitresse que je l'attendois, & me rapporta qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à la faire résoudre de venir; mais enfin elle vient, me dit-elle, poussez votre fortune,

Madame de Londé vint en effet; Mousson voulut sortir, elle la rappella. Vous avez bien peur, Madame, lui dis-je, que je profite d'un moment d'entretien particulier avec vous. Je vous laisserai parler tant que vous voudrez, me dit-elle, & même dire tout ce qui vous plaira, mais je ne veux absolument pas me trouver seule avec vous. Vous savez que ce n'a été qu'à cette condition là que j'ai pu me résoudre à vous voir ici. Il n'y a que Mousson qui puisse nous écouter; mais je me fie en elle; & après ce qu'elle sait, rien ne la surprendra, pourvu que vous vous en teniez aux paroles, comme vous en êtes convenu, & je ne suis pas résolue d'en permettre davantage; & si vous l'entrepreniez, comptez que, quelque chose qui puisse en arriver, je ne vous verrai de ma vie.

Ce fut ce qu'elle me dit, & qu'elle a depuis très-exactement observé: en sorte qu'en six mois de temps je n'étois pas plus avancé que le premier, du reste tant de protestations d'amour que j'en voulois; mais cela ne passoit pas la bouche, que je n'avois pas même le plaisir de baiser.

J'étois chagrin franchement de faire l'amour comme les Anges. Cette méthode ne m'accommodoit pas; je m'en plaignis à Mousson, qui me dit qu'elle n'y comprenoit rien non plus. Que depuis que je voyois sa mai-

tresse, elle ne lui voyoit plus tant de chagrin; que sa beauté en étoit même devenue plus vive, & son teint plus brillant. Que peut-être c'étoit ma faute si je n'avançois pas plus auprès d'elle. Je lui répondis qu'elle voyoit bien elle-même que je faisois tout ce que je pouvois; que sa maîtresse étoit une femme indomptable; que même sa présence à elle, qui ne nous quittoit point, me rompoit en visière, & qu'elle me feroit un vrai plaisir de trouver quelque prétexte pour sortir, & nous laisser Madame de Londé & moi quelque temps seul à seul.

Elle me répondit que cela ne dépendoit pas d'elle, & que sa maîtresse lui avoit expressément défendu, sous peine d'être congédiée, de nous quitter de vue, pour quelque cause que ce fût, quand nous serions ensemble. Cependant cette femme eut pitié de moi, & s'exposa aux menaces de sa maîtresse, & à être chassée comme elle pensa l'être, & comme elle l'auroit été effectivement si je n'avois pas fait jouer de puissans ressorts pour la raccommoder: en voici le sujet.

Elle me dit un soir que Londé étoit allé à deux lieues de Paris, où il coucheroit à à son ordinaire; & que si je voulois venir le lendemain de bon matin, elle me feroit voir sa maîtresse dans son lit endormie. J'embrassai cette femme à cette proposition, &

j'acceptai le parti ſur le champ, comme vous pouvez croire. Cette femme me conduiſit juſques dans la chambre de ſa maîtreſſe, & m'y laiſſa. Je m'émancipai à des libertés qui ne m'étoient point ordinaires avec elle. Elle fut promptement réveillée, & fut extrêmement ſurpriſe de ſe trouver entre mes bras. Si elle n'avoit fait que ſe défendre, j'aurois expliqué le proverbe à mon avantage, mais elle ſe mit à crier au ſecours de toute ſa force ; je n'eus point d'autre parti à prendre qu'une prompte retraite.

Des domeſtiques entrèrent dans ſa chambre en même-temps du côté qu'elle répondoit à l'appartement de ſon mari ſur le grand eſcalier. Ils lui demandèrent ce qu'elle avoit à crier ; Mouſſon qui rentra dans ce moment entendit ſa réponſe : qu'elle s'étoit réveillée en ſurſaut, & qu'il lui avoit ſemblé qu'elle étoit entre les griffes d'un Dragon. Belle excuſe ! je la remerciai dans mon ame de l'application de ſa Fable. Cependant à peine fut-elle habillée, qu'elle congédia Mouſſon ſous des prétextes inventés, entre leſquels n'étoit point oubliée la défenſe qu'elle lui avoit faite de ne jamais ſortir de ſa chambre qu'elle ne fût levée & habillée.

Cette femme qui aimoit véritablement ſa maîtreſſe, vint me trouver au logis où je m'étois retiré : elle me parut au déſeſpoir. Je vis bien qu'il n'y avoit point de temps à

perdre. Je lui dis ce qu'il falloit qu'elle fît ; & elle l'exécuta. J'allai tout aussi-tôt au Couvent des Capucins de la rue St. Honoré, trouver le frère de Madame de Londé. Nous étions toujours bons amis ; mais je ne lui avois jamais parlé de l'amour que j'avois pour sa sœur. Je ne lui en parlai point encore. Comme nous étions ensemble à parler de choses indifférentes, on vint l'avertir qu'on le demandoit à la porte. Nous y allâmes ensemble.

C'étoit Mousson. Je viens, mon Révérend Père, lui dit-elle, vous supplier de faire ma paix avec Madame ; elle vient de me donner mon congé fort en colère contre moi : je vous avoue que j'ai tort, mais je lui en demande pardon ; faites-moi la grace de l'appaiser. Je ferai tout mon possible, dit-il. Il n'y a point de temps à perdre, mon Révérend Père, reprit-elle. Si Madame en prend une autre à ma place, il n'y aura plus rien à faire pour moi.

Quelle est cette femme, mon Révérend Père, lui demandai-je ; elle me paroît fort affectionnée ? C'est, me répondit-il, la femme de chambre de Madame de Londé ma sœur. Il faut faire sa paix, lui dis-je, donnez-vous la peine d'y aller présentement. Cette femme me paroît de bonne physionomie ; je joins mes prières aux siennes ; & je consens de prendre sur mon compte

les obligations qu'elle vous aura de son raccommodement ; & si vous voulez y venir présentement, ajoutai-je, je vous y accompagnerai. Je n'ai point eu l'honneur de la voir depuis son mariage, & je serai fort aise de la saluer. Je le veux bien, dit-il, nous irons y dîner ensemble, aussi-bien c'est maigre, & ils n'en mettront pas plus grand pot au feu. Je vais vous donner un billet, dit-il à cette femme. Je n'ose y retourner sans vous, mon Révérend Père, répondit-elle ; je n'attends mon retour que de votre présence. Il faut donc que ma sœur soit bien en colère, dit-il en riant ; allez, ajouta-t'il, nous attendre à sa porte, nous y serons aussi-tôt que vous.

Nous ne tardâmes pas à y aller. Nous trouvâmes le mari & la femme prêts à se mettre à table. Londé ne faisoit que d'arriver. Dans un autre temps sa présence m'auroit fâché, mais pour lors je fus fort aise de l'y voir, parce que j'étois fort sûr que cela empêcheroit sa femme d'en venir à quelque éclaircissement qui ne m'auroit pas plû, & où je n'aurois pas trouvé mon compte.

Londé ne me connoît point, ne m'ayant jamais vu, parce que pour entrer chez lui j'avois toujours pris les momens qu'il étoit dehors, & les gens du logis n'avoient garde de me reconnoître vêtu comme j'étois, moi qui ne leur avoit jamais paru qu'un miséra-

ble. Je fis donc comme si c'avoit été la première fois que j'eusse vu Madame de Londé depuis son mariage. Je n'ai pas voulu, Madame, lui dis-je en entrant, manquer l'occasion d'accompagner le Révérend Père pour avoir l'honneur de vous saluer, & vous assurer en même temps que je prends plus de part que qui que ce soit à votre mariage. Après ce petit compliment, je la saluai à la Françoise. Elle reçut mon salut avec dépit; mais pourtant avec civilité, & me rendit mon compliment avec quelque contrainte. Je saluai ensuite Londé, que le Capucin avoit instruit de ce que j'étois. Il me combla d'honnêtetés, à quoi je répondis du mieux qu'il me fut possible dans le moment.

Nous nous mîmes à table tous quatre. Ce fut-là que le bon Père Capucin demanda la grace de la Mousson : Madame de Londé perdit contenance dans cet endroit, & s'obstina si fort sur la négative que tout le monde en fut surpris. Son frère & son époux lui demandèrent quel si grand mal cette femme avoit fait pour être si fort en colère. Elle en donna les raisons les meilleures qu'elle pût, qui ne parurent que des vétilles, parce qu'elle ne disoit pas la véritable. Je la regardai en souriant. Cela acheva tout-à-fait de la déconcerter. Elle rougit, & dit tout haut en me montrant; voilà, Monsieur, qui connoît mieux les raisons de mes refus que tous vous autres;

& je suis certaine qu'il les approuve, s'il veut dire ce qu'il en pense.

J'avoue, Madame, lui dis-je, que je pénètre vos raisons; cette femme ne peut pas être innocente en même temps & vous déplaire, mais, Madame, à tout péché miséricorde. Je vous assure pour cette femme, après ce que je lui ai oui dire au Révérend Père que voilà, qu'elle vous aime infiniment; qu'elle ne vous donnera plus lieu de vous plaindre d'elle, & qu'elle vous servira mieux dans la suite; c'est de quoi je suis si certain, que sur la bonne-foi de ses paroles & de sa physionomie, je joins en sa faveur mes prières, si elles peuvent quelque chose, à celles de Monsieur votre époux & du Révérend Père votre frère, qui pourtant devroient être suffisantes dans une occasion telle que celle-ci.

Voilà un beau régal pour la première fois que Monsieur nous a fait l'honneur de nous venir voir, que des querelles domestiques, reprit Londé. Reprenez-là, Madame, poursuivit-il en s'adressant à sa femme, & ne nous en rompez plus la tête. Appellez Mousson, dit-il à un laquais, qu'elle entre. Vous voilà remise avec votre maîtresse, lui dit-il si-tôt qui la vit. Que diable, ne soyez pas quelquefois si bonnes amies ensemble, & ne vous brouillez pas si souvent. Et nous, ajouta-t'il, s'adressant à nous, parlons d'autres

choses. Nous changeâmes de propos en même temps.

Nous passâmes une partie de l'après-midi ensemble, après quoi nous nous séparâmes, sans que je pusse dire un mot à Madame de Londé. Je laissai tomber en sortant une petite tabatière, pour me faire un prétexte d'y revenir en présence du mari même ; & cela dans la crainte que j'avois de ne pouvoir de long-temps parler à Madame de Londé, par le moyen de Mousson, & j'écrivis le soir cette Lettre.

LETTRE.

» VOus avez beau vous mettre en colère contre moi, Madame, j'ai beau » me repentir de vous en donner sujet, je » ne m'apperçois point que je puisse en devenir plus sage. Prenez-vous-en à vous-même de la violence de mon ardeur, & » n'accusez que votre cruauté de mon manque de respect. Je suis au désespoir de vous » avoir vue dans l'état où vous étiez, non » pas de vous avoir embrassé ni de vous » avoir dérobé des faveurs, je ferai la même » chose encore dans une pareille occasion, » quoique je fusse certain de n'en remporter que votre haine ; mais je suis au désespoir que votre indifférence ne m'ait pas » permis de pousser à bout une si favorable

» aventure. Je ne ſais quels ſont à préſent
» mes ſentimens pour vous, donnez-moi le
» moyen de vous les expliquer. Je vous aime
» juſqu'à l'adoration & juſqu'à la fureur ; je
» vous hais de toute mon ame pour votre
» cruauté. Je vous déteſte comme la ſeule
» cauſe de mon déſeſpoir & du malheur que
» je prévois qui en réſultera, & je ſuis
» en même temps charmé de votre vertu.
» Par quel charme m'inſpirez-vous tant de
» paſſions différentes ? Je vous adore cruelle
» & ſévère ; que ferois-je ſi je vous trou-
» vois pitoyable ? C'eſt en vain que vous
» vous preniez à votre femme de chambre
» de la ſurpriſe que je vous ai faite, elle
» n'y a point de part. J'avois paſſé la nuit
» dans votre appartement ſans qu'elle le ſut ;
» je l'avois trompé la première ; & ſi votre
» porte n'avoit point été en dedans, j'aurois
» fait au milieu de la nuit ce que j'ai fait
» en plein jour. Voyez à quoi vous me ré-
» duiſez, tant pour vous que pour moi ;
» au nom de Dieu prenez un parti. Je vous
» porterai ma vie & mon épée ; réſolvez-vous
» au ſacrifice que je vous en ferai, ou chan-
» gez de manière pour moi. Ma réſolution
» eſt priſe ; & je ſerai par ma main & à
» vos yeux, la victime de votre cruauté,
» ou l'état de ma vie deviendra moins
» cruel & plus ſupportable.

Je retournai le lendemain chez elle, non plus déguisé : (Dupuis avoit pris la place du frère de la Mousson.) Je parlai à cette femme, qui me dit que sa maîtresse étoit dans une telle colère contre elle & contre moi, qu'elle n'avoit osé lui parler du tout. Qu'elle lui avoit seulement dit qu'elle ne savoit pas que je fusse dans son appartement, comme nous en étions convenus, mais qu'elle ne lui en avoit pas paru persuadée. Je voulus lui donner ma Lettre pour la lui rendre ; elle me pria de trouver bon qu'elle ne se mêlât pas de notre raccommodement. Je la priai de se trouver auprès de sa maîtresse lorsque je la lui donnerois moi-même ; elle y consentit & entra dans la chambre avec moi.

Je pris occasion de lui aller demander ma tabatière, & j'entrai sans la faire avertir. Je viens vous avertir, Madame, lui dis-je, de vouloir bien faire demander à vos gens si quelqu'un d'eux n'auroit pas trouvé une petite tabatière que je crois avoir laissé tomber ici : elle me vient d'une main qui m'est extrêmement chère. Elle envoya une fille s'en informer. Me voyant seul avec elle & Mousson, je me jetai à ses pieds. Laissez-moi insolent, me dit-elle, avec un air de fierté & de mépris, à quoi je n'étois point fait, & à quoi j'aurois répondu suivant ma passion si je n'avois entendu marcher dans son anti-chambre. Je voulus lui donner ma Lettre,

Lettre, & la rebuta, & je la jetai décachetée à la ruelle de son lit. Elle vit mon action, & voulez m'obliger de reprendre cette Lettre; mais l'arrivée de cette fille qui me rapportoit ma tabatière, empêcha son dessein. Je repris ce que j'avois feint de venir chercher, & je sortis aussi-tôt.

Apparemment que Madame de Londé lut ma Lettre, car il me fut impossible de trouver pendant plus de deux mois l'occasion de lui dire une seule parole qu'en présence de son époux. J'avoue que cette conduite, qui m'auroit autrefois rebuté, m'anima & me rendit très-sincérement le plus amoureux & le plus constant de tous les hommes, du plus libertin que j'avois été, & tel enfin que je suis aujourd'hui, ne connoissant aucun bonheur que dans la possession d'une femme si belle, si aimable & si vertueuse. Ainsi ce que vous allez entendre se fit avec une sincère résignation de ma part & sans aucun déguisement, quoique jusques-là presque toutes mes actions n'eussent été qu'un rôle étudié de tête, sans que le cœur y eut participé.

Cette fermeté à ne vouloir plus me parler, m'obligea, pour en trouver les moyens, de me mettre dans les parties de Londé. J'entrai dans tous ses plaisirs, & insensiblement je devins son confident. Il ne se cachoit point de ses affaires de cœur; au contraire, il étoit

le premier à en entretenir sa femme, & à en faire des trophées.

Mais, lui dis-je, un jour que nous étions seuls à sa maison de campagne, ne craignez-vous point le ressentiment de Madame de de Londé ? Belle, bien faite, jeune, & aussi aimable qu'elle est, êtes-vous excusable de vous donner à d'autres qui ne la valent pas ? Vous ne la connoissez pas, me dit-il; il est impossible qu'il y ait une femme au monde plus froide qu'elle; elle auroit été fort bonne Religieuse. La chasteté du Couvent ne lui auroit fait aucune peine à garder. Lorsque je veux l'embrasser, le privilége de mari la gêne & la contraint, il en faut venir aux épées & aux couteaux; & ce n'est pas mon humeur de la violenter tous les jours, comme il faudroit que je fisse.

Mais, lui demandai-je, est-ce qu'il n'y a point d'amour réciproque entre vous deux ? Vous êtes-vous épousés sans vous aimer ? Je ne sais pour elle si elle a jamais rien aimé, dit-il, pour moi je l'aimois à en être fou, & je l'aime encore de toute ma tendresse. J'ai été l'homme de France le plus fidèle & le plus retiré auprès de ma femme pendant plus de dix-huit mois; & je le serois encore si les grands feux de ma part étant assoupis, je n'avois pas cru m'appercevoir qu'elle ne me recevoit dans ses bras que parce que j'étois armé du sacrement, & nullement

par aucune autre attache à ma personne, que celle à quoi son devoir l'obligeoit. Je m'en suis expliqué avec elle ; elle ne m'a point déguisé sa pensée, au contraire, elle a sincérement avoué que le peu d'ardeur que je lui voyois, étoit un défaut de son tempérament qui ne la portoit pas au plaisir de l'amour. Depuis ce temps-là je me suis apperçu que je lui faisois plaisir de m'éloigner d'elle, & de la laisser vivre à sa fantaisie.

J'ai cru qu'un peu de jalousie de son côté, & un peu d'indifférence & d'infidélité de la mienne, me la rameneroit plus ardente ; je me suis trompé ; elle n'a fait que rire de mes amourettes, & bien loin de s'en chagriner, je sois damné si depuis environ huit mois, que je n'ai plus du tout de particulier avec elle, je ne me suis apperçu que son teint est devenu plus brillant, & son visage plus gai. Cela est surprenant, lui dis-je, car ordinairement la compagnie d'un homme ne fait qu'embellir une femme.

Il est pourtant vrai, reprit-il, qu'elle a embelli par le célibat ; & je me suis peu à peu accoutumé à ne la plus regarder comme ma femme, mais seulement comme ma bonne amie. Mais ne craignez-vous pas, repris-je, qu'elle se lasse enfin de sa solitude, & qu'elle ne soit d'humeur à vouloir retrouver son mari ? Je voudrois, dit-il, que cette humeur la prît, je reviendrois fidèle autant que je

l'ai été, & par-là elle m'épargneroit bien des peines & des chagrins, sans compter la dépense. Que ne lui en faites-vous parler par ses frères & par son Confesseur, lui dis-je encore? Je n'ai que faire, me répondit-il, de l'entremise de qui que ce soit; Madame de Londé sait ses devoirs. Il ne dépend que de moi de l'y mettre; mais je voudrois que les caresses vinssent d'elle-même & de son cœur, & non pas des remontrances d'autrui; & c'est ce que je prévois qui n'arrivera pas, ou elle changera bien de tous côtés.

Il n'y a que fort peu de jours que j'allai la trouver dans son lit, dans l'intention de passer quelques momens avec elle, poursuivit-il. Elle me reçut comme une honnête femme peut & doit recevoir son mari. Je me mis auprès d'elle; mais lorsque je voulus en venir au fait, elle me dit qu'elle savoit bien que j'étois le maître de faire ce que je voudrois: qu'elle savoit bien que son corps étoit à moi; qu'elle ne me refuseroit pas si-tôt que je voudrois me satisfaire; mais que si je voulois lui faire plaisir, je n'exigerois pas de son devoir des embrassemens & des complaisances, où elle ne se portoit qu'à contre-cœur pour le corps, & par mortification pour l'ame.

Que diable, poursuivit-il, auriez-vous voulu que j'eusse fait? Je la laissai-là; & je

crois que tout autre en ma place en auroit fait autant, à moins que ce ne fût un brutal, ou un crocheteur, qui baise sa femme à coups de poing.

Ce que vous me dites-là me passe, lui dis-je; & à quoi donc passe-t'elle son temps? Je l'ai étudiée, me répondit-il, & de fort près, sans qu'elle en ait jamais rien su. J'ai cru au commencement qu'elle avoit quelque commerce secret, & quelque amourette qui la rendoit si froide pour moi: j'en suis absolument désabusé. Elle ne voit ame qui vive que ses domestiques, & quelques-uns de ses parens, encore si rarement que j'en ai honte moi-même. Elle est quelquefois des trois mois entiers sans sortir de chez elle, que pour aller à la messe ou au Sermon, & elle passe tout son temps à faire enrager sa femme de chambre, qui quelquefois la fait bien enrager aussi, comme vous vites il n'y a pas long-temps, ce qui n'est pas rare; car bonnes amies à midi, la querelle s'en mêle avant la nuit.

Elle passe encore son temps avec des filles qu'elle fait travailler avec elle depuis le matin jusqu'au soir; & c'est elle qui a fait ou fait faire dans sa chambre toute la tapisserie, les housses des siéges, des fauteuils & du lit qui sont dans son appartement, broderie, campanes, & le reste. Je ne croyois pas qu'elle en verroit le bout en cent ans;

elle a pourtant achevé tout en moins de deux ans. Il eſt vrai qu'elle faiſoit travailler douze filles d'une ſi grande force, & dans une ſi grande retraite, qu'elles appelloient le logis un Couvent de pénitence, & qu'il y en a eu deux ou trois, qui après avoir eu fait leur temps n'ont pas voulu s'y remettre pour trois autres mois, quoiqu'elle les nourrit bien & les payât de même ; & ce qu'il y a encore d'extraordinaire, c'eſt que pendant tout le temps qu'elle a eu ſon meuble en tête, & qu'elle y faiſoit travailler, aucun homme, tel ſoit-il, n'eſt entré dans ſon appartement que ſes frères & moi, & ceux que j'ai bien voulu y mener; c'eſt de quoi je ſuis très-certain.

Je ne lui fais pas d'autre divertiſſement que de faire quelquefois monter tous les gens du logis dans ſa ſalle, ou ſon anti-chambre, de les faire tous danſer aux chanſons devant elle, & quelquefois de danſer auſſi avec eux, ou bien de leur faire dire des contes pour rire. Je l'ai cent fois trouvée dans cette belle occupation ; & c'eſt à cauſe qu'elle ſe familiariſe tant avec eux qu'ils l'aiment tant, mais qu'ils la font auſſi quelquefois bien enrager, & puis ils en ſont quittes pour lui demander des pardons, & recommencent deux jours après.

Il n'y a encore que quinze jours que je fus une heure frapper à la porte, & qu'étant

monté dans son appartement, où j'entendois un bruit du diable, je la trouvai toute seule à une petite table, & tous les gens du logis qui faisoient les Rois devant elle : c'étoit son cocher qui étoit le Roi, qu'elle avoit fait boire à n'en pouvoir plus, & qui faisoit des contes dont elle rioit jusqu'aux larmes ; & je fus obligé d'avoir la complaisance de me mettre à table avec elle, où nous nous servîmes nous-mêmes, parce qu'elle fit mettre mon cocher & mes laquais avec les autres, qui firent jusqu'à deux heures après minuit un bruit & un sabat en notre présence, dont je ne pouvois m'empêcher de rire aussi-bien qu'elle. Il est vrai qu'elle avoit eu la malice de faire mettre l'un auprès de l'autre, un palefrenier Poitevin qui ne savoit que son patois, & une servante de cuisine qui ne savoit que le bas Normand, qu'elle disoit qu'elle vouloit faire marier ensemble, & qui se faisoient des contes l'un à l'autre, contre lesquels la gravité de Caton n'auroit pas tenu, & je vous avoue que le temps que j'y passai ne m'ennuya pas.

Voilà, lui dis-je, un caractère de femme tout-à-fait extraordinaire. Il n'est pas ridicule, reprit-il, son caractère. Elle aime à rire, comme vous voyez, quand l'envie lui prend ; elle est même malicieuse ; & pour vous prouver que ses froideurs sont uniquement un vice de son tempérament, & non pas de sa

fantaisie, je n'ai qu'à vous raconter le tour qu'elle me fit il y a environ trois mois, dans la même maison où nous sommes.

Je la faisois réparer, particulièrement le jardin. J'y devins amoureux d'une petite Paysanne, belle comme un petit Ange, & toute jeune. Les gens de Ville & du grand air sont souvent plus mal venus auprès de ces sortes de filles que des paltoquets de leur volée. Je l'avois éprouvé dans quelques autres aventures: dans celle-ci ma petite Paysanne fut traitable, & nous conclûmes de bouche ensemble assez promptement. Il ne s'agit plus pour le reste que de nous trouver seul à seul en lieu commode. Elle étoit tout le jour en vue de son père ou de sa mère, & assez souvent de tous les deux ensemble, parce qu'elle leur aidoit à leur jardinage, & travailloit avec eux dans ce temps-là; si bien que ce fut en leur présence même que le marché fut conclu, sous l'espérance d'un présent & de devenir une Demoiselle. Ils n'entendoient rien de ce que leur fille & moi nous disions, mais ils auroient vu ce que nous aurions fait. C'étoit en me promenant & en la regardant accommoder des salades que je lui parlois, & qu'elle me répondoit. Nous fûmes bientôt d'accord; un rendez-vous termina l'affaire. Elle y prit goût, & de si bon cœur, qu'elle me proposa des moyens de nous voir avec plus de liberté & plus à notre aise.

Nous nous avisâmes que son pere & sa mère venoient à Paris tous les mercredis & samedis matin à la Halle, & partoient du Village toujours à une heure ou deux après minuit au plus tard, & que souvent même ils y alloient dès les mardis & vendredis au au soir. Nous convînmes que je viendrois coucher à ma maison toutes les nuits des mardis aux mercredis, & des Vendredis aux samedis, & qu'elle viendroit me trouver si-tôt que son père & sa mère seroient partis, & que le reste de sa maisonnée, composée de deux enfans, seroit endormi. Je mis un laquais dans ma confiance pour lui faciliter l'entrée du logis & de ma chambre : on ne trouve que trop de semblables canailles ; mais celui dont je me servis n'étoit qu'un gros sot.

Cela étant résolu de la sorte, je ne manquai pas au rendez-vous ; la petite Paysanne me plaisoit. Ce petit commerce dura environ quatre mois, sans que Madame de Londé y prit garde. Elle s'apperçut enfin que je découchois de chez moi réglement deux fois la semaine, & que je prenois toujours les mêmes nuits. Elle se douta de quelque intrigue, & m'en dit un mot en riant. Je lui répondis sur le même ton, que je n'y allois que pour voir le travail des Menuisiers, des Peintres & d'autres ouvriers, qui y étoient en effet occupés : elle ne fit que rire de ma

réponse, & me fit remarquer qu'elle ne la croyoit pas vraie ni sincère.

Les femmes sont toujours curieuses; elle se mit en tête d'approfondir la vérité. Elle questionna mon animal de laquais, & le tourna de tant de côtés que le maraut fut assez sot pour lui découvrir toute la vérité. Elle lui défendit de me rien dire de leur conversation. Elle avoit appris comment cette fille entroit, & à quelle heure elle sortoit; elle jeta son plan là-dessus pour la surprendre, comme elle fit.

Elle vint une heure avant que cette fille dût sortir de ma chambre. Elle mit pied à terre à cent pas du logis, afin que le bruit de son carrosse ne fût point entendu. Elle monta dans mon antichambre, & obligea mon grand animal de ne faire aucun bruit. Elle attendit tranquillement que cette fille sortît, si bien qu'elle la surprit à ma porte. Jugez de son étonnement de se voir arrêtée par ma femme, qu'elle connoissoit parfaitement bien. Arrêtez ma belle enfant, lui dit-elle, je ne veux vous faire aucun mal, n'ayez point de peur. Elle la regarda, l'examina & la reconnut, l'obligea de prendre de l'argent qu'elle lui donna, & la laissa aller sans lui dire ni faire autre chose.

Elle entra aussi-tôt dans ma chambre, & vint me trouver à mon lit; je n'avois garde de songer à elle. Je savois bien que je vous

prendrois ſur le fait, me dit-elle en me baiſant ; mais je vous le pardonne, car elle eſt bien jolie & bien jeune. Après cela elle s'en retourna ſans attendre ma réponſe.

Je fus ſurpris de ſon procédé. Je revins dîner à Paris, où il fallut eſſuyer ſes plaiſanteries, qui me divertirent bien-loin de me fâcher ; car telle que vous la voyez, avec ſon ſérieux éternel, il faut que vous ſachiez qu'il n'y a pas de femme en France qui ait l'eſprit plus bouffon ni plus jovial qu'elle, ni les meilleures rencontres lorſqu'elle eſt de bonne humeur & en train de rire. Je voulus lui montrer que je n'étois pas tout-à-fait épuiſé. Non, non, me dit-elle en riant, ce ſeroit trop de travailler le jour & la nuit, & tout en riant m'empêcha de lui rien faire ; voilà le caractère de la Dame.

J'avoue, repris-je, qu'il eſt tout-à-fait ſingulier, & que je n'aurois jamais cru qu'une femme pût être ſi détachée du commerce des ſens. Elle l'eſt, pourſuivit-il ; ce n'eſt pas là le ſeul endroit qui m'en a convaincu. Je n'ai point de ſubſtitut en campagne ; c'eſt de quoi je ſuis très-certain. Elle ne me contraint point ; je ne la violente pas. Je vis avec elle à ma fantaiſie ; il ne tient qu'à moi d'en faire l'uſage d'une femme ; mais je ne me plains point d'abuſer des droits que la qualité de ſon époux me donne, & je n'ai aucun ſoupçon qu'elle en aime un autre. Ainſi ſans

en faire plus mauvais ménage ensemble, nous vivons chacun en liberté, & comme bons amis seulement, ou bien plutôt comme frère & sœur, puisque nous mangeons ensemble; mais c'est aussi tout ce que nous faisons, quoique nous soyons bien véritablement l'homme & la femme, & qui même ne nous haïssons pas; du moins n'est-ce pas parce que je l'aime beaucoup que je me prive de sa compagnie.

Si un autre qu'un mari, lui dis-je, me contoit une pareille histoire, je ne la croirois assurément pas. Elle est cependant vraie, me dit-il; & si les gens mariés avoient l'un pour l'autre autant de considération que Madame de Londé en a pour moi, & moi pour elle, nous ne verrions pas tant de ménages dans le désordre. Il seroit pourtant à souhaiter, ajouta-t'il, pour le repos & le salut de chacun en particulier, qu'en vivant chacun à sa guise, les loix de l'honneur fussent en sûreté, & le désordre absolument banni, comme il est d'entr'elle & moi. Vous demandez l'impossible, lui dis-je. Je le sais bien, me répondit-il; non-seulement parce que les femmes du caractère de Madame de Londé sont extrêmement rares, & que la nature n'en produit pas grand nombre si peu sensible qu'elle aux plaisirs des sens, ni à la jalousie; mais encore parce qu'il seroit très-difficile de trouver un autre mari que moi, qui aimât sa

femme autant que j'aime la mienne, qui néanmoins aimât mieux se priver du plaisir de l'embrasser, & d'avoir une postérité légitime, que de lui causer le moindre chagrin ou la moindre répugnance.

Tout ce que cet homme me disoit de sa femme me faisoit croire que l'amour qu'elle avoit pour moi étoit ce qui l'empêchoit de recevoir avec plaisir, & même de rechercher les caresses de Londé, qui, pour lui rendre justice, étoit un des hommes de France des mieux faits & des plus beaux, & d'un vrai mérite. Je n'accusois donc que son penchant pour moi; peut-être ne me trompai-je pas, mais cela ne m'avançoit pas davantage : car pour ce qui regarde la prétendue froideur de son tempérament, je l'ai toujours regardée comme une chimère & une idée. Madame de Londé étoit tellement réservée pour moi, que je ne pus jamais lui parler en particulier, ni devant même la Mousson depuis que je l'avois surprise dans son lit, il y avoit de cela plus de six mois; & soit par l'admiration que j'avois pour sa vertu, soit par la force de mon amour que je n'avois pas encore bien connu; soit par tous les deux ensemble, je vins à l'aimer jusqu'au point de ne pouvoir plus vivre sans elle.

Je commençois à haïr son mari d'une telle force, que j'aurois voulu le voir mort; & ne pouvant pas posséder sa femme de son vivant,

j'eus mille fois envie de me couper la gorge avec lui, ou de lui en faire autant à elle que Tarquin en fit à Lucrece. Cette pensée ne me dura guère; le crime m'a toujours fait trop d'horreur. Je regrettai de n'avoir pas voulu apprendre les secrets que son frère avoit voulu me montrer.

Cependant, comme vous savez ma belle cousine, je tombai malade cet été dernier. La chaleur de la fièvre, jointe à celle de la saison, me donna bientôt des transports au cerveau. Vous m'avez dit que je ne faisois que parler incessamment de Madame de Londé, & que mes rêveries vous instruisirent de tout ce que j'avois sur le cœur, & des résolutions que j'avois formées de poignarder le mari, ou de violer la femme. Vous m'avez dit que vous en eûtes horreur & que vous lui en parlâtes. Qu'elle avoit été fort embarrassée sur le parti qu'elle devoit prendre, mais qu'enfin elle s'étoit résolue de me venir voir. Qu'elle y étoit venue en effet, & que je lui avois dit mille extravagances, sans pourtant lui manquer de respect. Qu'elle avoit eu pitié de l'état où elle me voyoit sans passer plus outre; & qu'elle vous avoit priée de ne me laisser voir dans mes accès qu'à des gens dont on peut répondre, à cause de son nom que j'avois éternellement à la bouche, soit en bien, soit en mal.

Vous m'avez dit encore qu'elle vous avoit priée de ne me point laisser voir à son époux, qu'elle savoit devoir venir. Qu'en effet il y étoit venu deux fois, mais que vous lui aviez toujours dit que je n'étois point en état d'être vu. Enfin ma jeunesse me sauva la vie, comme vous savez; mais je ne recouvrai la santé qu'avec un redoublement d'amour pour cette femme, qui me conduisit à un désespoir effectif.

A cause de ce que j'avois dit dans ma fièvre, & dont vous l'aviez instruite, elle étoit plus sur ses gardes que jamais, & ne me voyoit plus qu'en tremblant. Elle évitoit de me parler, & sur-tout de se trouver seule avec moi avec tant de soin, que toutes mes peines furent inutiles. Je fis vainement mes efforts de lui parler, même en présence de la Mousson. La vie que je menois me parut un supplice, & je m'arrêtai au dessein de la perdre en sa présence, ou de l'obliger à se livrer à moi pour éviter ma mort. Je vous avoue qu'il y avoit là-dedans de la folie; peut-être qu'un reste de fièvre chaude s'en mêloit, du moins il y avoit beaucoup de fureur. Mais enfin je m'y résolus, & ce que je ne puis comprendre moi-même, c'est qu'il ne me vint jamais dans l'esprit de tourner la pointe de mon épée contr'elle, pas même de lui en faire la peur.

A force de chercher l'occasion de me fai

tisfaire, je la trouvai plus de six semaines après en avoir formé le dessein. Je me glissai un soir dans un cabinet à côté de sa chambre, & qui y répondoit. Je m'y cachai derrière un paravent qui y étoit renfermé, n'étant pas la saison de s'en servir. Je n'en sortis que lorsque je vis qu'elle étoit seule dans sa chambre, où elle avoit soupé seule, Londé n'étant point au logis.

Tous les domestiques étoient tellement éloignés de-là, à souper à leur tour, qu'ils n'entendirent point le premier cri que ma présence lui fit faire. Elle étoit à genoux devant un Prié-Dieu lorsque j'entrai dans sa chambre. Elle voulut sortir : c'en est fait, Madame, lui dis-je, en la retenant, je n'ai plus rien à ménager dans les termes où je suis. Je viens chercher la mort en votre présence, puisque je ne puis espérer de vous adoucir. Je lis mon arrêt dans vos yeux. L'exécution que j'en vais faire est un spectacle digne de votre cruauté, ajoutai-je, en fermant la porte qui répondoit au grand escalier. Je revins en tirant mon épée du fourreau : elle étoit plus morte que vive, & tellement transie de frayeur qu'elle n'ouvrit pas la bouche. Il est certain que j'étois dans un tel transport, que j'allois infailliblement me percer le cœur sans elle qui me sauva la vie. J'appuyai le pommeau de mon épée contre la muraille, & la pointe contre mon côté, & me jetai dessus à

corps perdu comme on peint Ajax.

L'action de déseſpoir que je faiſois, diſſipa toutes les frayeurs de Madame de Londé. Elle ne craignit plus que j'en vouluſſe à ſa vie ou à ſa vertu. Elle ſe jeta ſur moi dans le moment, mais non pas aſſez promptement pour me ſauver tout-à-fait; mon épée me paſſa tout à travers du corps entre les côtes. Elle la retira promptement de la plaie. Mon ſang couloit comme de deux fontaines. Ah Dieu! que vois-je, s'écria-t-elle? Vous ne voyez rien que le commencement, Madame, lui dis-je: donnez que j'achève, pourſuivis-je, en voulant reprendre mon épée de ſa main: votre cruauté ne peut être aſſouvie & ſatisfaite qu'à mon dernier ſoupir, je ſuis venu pour le lâcher devant vous. Au lieu de me rendre mon épée, elle courut appeller du ſecours.

La cuiſine où les domeſtiques mangeoient, étoit tellement éloignée qu'on ne l'auroit point entendue, & que je ſerois peut-être mort ſans ſecours, ſi le haſard n'eut voulu que Mouſſon eût oublié ſa ſerviette dans la chambre, où elle venoit la querir. Elle entendit la voix de ſa maîtreſſe, & vint. Je vous laiſſe à juger de ſa ſurpriſe, en la trouvant l'épée ſanglante à la main; & moi percé de part en part tout plein de ſang, & ſa maîtreſſe plus morte que vive.

Madame de Londé m'embraſſa pour lors,

Au nom de Dieu, me dit-elle, ayez soin de votre vie. Je vous jure de vous en tenir compte; mais songez à mettre ma réputation à couvert, je vous en supplie, & je vous l'ordonne. Vous le voulez, Madame, lui dis-je, vous serez obéie. Je suivis Mousson dans sa chambre; elle alla querir un Chirurgien qui me pansa devant Madame de Londé, & qui trouva la plaie extrêmement dangereuse & mortelle.

J'ai resté six semaines entières chez elle, jusqu'à ce que j'aie été en état de souffrir le transport, & j'y ai été avec un tel secret, que qui que ce soit ne l'a su qu'elle, la Mousson & le Chirurgien qui m'a pansé. Je revins au logis au bout de ce temps-là, ou plutôt je m'y fis rapporter, tellement foible & tellement changé, qu'on ne me reconnoissoit presque pas. Je n'étois pas encore guéri, & le Chirurgien me venoit voir tous les jours. Cela donna lieu au soupçon que ma mère, & plusieurs autres, qui n'étoient pas fort persuadés de ma sagesse, eurent que mon libertinage m'avoit obligé d'aller en garnison chez lui pendant ce temps-là. Jugement téméraire, que je pardonne pourtant de tout mon cœur; Madame de Londé ayant dit depuis son veuvage qu'elle savoit bien où j'étois.

Pour revenir à elle, on ne me pansoit qu'en sa présence; elle-même y mettoit la

main. Je la voyois tous les jours, parce qu'elle étoit au chevet de mon lit tout le temps qu'elle y pouvoit être; & une telle action l'ayant parfaitement convaincue de l'ardeur & de la force de mon amour, elle me fit toutes les caresses qu'elle pouvoit me faire, & s'humanisa enfin jusqu'à me faire croire que je serois heureux si-tôt que ma santé pourroit me permettre de l'être. Peut-être ne me faisoit-elle ces belles promesses que pour me faire revenir plus vite, & se défaire plus promptement de moi: peut-être aussi ne les faisoit-elle pas, & que ce n'est que l'amour-propre qui m'abusoit. Quoiqu'il en soit, je sortis de chez elle dans cette espérance; mais il est arrivé bien du changement depuis ce temps-là.

Je n'étois pas encore guéri, ni en état de sortir, que j'appris que Londé étoit mort de pleurésie, en deux jours, à sa maison de campagne proche de Paris: je n'en fus pas fort fâché, sa veuve la fut, & en effet Londé méritoit d'être regretté; & le fut de tous les gens qui le connoissoient. Cela fut cause que deux mois après que je vis sa veuve, je ne la pressai pas sur ce qu'elle avoit semblé me promettre.

Je laissai couler en liberté ses premières larmes, & j'allai essuyer les autres. Je la trouvai seule avec Mousson à ma seconde visite, comme je l'en avois fait prier par

cette femme. Je me jetai à ses pieds : elle m'embrassa. Nous ne pûmes nous regarder qu'avec des yeux humides. Je ne lui parlai point du tout de Londé ; je ne lui parlai que de moi. Je lui fis voir toujours le même amour & la même ardeur, mais j'ajoutai que j'en avois banni tout ce qu'il avoit de criminel. Vous êtes maîtresse de vous-même, Madame, poursuivis-je, il ne tient qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes, & de suivre avec innocence les conseils de l'amour que vous m'avez dit avoir toujours eu pour moi.

Elle m'embrassa encore, & me promit de se donner à moi si-tôt que la bienséance le lui permettroit. Je la suppliai d'en abréger le temps, & je l'en pressai avec tant d'instance qu'elle me l'accorda. Elle me pria de sauver du moins les apparences, en obligeant ses parens de la presser de la même chose, afin qu'elle parût sacrifier une partie de son deuil à leurs sollicitations & à leurs prières, & non pas à l'amour seul.

J'eus recours au Religieux, à qui je me découvris. Il fit agir le reste de sa famille, à qui seule Madame de Londé fit semblant d'accorder six mois de moins. Je la voyois tous les jours, & je remarquois avec plaisir que le temps qui restoit à courir l'ennuyoit aussi-bien qu'à moi. Je ne voyois rien dans elle qui ne démentit cette froideur dont

Londé l'avoit accusée : au contraire j'y voyois de l'ardeur pour moi, & nous n'étions plus qu'à douze jours de notre mariage, lorsque nous le vîmes encore reculé par la mort de son pauvre frère, que je vais vous dire, & dans laquelle sa malheureuse destinée a été pleinement accomplie.

Il étoit bon Religieux & bon Prédicateur. Il fut choisi pour aller en Mission ce Carême dernier, & cette Mission ne devoit finir que le jour de la *Quasimodo.* Il nous avoit prié en partant de différer notre mariage jusqu'à son retour, & nous le lui avions promis avec d'autant plus de facilité, que le temps des noces quadroit à celui de son retour, puisqu'il ne lui falloit au plus que deux jours pour revenir d'où il étoit à Paris : ainsi nous comptions d'être épousés le second Jeudi d'après Pâques, qui devoit être justement le surlendemain de son retourt

Il avoit été le Samedi Saint dans un endroit où sa charité & son zèle l'avoient conduit. Il se retiroit dans son Couvent à deux lieux de-là avec un Frère qui l'accompagnoit, lorsqu'il lui arriva le plus grand malheur qui puisse jamais arriver à un homme de sa robe. Il falloit nécessairement qu'ils passassent par une Forêt, & qu'ils en traversassent une partie par un chemin très-peu fréquenté, étant un chemin de traverse. Il y avoit dans cette même Forêt des voleurs

qui avoient fait des désordres & des crimes épouvantables. La Justice les poursuivoit ; & dans le temps qu'ils cherchoient à s'échapper, ils apperçurent au clair de la Lune ces deux pauvres Capucins qui tâchoient de regagner leur Couvent.

Ces scélérats les arrêtèrent pour avoir leurs habits, afin d'échapper à ceux qui les cherchoient, sous l'apparence de Religieux ; & afin qu'ils ne pussent avertir les gens de Justice, ils résolurent de les tuer ; mais de peur que leurs corps n'indiquassent leur crime, ils les pendirent à des arbres. Ils leur fut pourtant inutile : ils furent attrapées à trois lieues de-là, & n'avouèrent que sur la roue, où ils furent mis, ce comble d'iniquité : mais cela ne sauva pas la vie du pauvre Religieux ni de son Compagnon, dont ces scélérats avoient jeté les habits dans un fossé.

C'est ainsi qu'est mort un homme dont la vie dans son Couvent a été celle d'un Saint ; c'est ainsi qu'en voulant éviter par sa retraite du monde la mort funeste dont il étoit menacé, il n'a fait que se mettre dans l'unique chemin où il pouvoit la trouver.

La perte d'un si bon ami & d'un si Saint homme me fut extrêmement sensible, & me l'est encore ; & quelle que soit l'injure qu'il vous ait faite, sans savoir vous en faire, puisqu'il ne savoit pas votre mariage,

pourſuivit Dupuis, parlant à Des Frans, je crois que vous êtes trop honnête homme pour ne lui pas donner votre compaſſion après une pénitence ſi ſincère & une mort ſi funeſte. Vous connoiſſez ce que je penſe, répondit Des Frans; je ne me ſouviens plus qu'il m'ait offenſé, je le pleure auſſi-bien que vous; & je ſuis perſuadé que qui que ce ſoit qui apprendra ſa mort, ne lui refuſera pas des larmes pour peu qu'il ait d'humanité. Nous en parlerons une autre fois, pour le préſent pourſuivez votre hiſtoire.

Elle eſt au bout, reprit Dupuis, car je crois qu'il eſt inutile de vous dire les pleurs que ce malheur a coûté à toute la famille, particuliérement à ſa ſœur & à moi; ils ne ſont pas encore taris. Il y a peu de temps que cette fâcheuſe aventure eſt arrivée, & cette perte ſera ſi long-temps nouvelle dans le cœur de Madame de Londé & le mien, qu'il ne faut pas s'étonner ſi notre mariage en a été retardé juſqu'ici. Mais enfin toutes les difficultés ſont applanies, tout le monde eſt d'accord, notre contrat de mariage eſt en état d'être ſigné: nous ne ſouhaitons elle & moi que d'être l'un à l'autre; & j'eſpère que nous terminerons tout auſſi-tôt que Mr. Des Ronais avec ma belle couſine.

Il ſe paſſa quelques aventures avant ces deux mariages, & celui de Madame de Mongey & Des Frans qui ſe fit peu de temps après.

Dupuis qui n'avoit pu apprendre ce qui avoit été résolu dans la chambre de sa mère, à cause du grand monde qui s'étoit trouvé chez Mr. Des Ronais, & du peu de temps qu'il avoit été seul avec Madame de Londé, en la reconduisant chez elle, parce que Madame de Jussi ne l'avoit point quittée; eut une délicatesse d'amant; ce fut d'aller le lendemain matin chez cette belle veuve, pour le savoir de sa bouche. Elle étoit encore au lit: mais les termes où ils étoient, pouvoient autoriser une liberté qui lui auroit été interdite dans un autre temps; & outre cela, l'impatience où il devoit être & où il étoit en effet, étoit pour lui une excuse assez légitime. Cependant comme il connoissoit la délicatesse de sa maîtresse, il se fit annoncer par Mousson, sa femme de chambre. La Belle eut quelque peine à consentir qu'il entrât avant qu'elle fût levée; mais enfin elle le permit. Je viens, dit-il en entrant, Madame, savoir de vous la résolution que vous avez prise avec ma mère: si je puis me flatter de l'espérance de notre union, & si elle ne vous coûte aucune répugnance. Vous savez, lui répondit-elle obligeamment, ce qui se passe dans mon cœur à votre égard, & votre mot de répugnance est ici mal employé. Oui, poursuivit-elle, je serai à vous, & vous êtes le maître du moment. Ah! Madame, dit-il, je suis au comble

comble de mes vœux ; & puisque vous me laissez le maître du temps, trouvez bon que je profite de votre consentement, & que je ne recule mon bonheur que jusques à demain. N'allons pas si vîte, interrompit-elle en riant, il y a quelque chose à terminer auparavant entre vous & moi, & ce quelque chose pourra aller à douze ou quinze jours avant que de rien signer. Je suis né, dit-il tristement, en levant les yeux au Ciel & joignant les mains, sous une étoile sujette aux contre-temps : mais, Madame, poursuivit-il, pourquoi me dites-vous que je suis le maître du moment, puisque vous voulez encore le différer, & que je voudrois le précipiter ? Et que peut-il y avoir encore à terminer entre vous & moi, après la charmante déclaration que vous venez de me faire ? Il faut m'expliquer tout-à-fait, dit-elle, & vous dire ce qui regarde votre famille & la mienne, & ce qui en même-temps nous regarde personnellement vous & moi.

Mousson voulut sortir, & sa maîtresse la fit rester, en lui disant qu'après ce qu'elle savoit ce n'étoit pas un secret à lui cacher. Dupuis, accoutumé à la sincérité de cette Dame, ne fit que tourner la tête, & la pria de lui expliquer ce secret qui reculoit encore une cérémonie qu'il tiendroit si volontiers pour faite. Je suis veuve, lui dit-elle, d'un homme assez considérable dans le monde

pour ne pas me jeter entre les bras d'un nouvel époux qui n'est revêtu d'aucune qualité. Je ne prétends pas parler de la Noblesse, je sais que vous êtes Gentilhomme, cela ne me fait aucune peine ; & ce n'est point ici de quoi il s'agit. S'il ne dépendoit que de mon cœur, je serois à vous dès demain : mais, mon cher amant, il faut obéir aux bienséances, & pour cela il faut que vous ayez un établissement. Si vous achetiez une Charge après notre mariage, la médisance ne manqueroit pas de publier que ce seroit moi qui vous en auroit facilité l'acquisition. Ainsi, il faut qu'elle soit acquise, & que vous y ayez été reçu avant même que notre contrat de mariage soit signé, afin que vous y puissiez prendre une qualité qui justifie mon choix, qui honore mon second mariage, & qui empêche de dire que je suis tombée. Ce sont-là les raisons de Madame votre mère & de votre parent, & je ne vois pas qu'ils aient tort. A mon égard, je vous le répète encore, je passerois volontiers pardessus cette considération, mais il faut se rendre à la raison. La charge de feu Mr. de Londé est encore à remplir ; ma dot & mon douaire sont hypothéqués dessus : je la destinois à mon frère, mais il ne tient qu'à vous d'en être revêtu, & je vous l'offre avec ma main : au moins ma qualité ne sera point changée, & je ne serai point blâmée d'avoir épousée un Gen-

tilhomme égal en tout à mon premier époux. Que cela est bien dit ! Madame, lui dit tristement Dupuis, mais que cela quadre peu à mon ardeur pour vous, & à mon inclination sur un établissement ! Il faut assurément que l'amour m'ait une seconde fois troublé la raison, pour n'avoir pas prévu un discours si pathétique & si juste de votre part ; & en même temps il jeta un profond soupir. Quel est, Monsieur, ce galimatias où je ne comprends rien, reprit-elle ? Êtes-vous en effet troublé ? Qu'avez-vous ? Ne fais-je pas de ma part tout ce que je peux, & plus même que je ne dois faire ? J'ai engagé Madame votre mère à vous fournir tout l'argent comptant qu'il vous faut pour acquitter les dettes de défunt de Mr. de Londé. Ma dot subviendra au reste ; & vous posséderez la veuve, les rentes, les maisons, & les meubles dont il jouissoit. Puis-je faire davantage ? Non, Madame, dit-il, vous ne pouvez pas faire plus pour moi du côté de la fortune, mais vous pouvez faire davantage du côté de la tendresse. Que puis-je faire, reprit-elle avec précipitation, je le ferai pourvu que ma vertu n'y soit point intéressée ; car, quoique je vous aime autant & plus que femme n'a jamais aimé, je ne ferai pourtant jamais rien qui puisse me faire honte à moi-même. Ne me prêchez point votre vertu, Madame, reprit-il, vous m'en avez donné des preu-

ves trop cruelles pour en douter. C'est-à-dire, Monsieur, lui dit-elle avec un air chagrin, que je n'ai qu'à me préparer à bien des reproches de votre part, quand une fois vous serez le maître de m'en faire. Nullement, Madame, répondit-il, vous interprétez bien mal mes sentimens. Quels sont-ils donc, Monsieur ? expliquez-les moi, je vous en prie, lui répartit-elle, & en même temps expliquez-moi tout ce que vous pensez, & comptez qu'aussi-bien que vous que je voudrois être en droit de vous déployer toute ma tendresse. Mais, sur-tout, instruisez-moi par quel endroit ce que je vous ai dit de la résolution de Madame Dupuis, de votre parent & de moi, a pu vous chagriner jusques au point de vous accuser vous-même d'avoir l'esprit troublé. Ce n'est point, Madame, répondit-il, par rapport à tout cela que j'ai parlé, ce n'a été que par rapport à moi. A l'égard de votre vertu, j'aurois tort de vous faire aucun reproche ; c'est le sujet de mon amour pour vous, & c'est ce qui le sera toujours, bien persuadé que vous ne vous démentirez jamais. Mais, Madame, croyez-vous que je puisse soutenir d'un esprit tranquille, un espace de temps qui va encore retarder notre union & mon bonheur ? L'offre que vous me faites de la Charge de feu Mr. de Londé, doit-elle me plaire, puisque vous savez bien que la Robe ne me convient

pas? De tout ce qu'il a laissé, je ne veux que sa veuve. Je vous avoue que je n'ai fait aucune réflexion sur la chûte que vous feriez d'épouser un simple particulier sans rang, tel que je suis, après avoir été unie à un homme comme lui; & je m'accuse d'avoir eu l'esprit assez bouché pour n'avoir pas pensé à traiter pour moi-même de la Charge dont Mr. Des Frans va être revêtu. C'auroit été pour moi un établissement qui n'auroit fait aucune honte ni à vous, Madame, ni à la mémoire de Mr. de Londé. Bien loin de là, reprit-elle, cette Charge est plus honorable que celle que je vous ai proposée, mais aussi elle est bien plus chère, & Madame votre mère, votre famille & moi, voudrions bien vous voir établi sans que vous fussiez obligé d'emprunter rien à personne. A l'égard de ce que je posséde, je vous l'offre & vous le donne de tout mon cœur. Je sais ce que Madame votre mère vous avance sur sa succession; je sais aussi que votre aîné vous rend tout ce qu'il a à vous, & que même il vous offre de sa bourse un argent considérable: mais je sais aussi que tout cela, joint avec ce que je vous apporterai, n'approchera pas aux deux tiers de ce que coûte la Charge de Mr. Des Frans. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, Madame, lui répondit-il: j'ai des ressources qui vous sont inconnues; & si je trouvois une Charge

pareille à celle dont Mr. Des Frans a traité, j'en payerois, tout aussi-bien que lui, le prix comptant sans avoir recours aux emprunts. Je ne blâme que moi de n'avoir pas prévu la juste remontrance que vous venez de me faire; mais ce blâme ne durera pas long-temps. Mr. Des Frans part aujourd'hui pour être présenté au Roi & avoir son agrément; je partirai avec lui, & il faudra que je sois bien malheureux si je ne trouve pas une Charge qui me convienne. De quelle espèce la cherchez-vous, lui demanda-t'elle? Je ne me fixe encore à rien, Madame, répondit-il, parce que je ne suis pas instruit de celles qui vaquent ou qu'on veut vendre; mais je vais mettre tant de gens en quête, qu'assurément je ne reviendrai pas sans rien faire. Je pars, Madame, pénétré de l'obligeante déclaration que vous venez de me faire, que vous voudriez être en droit de me déployer votre tendresse. Cette charmante impatience augmente la mienne, & puisque nôtre satisfaction mutuelle dépend de ma diligence, soyez assuré que je n'y perdrai pas un moment de temps.

Il sortit après ces mots, & vint joindre Des Frans qui alloit monter en carrosse; ils arrivèrent à Versailles, & allèrent descendre aux treize Cantons. C'étoit justement l'auberge où logeoient le Comte de Terny & son épouse. Aussi-tôt qu'ils eurent dîné, ils

allèrent tous au Château, où ils trouvèrent Madame de Contamine & la belle Dupuis, qu'elle avoit amenée avec elle. Cette Dame avoit conté l'hiſtoire de Des Frans à la Princeſſe de Cologny; & celle-ci avoit bien voulu, à ſa prière, ſe charger de le préſenter au Roi. C'étoit pour ce ſujet qu'ils ſe trouvoient tous à Verſailles; le Comte de Terny & ſon épouſe allèrent chez Mr. le Maréchal de...... Capitaine des Gardes du Corps. Les autres s'en allèrent à l'appartement de la Princeſſe de Cologny. Elle connoiſſoit parfaitement Dupuis, & remarquant du chagrin ſur ſon viſage, elle lui en demanda fort obligeamment le ſujet. Il le lui apprit. Ne te mets en peine de rien, lui dit-elle en riant, je te trouverai ce qu'il te faut, & peut-être même plus que tu ne veux & que tu ne vaux. Tu n'as qu'à chercher de l'argent, laiſſe-moi le ſoin du reſte, & trouve-toi ici à mon retour de chez le Roi, je te dirai alors ce que j'aurai trouvé qui puiſſe te convenir; allez-vous-en vous promener tous enſemble, continua-t'elle, je n'emmène avec moi que Mr. Des Frans, que je vous renverrai bientôt; prenez le rendez-vous de concert pour ne vous pas chercher l'un l'autre; je ſerai à cinq heures chez moi, trouvez-vous-y. Je vous laiſſe Vougi, ramenez-là moi. Allons, Monſieur, pourſuivit-elle parlant à Des Frans, je ſuis fâchée

que vous n'exigiez pas de moi un service plus considérable, je vous le rendrois de tout mon cœur pour l'amour de Mlle. Dupuis & de Madame de Contamine, parce qu'elles m'ont dit qu'elles vouloient vous marier à leur meilleure amie. Des Frans rougit à ce discours sans rien répondre. Ha! Madame, lui dit Madame de Contamine en riant, vous trahissez notre secret. Non, non, reprit cette Princesse sur le même ton, je ne le trahis pas. J'ai vu chez toi la veuve dont il s'agit. Elle m'a parut pleine de mérite, & voici Monsieur qui me paroît n'en pas manquer, ils formeront ensemble un couple parfait. Mais nous parlerons de cela une autre fois. Le Roi doit avoir dîné; c'est à sa sortie de table que je lui parle avec le plus de facilité. Allons-y, poursuivit-elle, en prenant la main que Des Frans lui présentoit. Ils y allèrent, & eurent toute la satisfaction que Des Frans pouvoit souhaiter. Il fut reçu avec agrément; & le Roi en considération de la Princesse, lui promit de lui donner la survivance de sa Charge, si-tôt qu'il auroit un fils: elle le conduisit ensuite chez le Prince de . . . . . Grand-Maître de la Maison du Roi, où il fut reçu de même. Il sortit, & alla attendre la Princesse dans l'antichambre.

Elle resta seule avec le Prince, & lui demanda s'il y avoit dans la Maison du Roi quelque Charge vacante; il lui en indiqua

une dont le titulaire, extrêmement âgé, vouloit se défaire n'étant plus en état de l'exercer ; le prix en étoit si fort qu'elle ne crut pas devoir porter aucune parole, & en demanda une plus modique : le Prince lui dit qu'il n'en savoit point, mais qu'il s'en informeroit, & que dans peu il le lui feroit savoir. Elle revint ensuite chez elle, où elle trouva toute la société que Des Frans y avoit ramenée ; elle en fut reçue avec toute la civilité qui étoit due à une Princesse de son rang, & instruisit Dupuis de ce que la Princesse de..... lui avoit dit. Il la remercia de sa bonté, & de n'avoir donné aucune parole ; cependant, dit-il, Madame, je ne désespère pas de réussir. Des Frans lui offrit fort obligeamment une somme très-considérable, il ne le remercia point, & lui dit qu'il accepteroit ses offres s'il revenoit sans fruit d'où il vouloit aller, & qu'il ne lui demandoit du temps que jusques au lendemain à midi. Il sortit ensuite, & le reste de la compagnie le suivit & alla encore se promener dans le Labyrinthe. On remarqua que Dupuis étoit fort rêveur contre son ordinaire ; on avoit remarqué encore que si-tôt qu'il avoit été sorti de chez la Princesse, il avoit ordonné à son valet de chambre de lui trouver deux chevaux de main à quelque prix que ce fut ; & de les faire tenir prêts à son retour à son auberge ; si bien qu'à peine

fût-il arrivé qu'il monta à cheval, & sans vouloir dire où il alloit, quelque demande qu'on lui en fît, il partit à toutes jambes.

Après son départ ils montèrent tous en haut, & firent collation en attendant qu'il fût heure d'aller aux appartemens. Des Frans sortit avec celui dont il avoit acheté la Charge, & ayant l'agrément du Grand-Maître, il crut qu'il devoit aller voir l'air du bureau avant que d'être mis en possession. Pendant son absence on parla de lui. Pour faire hâter son mariage avec Mde. de Mongey, dit Mde. de Contamine, j'ai envie de lui mander de venir ici : les eaux que le Roi fera sauter demain pour l'Ambassadeur d'Espagne, nous en ouvrent le plus beau prétexte du monde & le plus plausible. Faites donc venir avec elle Mr. Des Ronais, ajouta l'aimable Dupuis. C'est fort-bien débuté, interrompit en riant Madame de Contamine; les pauvres gens ne peuvent pas se passer l'un de l'autre. Ma foi, Madame, reprit le Comte de Terny, vous auriez tort de la blâmer, ils s'aiment, & ont été assez long-temps brouillés pour leur faciliter le moyen de goûter à longs traits tout le plaisir de s'être raccommodé; & si vous me fâchez, j'irai les querir, aussi-bien ai-je affaire à Paris, ou je vais envoyer un exprès si je n'y vais pas moi-même. Ah! Madame, dit en riant la belle Dupuis, mettons-le en colère, & qu'il

parte. Ecrivez seulement, leur dit-il, j'irai souper chez Mr. Des Ronais, & demain je vous les livre ici tous deux avant dix heures. Elles le firent ; & lui après avoir parlé à son épouse en particulier un moment, monta en carrosse & partit. Les Dames allèrent le soir voir les appartemens, & de-là chez la Princesse, qui les retint à souper, & fit coucher à son ordinaire Madame de Contamine avec elle ; l'aimable Dupuis coucha avec Mlle. de Vougy, & Madame de de Terny eut une chambre particulière, si bien qu'il n'y eût que Des Frans qui s'en retourna coucher à son auberge.

Il alla chez la Princesse le lendemain matin d'assez bonne heure ; il y trouva pourtant Mr. de Contamine qui l'avoit prévenu, & qui s'amusoit à lire en attendant qu'il fut jour : parbleu, parbleu, lui dit Des Frans en riant, vous êtes bien bon, ne vous est-il pas permis de prendre votre bien où il est ? Je sais bien que si j'étois en votre place, quand ma femme seroit couchée avec la Reine, je la ferois revenir à moi ? Oh, lui répondit Contamine, en riant sur le même ton, je ne suis plus si amoureux, le sac est plein, & près de trois ans de mariage amortissent les feux. Ils plaisantèrent là-dessus assez long-temps, & plaisantoient encore lorsque Dupuis arriva tout botté & descendant de cheval. Ils ne purent le retenir, il

passa malgré eux, & sachant où sa cousine & Mlle. de Vougy étoient couchées, il frappa brusquement à la porte de leur chambre. Gain de cause, dit-il, en entrant d'une manière qui n'étoit pardonnable qu'à la passion dont il étoit animé. Ces deux Demoiselles qui s'étoient retirées fort tard, & qui dormoient d'un profond sommeil, ne s'étoient réveillées qu'au bruit qu'il avoit fait en frappant, & à celui qu'une suivante, qui couchoit dans la même chambre, avoit fait en lui ouvrant la porte. Peste de l'impertinent, dit la belle Dupuis, qu'a-t'il à faire de nous venir donner une aubade de si bonne heure? Qui vous amène si matin, lui demanda Mlle. de Vougy? Si matin, reprit-il, dix heures sont sonnées; il faut que je parle à la Princesse tout-à-l'heure. Vous me paroissez bien joyeux, lui dit-elle. J'ai sujet de l'être, reprit-il, & vous saurez tout. Mais prenez la peine de vous lever; pour ma cousine elle peut rester à dormir si bon lui semble; oh parbleu non, ajouta-t'il, levez-vous aussi, s'il vous plaît la belle, je vois Mr. Des Ronais. Il entra en effet dans le moment; ils furent priés de ressortir; ils le firent pour laisser aux Demoiselles le temps de s'habiller.

Des Ronais étoit effectivement venu avec le Comte de Terny & Madame de Mongey; celle-ci entra dans la chambre des Demoi-

felles, & lui alla dans celle où on lui dit que la Comteſſe ſon épouſe étoit couchée; de ſorte que Des Frans, Contamine, Des Ronais & Dupuis reſtèrent ſeuls. Les trois premiers remarquant beaucoup d'agitation dans la perſonne de Dupuis, lui demandèrent d'où provenoit ſon inquiétude? Je n'en ai aucune, répondit-il, mais pour de l'impatience, oui. Car ſi-tôt que j'aurai parlé à Madame de Cologny, je vous planterai-là tous, & irai à Paris. Couſin, lui dit Des Ronais, en riant, les affaires de cœur vont bien vîte. Sans doute, reprit-il, & je ſuis tellement hors de moi, que je n'ai pas encore ſongé à remercier Mr. Des Frans de l'offre obligeante qu'il me fit hier de ſa bourſe, dont je n'ai plus beſoin. Vous auriez tort, reprit Des Ronais, de prendre de l'argent de Mr. Des Frans, j'en ai à votre ſervice, & moi auſſi, ajouta Mr. de Contamine. Je vous rends grace à tous, Meſſieurs, leur dit Dupuis, je n'en ai plus beſoin, & j'en ai par un endroit qui ne me fera ni la honte de demander, ni le chagrin de le rendre.

Les Demoiſelles ſortirent de leur chambre dans le temps qu'ils parloient, & Dupuis pria Mlle. de Vougi de lui faire avoir une prompte audience. Elle ſe mit encore à rire & ne lui dit rien. Elle entra pourtant dans l'appartement de la Princeſſe, à laquelle elle exagéra l'impatience dans laquelle étoit Du-

puis. Cette Dame étoit levée, & Madame de Contamine & elles étoient auprès du feu. Je parierois de bon cœur, dit celle-ci, que je sais d'où il a de l'argent. Qu'il en ait d'où il voudra, dit la Princesse, ce ne sont ni tes affaires ni les miennes, qu'il entre seulement, & nous conte sa chance. Dupuis & les autres entrèrent. Hé bien, lui dit la Princesse, puis-je vous rendre quelque service? Oui, Madame, vous le pouvez, lui répondit-il en se jetant à ses pieds, & lui baisant le bas de sa robe: il ne s'agit que d'aller trouver Mr. le Grand-Maître; j'ai de quoi payer comptant à quelque valeur que la Charge puisse monter. C'est à vous, Madame, à en fixer le prix, & soyez assurée de n'être point dédite. Mais, lui dit la Princesse, avec un air de surprise, où pouvez-vous trouver la valeur de cette Charge? Je la trouve, Madame, reprit-il, sans en rien emprunter à personne, & mon argent est tout prêt. Je ne vous demande uniquement que trois graces: la première, d'empêcher que le Prince ne s'engage avec un autre; la seconde, de vous accommoder du prix avec le vendeur; & la dernière, de me présenter au Roi. Tout cela est facile, dit-elle d'un air enjoué; le Grand-Maître ne me refusera pas, j'en suis sûre. Je me tiens sûre aussi de l'agrément du Roi. Pour la valeur de la Charge, je vais mettre tout à la discrétion

du Grand-Maître, & j'espère qu'il me tirera d'intrigue. Mais expliquons-nous, ajouta-t'elle. Est-ce en rentes, en billets, ou en argent, que vous payerez? Il n'y aura, Madame, répondit Dupuis, ni rentes, ni billets, ni argent, tout sera en or; c'est sur quoi votre Altesse peut compter, & pour arrhes du paiement je vais mettre tout à l'heure dix mille pistoles entre les mains de ma cousine, & je retourne querir le reste à Paris, bien certain que tout sera ici dès ce soir, ou au plus tard demain à votre lever.

Tu vas bien plutôt voir ta maîtresse, lui dit en riant Des Ronais; le soin de ton argent est ce qui t'occupe le moins. Madame de Londé te tient au cœur; elle t'attend, cours vîte. Parbleu, repartit Dupuis au Conseiller, vous avez bonne grace de me turlupiner devant Madame. Si j'osois prendre la liberté de vous répondre en sa présence, peut-être ne serois-je pas seul à défrayer la compagnie, & on riroit à vos dépens aussi-bien qu'aux miens. Eh bien, dit la Princesse, parlez de cœur, & dites ce que vous pensez, ne vous contraignez point. Puisque vous me le permettez, Madame, reprit Dupuis, je vais tout dire. Voilà ma cousine, c'est sa maîtresse: ils seront mariés dans trois jours. Il la tient, & il est content; mais demandez à Mr. de Terny dans quelle inquiétude il étoit encore hier au soir, &

si sur ce pied-là, c'est à lui à se moquer de moi. Le Comte de Terny qui étoit entré avec son épouse, ne put s'empêcher de rire. Vous avez été indiscret, lui dit Des Ronais. Nullement, répondit-il, mais je vous avoue que vous m'avez diverti par votre impatience; & vous, moi par la vôtre, reprit précipitamment le Conseiller. Qu'y a-t'il donc de nouveau, demanda la Princesse? Il y a, Madame, répondit le Comte de Terny, que Mr. Des Ronais vouloit sur le billet de sa maitresse, que nous vinssions ici sans souper, tant il brûloit d'envie de la revoir. Et vous, reprit le Conseiller, que ne m'avez-vous pas dit ce matin sur le plaisir que vous aviez d'aller rejoindre votre épouse? Adieu, mes beaux enfans, dit Dupuis à ces Messieurs, en interrompant leur conversation, je vous souhaite toujours une même situation d'esprit; & il sortit sur le champ après avoir fait une profonde révérence à la Princesse.

Vous dinerez tous ici, dit la Princesse à ceux qui étoient resté; je ne vais qu'un moment chez le Prince de . . . . . pour Mr. Dupuis. Mais tu m'as dit, poursuivit-elle, parlant à Madame de Contamine, que tu sais d'où il a de l'argent; dites-le nous. Donnez-vous un peu de patience, répondit cette Dame; votre Altesse en sera instruite à son retour. Il est naturel & naïf, il vous convaincra lui-même que je ne me suis pas trom-

pée. Attendons donc pour en avoir l'explication, dit cette Princesse; & vous autres attendez-moi. Faites les honneurs de chez moi, dit-elle à Contamine & à son épouse; je ne vous en charge pas pour long-temps, & elle sortit pour exécuter la promesse qu'elle venoit de faire à Dupuis.

Si j'écrivois un Roman j'aurai ici belle matière à m'étendre sur les marques réciproques d'estime & de tendresse que se donnèrent Des Ronais & l'aimable Dupuis sa maîtresse. Je n'aurois garde d'y oublier toutes les amitiés que se firent le Comte de Terny & son épouse; non plus que les civilités mutuelles de Des Frans & de Madame de Mongey : je passe tout cela sous silence, pour dire que celui-ci dit à cette aimable veuve qu'il étoit obligé de donner un repas à Paris, à plusieurs Officiers de la Maison du Roi, & qu'il ne savoit où les recevoir ; étant comme étranger dans sa Patrie, sans meubles, sans vaisselle, & sans domestiques. Que cela ne vous embarrasse pas, lui dit obligeamment Des Ronais, ma maison est assez belle, & je ne manque de rien. Pardessus tout cela je crois que Madame de Contamine, Madame de Terny, Madame de Mongey & Mlle. Dupuis, voudront bien honorer le repas de leur présence. Vous nous comptez donc pour rien Mr. de Terny & moi, reprit Mr. de Contamine en riant;

parbleu le compliment est gaillard. On convie les femmes sans parler des maris. Tiens, mon pauvre Mr. Des Frans, poursuivit Contamine, n'aie obligation à personne, & reçois tout ton monde dans une maison, dont il ne dépend que de toi d'être le maître : Donne le rendez-vous chez Madame de Mongey. Elle n'a pas toute la vaisselle d'argent qu'il lui faudroit, mais ma femme lui enverra la sienne. Tu n'as fait que me prévenir, lui dit son épouse en l'embrassant, & Mlle. Dupuis & moi en avions déja parlé. Sa maison n'est pas grande, repliqua Des Frans. Ho ! nous voilà au but, reprirent précipitamment Madame de Contamine, Des Ronais & la belle Dupuis. Il n'hésite plus que sur les honneurs de chez lui. Dites donc oui, Madame, reprit Des Frans en se tournant vers Madame de Mongey. Cette belle veuve rougit, sans rien dire. Vous ne répondez rien Madame, lui dit-il, comme surpris. Je réponds oui pour elle, reprit l'aimable Dupuis. Ce ne sera pourtant pas dans sa maison que vous ferez votre régal. Cette maison est celle d'une veuve, & d'ailleurs elle est effectivement trop petite pour une compagnie nombreuse. Vous nous avez dit que vous vouliez loger dans celle que Sylvie occupoit, c'est-là qu'il faut que vous receviez vos gens. Que Madame de Mongey y fasse porter ses meubles ; que vous y fassiez

venir ce que vous voudrez pour votre emmenagement ; & jusques à ce que votre cuisine soit garnie, Mr. de Contamine & Mr. Des Ronais y pourvoiront. Nous serons mariés lui & moi dans trois jours, Madame de Mongey restera au logis jusques à vos noces. Après cela vous la menerez chez vous, mais jusques à son mariage elle restera auprès de moi, & je suis certaine que Mr. Des Ronais ne m'en dédira pas, ni Mr. de Contamine non plus. Tiens, mon pauvre Des Ronais, poursuivit Contamine, ces diablesses nous jouent, & le meilleur parti que nous ayions à prendre c'est de consentir. Hé ! volontiers, repartit Des Ronais, ma chère maîtresse l'a décidé, & je n'appelle point de sa décision. Et vous, Madame, interrompit Des Frans, parlant à Madame de Mongey, en appellez-vous ? Vous êtes un fou, lui dit Madame de Terny ; n'est-ce pas assez pour vous qu'elle ne dise mot ?

Pendant que toute la compagnie raisonnoit & plaisantoit sur cette matière, la Princesse de Cologny revint suivie d'un très-nombreux cortége. Je vous ai fait attendre, mes enfans, leur dit-elle, & vous en fait excuse : mais quand vous saurez le sujet de mon retardement, je suis sûre que vous me pardonnerez. Tiens, Angélique, ajouta-t'elle, va lire cela, & n'en dis mot jusques à ce que je parle moi-même. Madame de

Contamine prit le parchemin qui lui étoit présenté, & s'approcha d'une fenêtre pendant que la Princesse parloit à un de ceux qui l'avoient suivie; elle le congédia après l'avoir entretenu fort peu de temps, & il parut s'en aller d'un air fort content. Remarquez-bien cet homme-là, dit la Princesse à toute la compagnie, en portant néanmoins la parole à Des Frans. Je le connois parfaitement, reprit le Comte de Terny; & sans le profond respect que je dois à votre présence, je l'aurois salué. Hé! d'où le connoissez-vous, lui dit-elle? Lui & moi, Madame, répondit-il, sommes de la même Maison. Nous portons même nom & mêmes armes, il est même l'ainé; pardessus tout cela très-honnête-homme, & qui a rétabli ses affaires assez délabrées par une aventure toute extraordinaire. Je la sais superficiellement, dit la Princesse en l'interrompant, mais la savez-vous entière, ajouta-t'elle: Oui, Madame, je la sais, dit-il, telle que lui & son épouse me l'ont racontée. Hé bien, ajouta la Princesse, cela nous servira de dessert.

Dans ce moment Madame de Contamine revint de la fenêtre, lui prit la main, & la baisant avec transport, tomba à ses pieds les larmes aux yeux: tu es une folle, lui dit la Princesse en la relevant & en l'embrassant; si tu avois eu de l'esprit tu n'aurois rien dit,

tu ne me connois pas encore; donne à ton mari ce que je viens de te donner; si j'avois bien fait, c'auroit étoit lui qui l'auroit lu le premier; songeons à dîner : & en même temps elle passa dans la salle où l'on avoit servi.

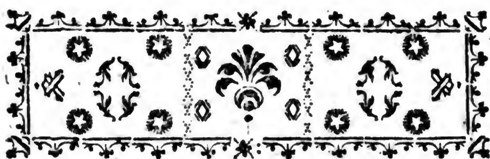
Contamine prit le parchemin de la main de son épouse & alla le lire; mais on ne peut exprimer quel fut son étonnement d'y trouver en son nom la nomination du Roi à une des premières dignités du Royaume. Ah, Madame, dit-il en rentrant, je ne mérite point un emploi, & je remercie votre bonté de me l'avoir procuré; c'étoit assez des obligations que j'avois à votre Altesse sans y ajouter cette dernière grace. Vas-tu faire comme ta femme, lui dit la Princesse en l'interrompant; je ne te demande point ton plus ou moins de mérite, je te demande la continuation de ta probité par rapport à moi, afin que le Roi ne m'accuse point de lui avoir donné un mauvais sujet; & je te demande encore la continuation de ton amour pour ta femme, que je regarde comme ma fille. J'ai dit à ta mère qu'elle ne te porteroit aucune dot, je ne lui ai encore rien donné; mais elle ne demeure pas en reste. Dînons, & mettez-vous-là tous deux, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; nous n'avons point de temps à perdre, car il faut que nous nous trouvions chez le Roi à l'issue



de son diner, & de-là que nous allions à la Chancellerie pour que vous prêtiez le serment des deux côtés. Mais, Madame, lui dit l'aimable Dupuis, vous ne vous souvenez plus que votre Altesse a engagé Mr. de Terny à vous conter l'histoire de son parent : ne vous embarrassez pas de cela, ma belle Demoiselle, lui répondit cette Dame en riant: voilà Mr. Des Ronais qui mérite seul, ou doit mériter dans votre esprit plus d'attention que les histoires d'autrui. La belle Dupuis rougit, & tout le monde se mit à rire; on se mit à table, & comme celle d'une Princesse est toujours bien garnie, il est aisé de présumer que l'on dîna parfaitement bien.

La Princesse sortit aussi-tôt qu'elle eût dîné, emmenant Contamine avec elle, & dit à tous les autres d'aller voir jouer les eaux, & qu'après cela ils vinssent chez elle, où elle leur donneroit à souper. Que ce seroit-là que Mr. de Terny parleroit de son parent, quand ce ne seroit que pour contenter l'impatience de Mlle. Dupuis. Cette aimable Demoiselle rougit encore, & fut un peu raillée. Ils sortirent tous en même-temps que la Princesse, & s'en allèrent dans les Jardins; l'Ambassadeur d'Espagne y arriva presque aussi-tôt qu'eux; & se joignant à lui ils eurent tout le plaisir de la promenade. Après cela ils revinrent aux treize Can-

tons, & y firent collation, en attendant qu'il fût heure de retourner au Château, où ils allèrent, dès qu'un laquais que Madame de Contamine avoit mis en sentinelle fût venu leur dire que la Princesse étoit rentrée dans son appartement. Aussi-tôt que la Princesse les apperçut, adressant la parole à Madame de Contamine, Angélique, lui dit-elle, il est trop tard pour aller aujourd'hui chez votre belle-mère, mais demain du matin Mr. de Contamine & vous vous prendrez la peine de partir pour lui porter ensemble la première nouvelle du poste où son fils est élevé. C'est ainsi que nous l'avons résolu, à présent mettons-nous à table. On le fit; & après le souper elle pria le Comte de Terny de leur dire ce qu'il savoit de son parent. Je ne suis pas fort éloquent, Madame, répondit-il, & ce que je vais dire est bien plutôt pour obéir à votre Altesse, & satisfaire la curiosité de Mlle. Dupuis, que pour faire paroître mon peu d'esprit. Peste de l'impertinent, interrompit cette belle-fille; j'avois bien besoin d'être mêlée là-dedans, & d'être pour une seconde fois exposée aux plaisanteries. Tout le monde se mit encore à rire, & le Comte commença son discours en ces termes, adressant la parole à la Princesse.



HISTOIRE DE MONSIEUR *LE COMTE* DE VALLEBOIS ET DE MADEMOISELLE CHARLOTTE DE PONTAIS, *SON ÉPOUSE.*



LE Comte de Vallebois que vous avez vu ce matin, Madame, est l'ainé de notre Maison, dont le véritable nom est D..... ceux que nous portons, sont de simples noms de Terres qui nous appartiennent. Il est fils d'un homme

homme qui a tout sacrifié à son jeu, & qui a laissé ce fils dont nous parlons, & deux filles dans une situation fort triste. Leur mère, la plus avare de toutes les femmes, a fait ce qu'elle a pu depuis la mort de son époux pour rétablir du moins le domestique; mais elle n'a pu y réussir que très-foiblement; en sorte que ses filles, quoique très-belles & d'un vrai mérite, auroient été obligées de prendre le parti du Couvent sans l'heureux mariage de leur frère avec une fille très-riche & de qualité, qui pendant près de trois ans avoit été leur servante. La vérité est que Vallebois leur père auroit été sans doute plus retiré qu'il n'étoit, si sa femme avoit eu plus de complaisance pour lui; mais c'étoit elle qui le jetoit dans le désordre par sa tête de picarde & ses criailleries éternelles; de sorte que ne trouvant point de plus mauvaise maison que la sienne, où il n'avoit aucun repos, il s'étoit livré à des compagnies de Joueurs de profession qui l'avoient absolument ruiné.

Son fils, dont je parle, avoit hérité de l'inclination qu'avoit son père pour le jeu; mais sa femme par sa douceur l'en a absolument retiré peu à peu, & en a fait un des meilleurs maris & des plus retirés qu'il y ait au monde. Après la mort de son père, comme il ne se trouva point de bien pour soutenir sa naissance, il fut obligé de pren-

dre parti sur mer ; & y ayant donné des preuves d'une bravoure déterminée, il parvint à être Lieutenant d'un honnête Corsaire, ou si l'on veut d'un Armateur. Son Capitaine fut tué ; & lui, continuant sa course la même année, fit deux prises très-riches. Son gain étoit assez considérable pour s'en contenter s'il avoit eu autant de conduite que de bravoure ; mais le jeu y mettoit bon ordre : il perdoit en deux heures de temps tout ce qu'il avoit amassé pendant une campagne : & malheureusement pour lui, la paix qui survint, fit cesser ses courses. Il étoit pour-lors Capitaine de vaisseau, non du Roi, mais de Corsaire. Il ne lui restoit plus guères que trois à quatre cens pistoles d'argent comptant, & environ mille autres pistoles qu'il avoit prêtées à un Officier riche, homme de probité, & parent du Ministre : c'étoit-là une bien foible ressource pour un homme qui en quatre ans avoit gagné plus de deux cens mille écus : mais les Marins ne sont pas accusés de thésauriser. Il prit le chemin de Paris avec son argent comptant, dans le dessein de solliciter un Brevet du Roi pour être Officier sur la Marine. Les amis qu'il s'étoit fait & ses belles actions parloient en sa faveur ; & il auroit réussi sans doute si sa malheureuse passion pour le jeu n'en avoit pas ordonné autrement. Son armement s'étoit fait à Dunkerque ; cependant il désembarqua

à St. Malo ; & comme il connoissoit son Lieutenant pour un fort honnête homme, il lui laissa le soin de reconduire le vaisseau à Dunkerque, & de recevoir en même temps la part qui lui revenoit de cinq prises qu'il avoit faites dans la Campagne avant la paix. Après avoir ainsi réglé ses affaires, il prit la route de Paris, dans l'intention, comme je l'ai dit, de solliciter un Brevet d'Officier de la Marine. De St. Malo il vint à Nantes, qui n'étoit nullement son chemin; mais il y avoit affaire avec des marchands Armateurs, pour lesquels il avoit agi, particulièrement avec F..... marchand de Nantes, & avec la M...... P...... marchand de St. Malo. On sait que les gens qui s'intéressent sur les Armateurs de mer, ont tous relation les uns avec les autres. Vallebois sortit fort content d'avec eux; & à compte de ce qui pouvoit lui revenir de ses cinq prises, ces marchands de Nantes lui donnèrent deux mille écus, & lui demandèrent son adresse. Il la leur donna chez sa mère à Paris, & partit avec environ vingt mille francs en or, & très-bien monté.

Il prit le chemin de la levée de la Loire pour venir à Château-Regnault chez le Lieutenant-Général de la Marine de ce nom. Il ne l'y trouva pas, & poursuivit son chemin. Mais comme tout sembloit contribuer à sa perte, on s'avisa de lui dire que pour être

bien traité, son plus court étoit de passer par le Mans. Pour son malheur il suivit ce conseil, & il trouva dans ce Pays-là des Manceaux qui en savoient plus long que lui. Il soupa avec eux à table d'Hôte comme un passant: on parla de jouer, c'étoit son foible; il y consentit, & ne joua au commencement qu'un écu à la partie de piquet; mais le jeu s'échauffant ils doublèrent & triplèrent. Je ne prétends pas par-là accuser les Manceaux de l'avoir triché, ni de s'être entendus ensemble; la probité de la Nation me donneroit un démenti. Quoiqu'il en soit, ces Messieurs Manceaux eurent la générosité de le laisser partir le soir même avec un méchant habit de palfrenier, sans argent, & ils retinrent pour eux tout le reste, près de quinze mille francs qu'ils lui avoient gagné en or, une bague de plus de cent pistoles, ses habits, & jusqu'à son cheval.

Pire qu'enragé d'une pareille aventure, il gagna Maintenon, où il trouva des connoissances qui le régalèrent; mais il n'y trouva point d'argent autant qu'il lui en falloit pour le conduire à Paris: de sorte qu'il arriva chez sa mère fait comme un mendiant, &, si je le puis dire, comme le diable que les Peintres mettent à la suite de St. Martin.

Sa mère fut étonnée & point du tout touchée de sa figure: ses sœurs ne le furent pas plus: à peine lui donna-t'on du pain,

qu'il acheta par mille reproches qu'on lui fit, dont il se soucia peu, bien résolu qu'il étoit de rester tout le moins qu'il lui seroit possible dans un si mauvais gîte. Au reste, Madame, vous ne devez point être surprise d'une telle réception. Les Parisiens savent par expérience qu'ils n'ont de parens, à quelque degré que ce soit, qu'autant que la fortune favorable leur en donne; & que frères, sœurs, oncles, cousins, & les autres abandonnent leur sang lorsqu'il n'est pas heureux. Il n'y a pourtant point de regle si général qui n'ait ses exceptions; on l'a vu par l'exemple du frère de Madame de Jussy, suivant ce que Mr. Des Frans nous a dit. Quoiqu'il en soit, Vallebois fut parfaitement mal reçu de sa mère & de ses sœurs, & pour surcroît de chagrin pour lui, il arriva le lendemain par la poste un gros paquet qui lui étoit adressé, & dont le port montoit à quarante-huit sols. Il n'avoit pas un denier. Il en reconnut l'écriture sur l'adresse, & comme ce paquet lui étoit de conséquence, il supplia sa mère & ses sœurs de le prendre; mais elles eurent toutes la dureté de lui refuser une pareille bagatelle. Vallebois outré de leur procédé, jura en Marin, protestant qu'il ne rentreroit jamais dans la maison; il dit quelques paroles vives à sa mère, & il traita ses sœurs du haut en bas, & comme il auroit pu traiter les dernières des

créatures ; après quoi il sortit rempli d'indignation & de fureur.

Le bruit qu'il avoit fait dans la maison de sa mère, ne fut pas une dispute d'un moment. La conversation s'animant de part & d'autre, dura assez long-temps pour donner à la servante du logis celui d'écrire les mots qui suivent.

BILLET.

» JE souffre plus que vous, Monsieur, » de la manière dure & barbare dont » vous êtes traité ; si j'étois présentement plus » riche, je vous ouvrirois plus mon cœur » que je ne fais. Acceptez le peu que je vous » offre, & soyez persuadé que qui que ce » soit ne vous estime plus que

CHARLOTTE.....

Ce Billet étant écrit, la servante attendit la décision de la dispute. Les esprits s'aigrissoient de plus en plus, & voyant que Vallebois sortoit pire qu'enragé, elle lui glissa dans la main son billet, & en même-temps trois Louis d'or, deux écus & quelque monnoie.

Il n'avoit pas un sol, & il étoit encore à jeun ; jamais secours ne lui étoit venu plus à propos. Il alla manger un morceau à l'au-

berge ; & se considérant lui-même dans l'état indigne où il étoit, il eut honte, & en même-temps de l'habit dont il étoit revêtu, & des bassesses & des indignités que sa mauvaise conduite lui avoient attirées. Dans ces réflexions il résolut de changer de vie ; mais il est bien difficile de réfréner un penchant influs par l'étoile & fomenté par l'habitude. Après son dîner il alla à la poste, & le Facteur l'ayant reconnu lui donna le paquet. C'étoit des Lettres de son Lieutenant qu'il avoit laissé à St. Malo, & des billets de change pour plus de cent mille francs à prendre sur les plus gros & les plus riches Banquiers de Paris. Très-réjoui de l'aventure, il courut à la Fripperie pour y changer son habit de Palfrenier contre un plus honnête ; & tout du même pas il s'en alla chez un des Banquiers, qui lui donna l'argent qu'il voulut, à compte d'une Lettre de change qu'il avoit à prendre sur lui. Il retourna dans le moment à la Fripperie, où s'étant fait habiller plus magnifiquement, il ne songea plus qu'à partir promptement pour Versailles. Dans cette vue il passa à travers la Cour du Palais ; & comme il y a toujours là des laquais à revendre, & il en prit un & l'emmena. Et c'est justement celui qui est encore aujourd'hui son Intendant, son valet de chambre, son Factotum, & tout. Etant arrivé à la Cour parfaitement bien mis,

il fut présenté au Ministre de le Marine, duquel il fut reçu le plus honnêtement du monde. Il y trouva plusieurs Officiers de sa connoissance, & ils allèrent souper ensemble. Mais après le souper s'étant malheureusement mis au jeu, il y perdit tout ce qu'il avoit jusqu'au dernier sol : en sorte que si le laquais qu'il avoit pris, n'eût pas été honnête homme, il auroit couru risque d'être réduit à l'emprunt pour payer son écot & son retour à Paris. Mais celui-ci fut assez fidèle pour lui rendre le reste d'une pièce de quatre pistoles qu'il lui avoit donnée pour payer le carrosse. Il a eu pour lui depuis beaucoup d'estime, & le garde à son service avec une parfaite confiance. Il revint donc à Paris sans argent, mais avec bien des papiers qui lui en offroient : il alla prendre chez le C.... & chez C.... ce qu'il avoit à prendre sur eux, qui montoit à quatre ou cinq mille pistoles. Les mêmes Officiers de la Marine qui lui avoient gagné son argent, le trouvèrent dans l'Auberge de la Croix de Lorraine, près de St. Honoré : & quelque résolution qu'il eût faite de ne plus jouer, il se rembarqua au jeu. Quelle passion ! Il perdit tout ce qu'il avoit d'argent comptant, & même deux billets de change qui lui restoient & qui étoient à prendre sur un gros Epicier de la Halle, mais qui n'étoient pas encore échus. Pire qu'enragé de tant de pertes, il se cou-

cha & raconta à son valet toute la vie qu'il avoit menée; & ajouta que s'il pouvoit gagner Dunkerque, il ne doutoit pas d'y trouver du secours & du commandement, quand ce ne seroit que d'un vaisseau marchand: mais que le diable étoit qu'il n'avoit pas un sol pour y aller, qu'il avoit trop de cœur & d'honneur pour en emprunter de ceux qui venoient de le dépouiller, & qu'il voyoit bien qu'il étoit né pour être le jouet de la fortune, qui pourtant ne l'avoit jamais abaissé d'un côté qu'elle ne l'eut relevée de l'autre. Ce valet persuadé qu'il ne lui disoit rien que de vrai, ayant vu en sa présence les plus fâcheuses aventures qui puissent arriver à un homme, lui dit qu'il s'attachoit à lui; qu'il avoit encore environ vingt écus, qui leur serviroient a vivre jusqu'à ce qu'ils eussent attrapé Dunkerque; mais qu'il vouloit être maître de la bourse, crainte que le hasard du jeu ne les réduisit l'un & l'autre à une aumône effective sur le chemin.

Vallebois accepta le parti, & sortit le lendemain matin de Paris à la pointe du jour, accompagné de son valet. Quoiqu'il fût magnifiquement vêtu, il s'en alla à Pontoise à pied, & il entra à la Fleur de lis. Son bonheur voulut qu'il y trouva le même Officier auquel il avoit prêté mille pistoles. Celui-ci l'embrassa, & lui demanda où il alloit. Vallebois tout naturel & tout sincère

lui conta sa chance; il ne put s'empêcher d'en rire, & lui dit qu'il ne falloit pas qu'un honnête homme & de cœur s'abandonnât au désespoir, dans lequel la fortune sembloit le vouloir précipiter. Qu'elle avoit ses retours, & qu'une preuve en étoit certaine dans sa rencontre. Qu'il avoit sur lui la moitié de ce qu'il lui devoit; qu'il le prioit de le prendre, & d'être sûr qu'il lui rendroit le reste dès qu'il seroit arrivé à Versailles; où il le prioit de venir avec lui, & où il se flattoit que le Ministre ne lui refuseroit pas un Brevet, tant à cause de ses services qu'à sa recommandation. C'est ici la fin des malheurs de Vallebois.

Il prit les cinq cens pistoles qui lui étoient offertes, & les confia à son valet, quoiqu'il ne le connût que depuis deux jours; ce qui est déja une marque d'une parfaite probité. Ce valet trouva deux chevaux, sur lesquels son maître & lui montèrent, & se rendirent à Versailles le jour même au soir, & allèrent se rendre aux bons Enfans, Auberge ordinaire des Officiers de Marine. Il étoit trop tard pour aller chez le Ministre ni ailleurs: il soupa avec l'Officier qu'il avoit trouvé à Pontoise, & avec ceux qui lui avoient gagné son argent & ses billets. Ils se divertirent assez bien; mais on ne parla point de jeu, parce que la présence de cet Officier, très-proche parent du Ministre, les retint

tous dans le respect. Ils allèrent se coucher, & Vallebois fatigué comme un Marin qui n'a pas coutume d'aller ni à pied ni à cheval, dormoit encore lorsque l'Officier entra dans sa chambre; & en lui donnant les cinq cens autres pistoles qu'il lui devoit, lui dit qu'il avoit conté au Ministre son aventure; qu'ils en avoient bien ri tous deux; mais que la conclusion avoit été qu'on lui promettoit un Brevet de Capitaine de haut-bord; qu'il avoit ordre de le mener chez lui à la sortie du Conseil, & qu'il le prioit d'y venir pour le remercier de la grace qu'il lui faisoit. Et à vous, Monsieur, reprit Vallebois, quels remerciemens vous ferai-je de toutes les bontés que vous avez pour moi? A déjeûner, lui répondit l'Officier: Vallebois s'habilla promptement, & ayant envoyé querir les autres Officiers, ils déjeûnèrent tous ensemble. Ensuite il alla chez le Ministre, qui après l'avoir raillé, lui demanda un mémoire des actions où il s'étoit trouvé, pour le présenter au Roi. Vallebois le lui promit pour le lendemain, & revint à son Auberge, où il fit travailler à ce mémoire par un Copiste, dont on ne manque pas à la suite de la Cour. Son obligeant Officier étoit resté à dîner chez le Ministre; & lui dîna avec les mêmes gens qui l'avoient si bien dépouillé, & deux Entrepreneurs des vivres de la Marine. Ces Messieurs firent

venir des cartes au dessert. Ah ! Monsieur, qu'allez-vous faire, lui dit son valet? J'ai du pain assuré, lui répondit Vallebois; ni toi, ni moi ne courons plus risque de mourir de faim. Garde ce que tu as, & me laisse hasarder ce que j'ai. Il se mit donc au jeu, & la chance tourna, puisqu'en moins d'une heure il gagna plus qu'il n'avoit perdu en toute sa vie, & qu'il se vit maître de cinquante sacs de mille pistoles chacun.

Je vous laisse à penser, Madame, quelle joie ce fut pour lui : il régala splendidement les perdans à souper; & de peur d'un retour de fortune, quoiqu'il n'eût point dormi pendant la nuit, il se leva à la pointe du jour. Mais craignant quelqu'aventure à la Croix de Lorraine, il alla loger ailleurs, où les Officiers de la Marine n'avoient garde de le déterrer. C'étoit un endroit que son valet lui avoit indiqué; & ce valet fidèle l'y vint trouver une heure après avec la moitié de son bien qu'il lui avoit confié. Ils reposèrent tous deux avec tranquillité jusques à trois heures après-midi : ensuite il envoya chercher un morceau à manger, & fit mettre son valet à table. Ils allèrent ensemble dans un fiacre lever de l'étoffe & tout le reste, pour être tous deux magnifiquement vêtus le lendemain. Il revint ensuite dans son appartement garni. Le Tailleur apporta leurs habits le lendemain, & ce valet ne se recon-

noissant plus lui-même en perruque, chapeau bordé, bas de soie, la bourse pleine, & le reste que son maitre lui avoit donné, ne pouvoit se lasser, ou plutôt faisoit semblant de ne pouvoir se lasser de se regarder dans un grand miroir. Vallebois ne put s'empêcher d'en rire, & pour-lors son valet se retournant avec une tristesse affectée: vous riez, Monsieur, mais je fais moi des réflexions bien différentes des vôtres. Vous m'avez fait l'honneur de me dire qu'il vous sembloit que vous n'étiez né que pour être le jouet de la fortune; oserois-je vous dire à mon tour, Monsieur, qu'il ne tient qu'à vous de la fixer? Elle vient de vous combler de ses faveurs, mais ne craignez-vous pas quelqu'un de ses revers, & de vous revoir encore dans le même état où vous étiez avant-hier matin? Ce n'est point à moi à vous donner des conseils, mais je sais bien qu'en votre place je ne hasarderois plus d'être la victime de la malignité des cartes ni des dez. Je vous suivrai par-tout; la confiance que vous m'avez témoignée, sans me connoître, m'est un garant certain de la bonté de votre cœur & de votre générosité: mais aussi la vénération & la parfaite dépendance que je vous voue, semblent m'autoriser à vous dire ce que je pense. Tu parles mieux qu'un Prédicateur, lui répondit Vallebois; & puisque tu es de si bon sens, & que tu

me paroît avoir toute la probité d'un honnête-homme, je t'avoue que je trouve tes raisons justes, & que je veux suivre tes conseils, & pour cela te déclarer ce que tu ne sais pas de ma famille & de moi. Là-dessus il conta à ce valet tout ce qu'il avoit fait, n'oubliant pas le triste état où son père par son jeu avoit réduit sa famille, non plus que ce qui s'étoit passé chez sa mère, & ce que Charlotte avoit fait en cette rencontre: & en même-temps il lui montra le billet de cette fille.

Ce valet fut quelque temps à rêver, & reprit enfin la parole. Ce billet-là, Monsieur, dit-il, ne part point d'une servante ordinaire. J'y entrevois beaucoup d'amour pour vous; outre cela j'y entrevois une fille de conséquence, & si je puis dire, de qualité, qui ne demande qu'à s'expliquer. Permettez-moi, Monsieur, de vous blâmer d'avoir voulu quitter Paris sans avoir pris congé d'elle. Sa manière généreuse exigeoit de vous quelque reconnoissance, ou tout au moins quelque civilité. Mais, lui dit Vallebois, je commence à vous regarder avec admiration. Les sentimens que vous me faites paroître & votre probité me marquent en vous une naissance distinguée. Lorsque je vous ai pris, je ne vous ai demandé aucun répondant; je ne m'en repens pas; je ne vous ai pas même demandé qui vous étiez, mais je vous avoue

que je voudrois bien le savoir; ce que vous venez de me dire m'en donne une nouvelle curiosité. Je vous le dirai Monsieur, répliqua le valet, mais il n'est pas temps de songer à ce qui me regarde; songeons à ce qui peut vous mettre à couvert des fâcheux retours du jeu. A mon égard je ne suis que le fils d'un simple paysan; ainsi, Monsieur, que votre bonté & votre considération pour moi n'augmentent en rien. Contentez-vous que je vous serve avec fidélité : je serai toujours content de ma fortune, puisque je l'attache à la vôtre; & si vous distinguez mes discours de ma naissance, n'attribuez cette distinction qu'à l'éducation que j'ai eu auprès d'un jeune homme de la première qualité, que j'ai servi, que j'ai perdu par sa mort il n'y a que trois semaines, & que je regretterai éternellement. Il a été tué par un rival, à ce qu'on croit. Quoiqu'il en soit, le duel n'est pas avéré. Mais comme il est resté sur le carreau, il n'a pas eu le temps de m'assurer par son testament ce qu'il m'avoit promis, & qui m'auroit assuré du pain pour le reste de mes jours. C'est ce qui m'a reduit dans le triste état où vous m'avez trouvé, sans aucune connoissance à Paris.

Attachez-vous à moi comme vous l'étiez à lui, lui répondit Vallebois, & je tâcherai de ne vous point donner lieu de le regretter. Mais, dites-moi quelle est votre Patrie. Je suis

d'Aubervillers, Monsieur, répondit-il, & ainsi presque Parisien. J'en suis ravi, reprit Vallebois; car, au libertinage près, j'ai toujours oui dire, & même éprouvé que les gens de ce pays-ci sont de probité; je l'ai remarqué en vous, & je vous jure de ne rien faire que je ne vous aie consulté. En même temps il lui présenta la main, que ce valet prit & baisa. Vallebois lui dit ensuite qu'il le laissoit le maître de faire tout ce qu'il voudroit; & ils concertèrent ensemble ce qu'ils crurent à propos de faire.

Ce valet sortit dès le lendemain matin à la pointe du jour, & chercha dans Paris une maison qui convînt à son maître. Il la trouva; elle étoit belle, & tombée dans un partage de parens qui vouloient la vendre. Il alla chez tous, & comme il offroit de l'argent comptant, le marché fut bientôt conclu avec toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de la vente; si bien qu'il revint trouver son maitre & le mena chez le Notaire, où tout fut terminé. Ils dînèrent avec les vendeurs, & l'après-midi Vallebois alla voir la maison & la trouva de son goût. Ce n'est pas tout, Monsieur, lui dit ce valet affectionné, vous avez une belle maison, mais il faut la meubler & la garnir. Fais, comme tu l'entendras, lui dit Vallebois; je te laisse à Paris avec tout l'argent que j'ai, & je pars pour Versailles, où je ne puis me dispenser d'aller,

C'eſt, lui dit ſon valet, que vous allez jouer & perdre. Non, lui dit Vallebois, je ne veux voir que le Miniſtre & le Marquis..... mon bienfaicteur ; je ne prendrai que cent piſtoles, que je te demande : je vais vous les donner, lui dit ſon valet ; mais je me donne au diable ſi vous en avez davantage, & ſi je ne donne pas un démenti à tous billets ſi vous jouez ſur votre parole. Tu es terrible, à ce que je vois, lui dit Vallebois, en riant : n'importe, je te laiſſe tout, fais comme tu voudras. Il partit en effet avec cent piſtoles. Pendant deux jours qu'il fut à Verſailles, Auberville ſon valet fit meubler ſa maiſon d'une propreté achevée, la fit garnir de tout, arrêta deux laquais, un carroſſe, quatre chevaux de trait, & deux autres de main. Il fit armorier le carroſſe & toute la vaiſſelle aux armoiries de ſon maître, marquer le linge à ſon nom, & paya tout : de ſorte que Vallebois à ſon retour de Verſailles trouva tout ce qu'un Prince auroit pu ſouhaiter, & trouva encore qu'il lui mit en main trente mille piſtoles en argent comptant, & tout acquitté. Vallebois qui venoit de gagner encore à Verſailles plus de dix mille écus, charmé d'avoir un domeſtique ſi fidéle, lui dit de prendre deux mille piſtoles pour lui. Je n'en veux point, lui dit Auberville, je garde votre reconnoiſſance pour moi après que vous vous ſerez acquitté de ce que vous devez.

Moi ! lui dit Vallebois tout surpris, je crois que tu n'y penses pas ; je t'ai déja dit que je ne dois rien à personne. Ne comptez-vous pour rien, lui répondit Auberville, les obligations que vous avez à la servante de Madame votre mère ; c'est elle, Monsieur, dont vous devez reconnoître la générosité ; c'est elle qui par le peu qu'elle vous a donné, vous a retiré de la misère ; c'est elle qui est le fondement de votre bonheur, & c'est d'elle dont vous devez reconnoître le cœur ; il ne s'agit pas de lui rendre simplement ce qu'elle vous a prêté, il faut comparer le prêt à la nécessité que vous en aviez, & lui restituer le sien, non par rapport à ce qu'elle vous a prêté, mais par rapport au bien que vous possédez maintenant, dont elle est l'unique cause. Je vous avoue que je suis charmé de son action, & je verrai par la reconnoissance que vous aurez pour elle, celle que vous aurez pour moi. En vérité, lui dit Vallebois tout étonné, plus je vous écoute, & plus je vous admire. Je ne puis croire que vous ne soyez que le fils d'un simple paysan. Vos sentimens sont d'un Prince, & une basse naissance n'en inspire pas ordinairement de pareils. Je ne suis pourtant que ce que je vous ai dit, lui répondit Auberville ; je ne me pique point de naissance, mais je me pique de probité & de droiture ; & s'il est vrai qu'un sang vil & abject peut don-

ner des ſentimens nobles, comme vous le dites, combien voyez-vous de Nobles qui n'ont auſſi que des ſentimens vils & abjects.

Vallebois charmé de la probité de ſon valet; je ne vous regarde plus, lui dit-il, comme mon domeſtique, je vous regarde au moins comme mon égal, ſuppoſé même que vous ne ſoyez pas mon ſupérieur. Quoiqu'il en ſoit je n'aurai jamais de fortune que je ne la partage avec vous. J'ai le Brevet du Roi que le Miniſtre m'a accordé: il n'eſt plus queſtion, Monſieur, de ce Brevet, lui dit Auberville; il eſt queſtion de vous fixer & de ne vous plus expoſer à une vie vagabonde. Il eſt queſtion de prendre un train de vie plus ſédentaire; vous avez de quoi paſſer avec honneur & avec tranquillité le reſte de vos jours; & vous vous rendrez abſolument indigne des bontés que Dieu a pour vous, ſi vous en abuſez plus long-temps. Songez à un établiſſement ſolide; ſongez à vous chercher une épouſe ſage & pleine de vertu, & faites-vous un établiſſement; mais avant toutes choſes ſongez à reconnoître le ſervice ſignalé que la ſervante de Madame votre mère vous a rendu. Il ſemble que vous y preniez intérêt, lui dit Vallebois: vous en parlez avec une vivacité qui me feroit preſque croire que vous la connoiſſez. Je ne l'ai jamais vue, répondit Auberville, & j'ignore qui elle eſt: mais je vous le répète encore, ce qu'elle a

fait pour vous me fait présumer en elle un très-grand mérite & un amour sincère pour vous. Après cela le maître & le valet prirent ensemble les mesures qui leur parurent nécessaires, & que Vallebois exécuta dès le lendemain.

Il retourna chez sa mère vêtu comme un gueux, c'est-à-dire, aussi mal en ordre qu'il en étoit sorti. Il ne fut pas mieux reçu que la première fois; & on lui donna pour coucher le même grenier au galetas, où on l'avoit mis déja l'autre fois. Cela ne le surprit point, il étoit fait aux duretés de sa famille; mais il fut surpris que la servante, en lui donnant une serviette, lui passa encore dans la main deux écus. Il les prit, & en sortant de table il donna à cette fille un sac, brodé comme une bourse, dans lequel il y avoit cent louis d'or. Elle le prit, non pour l'argent, mais parce qu'elle se douta qu'il y avoit un Billet; il y en avoit un en effet qui contenoit ces mots.

BILLET.

» VOus êtes la seule cause, généreuse
» Charlotte, que je rentre chez ma
» mère, & je ne vous écris ce Billet, avant
» que de partir pour retourner à Versailles,
» que pour vous prier de monter ce soir
» dans la chambre où je vais coucher, ou

» de vous trouver demain chez moi rue....
» votre vertu y ſera également en ſûreté ;
» je vous ai trop d'obligation pour pré-
» tendre abuſer de vos bontés, & vous
» trouverez toujours en moi l'homme du
» monde qui vous eſtime le plus. Si votre
» chambre n'étoit pas ſi proche de celle
» de ma mère & de mes ſœurs, d'où on
» pourroit entendre ce que nous nous di-
» rions, je vous épargnerois la peine de
» monter dans la mienne, en vous priant de
» laiſſer la porte de la vôtre ouverte. «

Elle lut ce Billet, & le mot d'eſtime ne lui plut pas. Elle monta pourtant dans la chambre ſi-tôt que la mère & les deux filles furent couchées : voilà votre bourſe & votre argent que je vous rapporte, Monſieur, lui dit-elle ; il ne dépend que de moi de me voir une fortune plus belle & plus agréable que celle d'une ſervante. Je n'ai rien fait par un motif d'intérêt, & je ſortirois de chez Madame votre mère, ſi une autre conſéquence ne m'y retenoit ; reprenez votre argent & ne m'en demandez pas davantage. Et, en lui laiſſant la bourſe ſur ſa table, elle ſortit de ſa chambre ſans attendre qu'il lui répondit un mot.

Cette action le ſurprit ſi fort qu'il ne ſavoit qu'en penſer. Il ne dormit point de la nuit ; & il revint chez lui le matin très-penſif. Il conta à Auberville ce qui lui étoit arrivé,

Cela me confirme encore, lui dit cet homme affectionné, dans la pensée qui m'est venue d'abord que cette fille est une fille de qualité & qui vous aime. Est-elle aimable, ajouta-t'il? N'a-t'elle rien de dégoûtant, & ne savez-vous point qui elle est? J'ignore qui elle est, répondit Vallebois; du reste sa personne n'a rien de dégoûtant; au contraire elle est même fort aimable & fort appétissante. Eh bien, Monsieur, lui dit Auberville, il faut savoir qui elle est. Vous avez du bien, elle en est la seule cause, & si sa qualité quadre à la vôtre, il faut que vous songiez sérieusement à l'épouser: pour cela il est nécessaire que vous vous expliquiez ensemble. Eh comment m'y prendre, lui répondit Vallebois? Je ne retournerai jamais chez ma mère, je l'ai trop résolu. Cette résolution-là, Monsieur, me paroît être mal prise, lui répondit Auberville: je vous demande pardon de la liberté que je prends de vous contredire, mais permettez-moi de vous dire ma pensée. Il faut absolument vous expliquer avec cette fille, & pour en venir à bout, il faut que vous retourniez chez Madame votre mère; & je vous assure par avance que puisque Charlotte vous aime, vous ne pouvez être que fort heureux avec elle. Il faut que vous sachiez par elle-même quelle est sa naissance: il faut que vous sachiez quelle est cette fortune plus agréable que celle d'une ser-

vante, qu'elle vous a dit qu'il ne tenoit qu'à elle de prendre : & vous ne devez pas remettre cette explication plus loin qu'à ce soir. Ecrivez-lui un mot pour l'obliger de monter dans la chambre où vous couchez : vous apprendrez-là ses sentimens, & en même temps tout le reste, qu'il est de votre intérêt & du sien que vous sachiez.

Vallebois suivit ce conseil, & reprenant son méchant habit, il retourna le soir chez sa mère, qui ne le reçut pas mieux qu'à l'ordinaire. Il étoit tard, il avoit soupé, & il monta tout d'un coup dans son taudis ; mais en prenant un flambeau il donna à Charlotte un Billet : lorsqu'elle fut seule, elle le lut ; & voici ce qu'elle y trouva.

BILLET.

» VOtre générosité me passe, aimable
» Charlotte : votre courte visite &
» votre compliment bref me font violer le
» serment que je m'étois fait à moi-même
» de ne mettre jamais ici le pied. Montez, je
» vous supplie, dans ma chambre, & tâ-
» chons de savoir ce que nous pensons l'un
» de l'autre. J'ai pour vous des sentimens de
» vénération, de reconnoissance & de ten-
» dresse qui peuvent vous assurer de mon
» respect pour vous, & que vous ne courrez
» aucun risque de vous trouver seule avec
» moi. »

Elle n'en fit nulle difficulté, & elle monta dans la chambre de Vallebois lorsque la maîtresse & les filles du logis furent retirées dans les leurs. Il n'étoit pas couché & l'attendoit. Je viens, Monsieur, sans appréhension, lui dit-elle en entrant, & je vous crois trop honnête homme pour violer les droits de l'hospitalité. Non, sans doute, aimable Charlotte, dit-il, je ne les violerai point : j'ai pour vous trop d'estime & de respect pour vous en manquer. Je ne suis venu ici uniquement que pour vous assurer de l'un & de l'autre, & de la parfaite reconnoissance que j'ai de votre bon cœur, & pour savoir en même temps de vous-même pourquoi vous avez refusé de ma main la restitution de ce que vous avez eu la générosité de me prêter. S'il n'y a, dit-elle, en baissant les yeux humides, que ces motifs-là qui vous ont fait agir, je ne m'apperçois pas que j'aie réussi. Ce n'est point à votre richesse que j'en veux, Monsieur, mes vues s'étendoient plus loin ; c'étoit à votre estime & en même temps à votre cœur que j'en voulois ; & je suis peut-être en état, toute servante que je vous parois, de vous faire une fortune assez belle pour vous mettre hors d'état de vous exposer jamais aux duretés de Madame votre mère, ni à l'indifférence de Mesdemoiselles vos sœurs, & de réparer le tort que votre étoile vous a procuré. Je suis

charmé

charmé de ce que vous venez de me dire, aimable Charlotte, lui répondit-il, non point des richesses que vous m'offrez, mais de l'agréable aveu que vous venez de me faire, que je ne vous suis point indifférent. J'allois m'expliquer, & je vous avoue que j'ai une joie inexprimable que vous m'ayez prévenu. Oui, continua-t'il en lui prenant la main & la baisant, je suis à vous, puisque vous voulez bien vous donner à moi; & je suis graces à Dieu assez riche présentement pour vous élever dans un poste, qui sans doute sera envié par des gens qui ne regardent que l'apparence. Il faut que vous appreniez ce qui jusqu'ici m'est arrivé, & vous verrez aimable Charlotte, qu'il n'y a que deux jours que je suis en état de vous offrir dans le monde un rang assez distingué pour vous mettre vous-même au point de ne porter envie à personne. Si je ne vous ai point parlé d'amour, ne l'imputez point à mon cœur; ma timidité seule a causé mon silence, & j'ai eu jusques à présent si peu d'habitude avec le beau sexe, que je ne savois presque comment m'y prendre pour vous dire que je vous aime, que je n'ai jamais aimé que vous, & qu'assurément je n'aimerai jamais que vous. Je n'ai pas osé m'expliquer plutôt, parce qu'étant malheureux je n'ai pas cru devoir, en honnête homme, vous proposer de vous rendre la compagne d'un homme, que jusqu'ici le malheur

sembloit avoir toujours poursuivi : mais enfin, je vois ce malheur changé en une heureuse influence, pourvu que vous vouliez bien en diriger l'étoile. Je suis à mon tour charmée de ce que vous venez de me dire, lui répondit-elle, & si ce que vous me dites est vrai, comme je n'en veux point douter, j'espère être la plus heureuse de toutes les femmes, comme je me propose aussi de vous rendre le plus heureux de tous les hommes, pourvu que de votre côté vous vouliez contribuer à notre bonheur mutuel. Nous ne sommes point ici en lieu de nous expliquer, poursuivit-elle, je sais votre adresse; attendez-moi demain matin à sept heures, je ne manquerai pas de m'y trouver, & pour cela je sortirai dès que Madame votre mère sera éveillée. Je me confierai à vous, & je crois ne devoir point appréhender chez vous d'insulte, ni rien qui puisse me faire tort dans votre esprit. Adieu, Monsieur, continua-t'elle, en se levant; il l'embrassa, & la laissa partir après l'avoir assurée qu'il l'attendroit le lendemain avec la dernière impatience.

Ne s'étant point déshabillé, il ne resta dans sa chambre qu'un quart-d'heure après que Charlotte en fût partie, & il trouva son fidèle Auberville qui l'attendoit. Eh bien! Monsieur, lui demanda celui-ci, avez-vous l'esprit satisfait, & vous êtes-vous expliqué avec Charlotte? Non, lui répondit Valle-

bois, mais elle doit venir chez moi ce matin à ſept heures, & c'eſt-là que nous nous expliquerons. Elle m'a parlé d'une fortune ample, & m'a fait voir toute la tendreſſe qu'une fille vertueuſe peut avoir pour un honnête homme; mais j'ignore encore quelle eſt cette fortune, & d'où elle peut venir: j'ignore même ſa naiſſance, mais je vous avoue que ſes ſentimens me paroiſſent nobles & généreux. Eh, pourquoi ne vous êtes-vous pas expliqués enſemble, lui demanda d'Auberville, puiſque vous étiez ſeul à ſeul? La proximité de la chambre de ma mère & de celle de mes ſœurs, répondit Vallebois, nous en a empêché. Nous aurions pu être entendus; mais ce matin chez moi j'ai réſolu de lui faire un récit de toute ma vie, en lui cachant néanmoins les extrêmités où le jeu m'a précipité. Au contraire, Monſieur, lui dit Auberville, c'eſt ce que vous devez lui dire préférablement au reſte. Vous m'avez dit que vous êtes réſolu de ne plus jouer, je ſouhaite que cela ſoit; mais il me paroît à propos que vous vous faſſiez auprès d'elle un mérite de lui ſacrifier une paſſion ſi indigne, & qui ne peut jamais vous attirer que des ſuites funeſtes.

Comme ils en étoient-là, ils arrivèrent au logis & ſe couchèrent. Ils dormirent peu, & tous deux étoient levés & habillés lorſqu'un laquais entra & dit à Vallebois, qu'une

fille assez propre le demandoit : je sais ce que c'est, répondit-il, & en même-temps descendit, en ordonnant à Auberville de faire promptement apporter à déjeûner. Il alla au devant de Charlotte : montez, lui dit-il, en lui présentant la main ; elle n'en fit nulle difficulté, & fut extrêmement surprise de la magnificence de la maison & des meubles. Nous n'avons point de temps à perdre, lui dit-il, belle Charlotte, vous considérerez à loisir une autre fois tout ceci, puisque vous en serez maîtresse : pour à présent songeons à ce qui nous regarde. Qu'on mette trois couverts dans le jardin, dit-il à un laquais, & dites à Auberville qu'il vienne. Il redonna la main à Charlotte, & il la conduisit sous un berceau, où l'on apporta le couvert. Je n'ai qu'une heure à vous donner, lui dit-elle. Je n'en veux pas plus, répondit-il ; mais trouvez bon que notre explication se fasse en présence d'un homme que j'estime & que j'aime, & que sans doute vous estimerez lorsque sa probité vous sera connue. Auberville arriva avec le déjeûner ; on fit retirer le laquais ; & n'étant plus qu'eux trois, Vallebois dit à Charlotte avec sincérité & sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit au monde ; de quelle manière son bonheur lui avoit fait trouver Auberville, les conseils que ce garçon lui avoit donnés ; & il finit par dire qu'il étoit

résolu de les suivre, non-seulement pour son propre intérêt, mais aussi, belle Charlotte, poursuivit-il, parce que mon cœur est effectivement à vous, & que dans notre union j'espère trouver toute la tranquillité de ma vie, & la satisfaction de mon cœur. Il ne dépend désormais que de vous de nous engager l'un à l'autre; vous êtes maîtresse du temps & du moment : je sais bien que mon compliment n'est pas d'un amant fort poli, mais je sais bien qu'il est sincère, & les termes d'amour, assez souvent très-faux, dont d'autres peuvent se servir, m'étant absolument inconnus, je me contente de vous dire naturellement & sans fard ce que je pense.

La naïveté de votre discours, lui répondit-elle, a mille fois plus de charmes pour moi, & me fait plus de plaisir, que ne m'en auroit pu faire le plus étudié. Je vous en remercie; & puisque vous voulez vous donner à moi, comptez que je me donne à vous d'aussi bon cœur. Vous m'avez dit que vous n'avez jamais rien aimé, je vous en assure autant de ma part, fort aise que cela soit ainsi, parce que les premières inclinations ne se perdent jamais, nous pouvons nous assurer mutuellement d'une tendresse & d'une fidélité éternelle & réciproque; & dès-à-présent je vous jure de n'être jamais qu'à vous. Cependant comme il est nécessaire de se connoître avant que de se joindre pour toute sa

vie par un lien indissoluble, ce n'est pas assez que je vous connoisse, il faut que vous me connoissiez aussi. Ce ne sera pourtant pas moi qui vous en instruira, ce sera ma mère, qui ne sait ce que je suis devenue depuis près de quatre ans : je sais qu'elle est en bonne santé, & qu'elle m'a fait chercher & me fait chercher encore depuis ce temps-là, très-mortifiée de mon absence. Je tiens ceci de gens du Pays qui me l'ont dit à moi-même, & qui n'ont pu me reconnoître, tant à cause du changement qui est arrivé en ma personne par mes chagrins, qu'à cause du changement de mes habits. Il y a plus de six semaines que j'aurois été la tirer d'inquiétude, en lui montrant sa fille unique, parce que je sais que je puis à présent retourner sans crainte dans le pays de ma naissance; mais votre arrivée à Paris, & l'inclination que je me suis sentie pour vous à votre première vue, m'en ont empêchée; parce que j'ai espéré d'amener un jour les choses au point qu'elles sont à présent. Le triste état où vous avez paru à mes yeux ne m'a point dégoûtée de votre personne, au contraire je me faisois un secret plaisir de faire votre fortune, bien certaine que je suis assez riche pour fixer votre ambition; bien certaine aussi que ma mère me laissera maîtresse de ma main, espérant trouver en vous tout au moins un attachement de reconnois-

ſance, ſi je n'étois aſſez heureuſe pour vous inſpirer de l'amour. Votre bonheur en a autrement ordonné ; mais je puis vous proteſter avec vérité, que comme votre pauvreté apparente, n'a point dérangé le penchant aveugle que je me ſuis ſenti pour vous dès le premier moment que je vous ai vu ; la magnificence de votre maiſon & de vos meubles, & le bien que je vous ſais, n'ajoutent rien à mon inclination. Je ne vous le déguiſe point, parce qu'elle n'a rien que d'innocent ; mais ce ſera de ma mère & de toute la ville, proche laquelle elle demeure, que vous apprendrez le reſte de ce qui me regarde ; c'eſt-à-dire, ce que je ſuis d'origine, ce que j'ai de bien, & pourquoi j'ai quitté ſi jeune le pays de ma naiſſance ; & à votre retour de chez ma mère, je vous dirai pourquoi & de quelle manière je me ſuis réduite à être ſimple ſervante, & pour cela il eſt néceſſaire que vous partiez inceſſamment. Donnez-vous la peine de venir demain matin chez Madame votre mère, & je vous donnerai une Lettre pour la mienne. Il m'eſt impoſſible de l'écrire aujourd'hui, mais je l'écrirai cette nuit, & demain vous l'emporterez. Je ne puis vous rien dire davantage : je n'ai que trop reſté ici, il eſt temps que je retourne à la maiſon, ne voulant pas que Madame votre mère me diſe pour la première fois aucune parole déſo-

bligeante. Ne manquez pas de la venir voir demain matin. Adieu.

Arrêtez encore un moment, belle Charlotte, lui dit-il; dites-moi, je vous en prie, ce que vous êtes née, & tirez-moi de l'inquiétude où votre discours m'a plongé sur ce qui vous regarde. C'est justement ce que je ne dois pas faire, répondit-elle: vous en approuverez vous-même les raisons, & vous conviendrez que ce que vous devez savoir auroit très-mauvaise grace dans ma bouche; contentez-vous d'être certain que je suis bien Demoiselle, & que vous n'apprendrez rien qui puisse vous déplaire, & qui ne soit, je crois, à mon avantage. Vous ferez cesser votre incertitude dès-demain au soir si vous voulez; il n'y a point si loin d'ici chez ma mère, & vous pouvez vous y rendre en moins de six heures par la poste: ne manquez pas de venir demain chez la vôtre. Mais, belle Charlotte, lui dit-il, vous êtes cause que j'ai déja violé le serment que j'avois fait de ne plus remettre le pied dans sa maison, & de ne regarder de ma vie, ni elle, ni ses filles, que je ne veux jamais voir. Puisque vous l'avez déja violé une fois pour l'amour de moi, dit-elle, je vous donne l'absolution pour deux, & j'en prends le péché sur mon compte: ainsi n'hésitez point d'y venir; venez-y même dans toute votre magnificence, & don-

nez-moi le plaisir de voir par mes yeux la réception qu'on vous fera en faveur de votre dorure, & d'entendre ce que la mère & les filles diront après votre départ.

Elle sortit aussi-tôt sans attendre d'autre réponse; & Vallebois parlant à Auberville, lui dit: Eh bien, vous venez de la voir, lui dit-il, qu'en pensez-vous? J'en pense, lui répondit Auberville, que voilà une fille fort belle, parfaitement bien faite, & qui a de l'esprit infiniment, & beaucoup de conduite. Je ne prévois que du bonheur pour vous dans votre mariage avec elle; & c'est à quoi vous devez travailler sérieusement. Pour cela il faut absolument que vous alliez demain prendre la Lettre qu'elle vous a promise, & que vous la portiez à sa mère; je voudrois que vous en fussiez déja revenu, parce que votre inquiétude cesseroit. Allez demain chez Madame votre mère dans l'état le plus magnifique que vous pourrez, c'est la plus grande & la plus noble vengeance que vous pouvez prendre de sa dureté & de celle de Mesdemoiselles vos sœurs. Mais vous devez en honnête homme en rester là & ne les point irriter. Un mauvais exemple ne doit jamais être suivi. Au contraire plus vous leur ferez d'honnêtetés & de bien, plus vous les couvrirez de confusion, & plus les remords de leurs consciences vous vengeront d'elles. Observez même de ne leur

faire aucun reproche, cela ne ferviroit qu'à aigrir les chofes. Je fuis tellement accoutumé à vous entendre parler noblement, lui répondit Vallebois, que rien de votre part ne me furprendra plus, & fi je fuis étonné de quelque chofe, c'eft de ce que vous m'avez affuré que vous n'êtes que le fils d'un fimple Payfan. Je ne fuis rien autre chofe, Monfieur, lui dit Auberville; & quand il vous plaira, je vous ferai voir le plus honnête homme de ma race, qui eft mon père, encore en bonne fanté, quoique fort vieux. Faites-le venir chez moi, lui répliqua Vallebois, je n'en ferai pas plus de dépenfe. Je vous rends déja graces pour lui, reprit Auberville; je fuis certain qu'il acceptera votre offre, quand ce ne feroit que pour fe tirer de l'extrême pauvreté où il eft réduit: mais fongeons auparavant à vous fixer, après cela le refte n'aura plus de difficulté. A quelle heure irez-vous, Monfieur, chez Madame votre mère? A dix heures, répondit Vallebois; je la trouverai de retour de la meffe, & vous m'y accompagnerez. Non, Monfieur, répliqua vivement Auberville, il faut que vous foyez feul; fi quelqu'un vous tenoit compagnie, il fembleroit que vous auriez voulu avoir des témoins de votre triomphe, de fa furprife & de la confufion de Mefdemoifelles vos fœurs. Si j'ofois même, je vous donnerois un confeil que je fuivrois,

si j'étois à votre place. Dites ce que vous pensez, lui répliqua Vallebois; j'exécuterai tout ce que vous jugerez à propos que je fasse. Je n'entrerai dans aucun éclaircissement, ni dans aucune excuse, poursuivit Auberville; & si elles en faisoient, j'interromperois l'un & l'autre; j'accablerois ma mère de tendresse, & je ferois à chacune de mes sœurs présent d'une bourse de cent louis, & les convierois à venir dîner chez moi à mon retour d'un petit voyage que je leur dirois pour moi indispensable. Ce voyage sera, Monsieur, celui d'aller chez la mère de Charlotte; à votre retour vous saurez d'elle ce que la mère & les filles auront dit & fait à votre occasion; & là-dessus vous prendrez les mesures qui vous conviendront pour l'avenir; c'est-à-dire, reprit en riant Vallebois, que vous voulez que les battus paient l'amende, & que j'achète ma vengeance; il n'importe je le ferai puisque vous m'y condamnez.

Le lendemain il ne manqua pas d'aller chez sa mère, & la trouva qui ne faisoit que de revenir d'un Couvent tout proche. Au bruit du carrosse qui étoit arrêté devant la porte, la mère & les filles se mirent à la fenêtre; elles en virent un magnifique, trois grands laquais derrière, & le cocher vêtu de la livrée des couleurs de notre maison; & un des laquais étant descendu & ayant frappé,

elles virent sortir de ce carrosse un homme qu'elles n'avoient garde de reconnoître, richement vêtu comme il l'étoit, avant que de l'avoir vu au visage. Charlotte ouvrit, & lui donna la lettre qu'elle lui avoit promise, pendant que la mère & les filles descendoient. Il alla au devant d'elles, & se fit reconnoître en les embrassant. Après cela il entra avec elles dans une salle; elles ne se remirent pas si-tôt de leur étonnement; elles furent fort long-temps sans ouvrir la bouche. Quoi! c'est vous, dit enfin la mère; & pourquoi m'avez-vous caché l'état de votre fortune? Je vous en avois assez fait comprendre, Madame, lui répondit-il, en vous disant que le paquet qui m'étoit adressé m'étoit de très-grosse conséquence, mais je ne suis pas venu ici pour rappeller tout ce qui s'est passé à ce sujet, & que je vous supplie vous & mes sœurs d'oublier, comme de ma part je l'oublie avec plaisir. Je suis uniquement venu, Madame, pour vous assurer de mon respect & de ma tendresse, & mes sœurs de mon amitié sincère; & afin qu'elles n'en doutent point, je les prie d'accepter le petit présent que je leur fais. En même-temps il leur présenta à chacune une bourse, qu'elles prirent. Il se leva ensuite, & leur dit qu'à son retour d'un petit voyage, qu'il étoit indispensablement obligé de faire, il reviendroit les voir, & les convier de venir voir

ſa maiſon & d'y dîner, & après les avoir encore embraſſées il ſortit. Il fut reconduit juſqu'à ſon carroſſe, où il monta, & revint chez lui avec une impatience extrême de lire la Lettre de Charlotte à ſa mère. C'eſt pourquoi il appella Auberville, & lui montra cette Lettre, dont la ſuſcription étoit adreſſée à Madame la Comteſſe de Pontais, dans ſon Château proche la ville de..... Elle avoit raiſon, dit Auberville, de dire qu'il ne dépendoit que d'elle de ſortir de ſervitude. J'ai entendu parler de cette maiſon, qui eſt très-conſidérable : mais ſeroit-ce bien elle qui a tué un homme qui l'aimoit, qui la vouloit épouſer du conſentement de ſa mère, & qu'elle a refuſé uniquement parce qu'elle ne l'aimoit pas ? Liſons la Lettre, dit Vallebois, elle nous inſtruira ſans doute ; ouvrez-la puiſqu'elle n'eſt point cachetée. Cette omiſſion volontaire de cachet me témoigne déja une entière confiance, dont je lui dois tenir compte. Liſez, Monſieur, lui dit Auberville, en lui préſentant la Lettre ouverte, & un billet qui y étoit renfermé, & lui étoit adreſſé. Il commença par la Lettre, dans laquelle il trouva ces mots.

LETTRE.

» VOus devez ſans doute être en co-
» lère contre moi, Madame ma très-
» chère mère, de ce que depuis près de qua-

» tre ans je vous ai laissée dans l'incertitude
» de ce que j'étois devenue, & du lieu où
» je m'étois retirée. C'est une faute dont je
» vous demande un généreux pardon, &
» que j'espère obtenir, soit de la tendresse
» du sang, soit de la bonté de votre cœur.
» Je n'ai point quitté la Ville où j'arrivai
» le lendemain que je sortis d'auprès de vous;
» mais je puis vous assurer qu'aucune ac-
» tion de ma part n'a démenti la pureté de
» votre sang, à moins que ce ne soit la
» servitude où je me suis réduite, dans la-
» quelle je suis encore, & dont j'espère que
» vous voudrez bientôt me retirer. Je ne sau-
» rois cependant pas être fâché d'avoir em-
» brassé un genre de vie si humiliant; au
» contraire, je m'en applaudis sans cesse à
» moi-même, puisque c'est au choix de cet
» état que je suis redevable de la connois-
» sance de Mr. de Vallebois, qui vous ren-
» dra ma Lettre. C'est lui que je me destine
» pour époux, bien persuadé que loin d'en
» dédire mon choix, vous l'approuverez,
» sur-tout quand il vous sera connu. Il est
» bien autrement fait, d'une bien meilleure
» maison, & bien plus riche que feu Mr.
» de Villeneuve, que vous m'aviez destiné.
» Mais comme je n'ai pas jugé à propos de
» lui conter ce qui m'est arrivé, je vous
» supplie de le lui dire, afin qu'il ne lui
» reste aucun ombrage sur ma conduite.

» Ainsi ne lui cachez rien du tout de ce qui
» me regarde : dites-lui les circonstances de
» la mort de Mr. de Villeneuve, & tout
» ce qui s'en est suivi. Parlez-lui papiers sur
» table, & les apportez ici avec vous, afin
» qu'il sache par les dates, le jour que je
» vous ai quittée, & celui que je suis en-
» trée chez Madame sa mère. Cela le con-
» vaincra que je n'ai couché qu'une seule
» nuit dehors chez une honnête femme de
» Village, & que vous verrez en retour-
» nant à Pontais. J'ai été près de quatre
» mois chez une Dame très-sage & très-ver-
» tueuse, que Madame de Vallebois con-
» noissoit particulièrement, puisqu'elles
» étoient intimes amies. Au reste, Madame,
» j'aurois sans doute accepté Mr. de Ville-
» neuve de votre main, quelque répugnance
» naturelle que je me sentisse à lui donner la
« main, mais je n'ai pu souffrir qu'il ait voulu
» se servir de la violence pour m'obliger de
» me donner à lui malgré moi. Je suis très-
» fâchée d'être cause de sa mort; mais par
» rapport à mon honneur, je ne me repens
» point de ce que j'ai fait; & je le ferois
» peut-être encore, parce que je suis per-
» suadée qu'une fille qui veut vivre honnête
» femme, ne doit point se donner à un hom-
» me qui lui déplaît, & pour lequel elle se
» sent un fond de haine. Tels sont encore à
» présent mes sentimens. J'attends avec im-

» patience le moment de m'expliquer avec
» vous de vive voix, de vous embrasser, &
» de vous assurer que je suis avec toute sorte
» de respect & de tendresse, Madame, ma
» très-chère mère, votre très-humble &
» très-obéissante fille & servante,

Charlotte de Pontais.

La lecture de cette Lettre, où il étoit parlé de la mort d'un homme, dont Charlotte s'avouoit la cause, augmenta encore l'inquiétude de Vallebois. Quelle est cette énigme-ci, dit-il à Auberville ? C'est une énigme, Monsieur, répondit-il, qu'il faut que Madame de Pontais vous explique : j'en ai entendu parler confusément, mais vous devez vous informer de tout. Envoyez, sans perdre de temps, votre carrosse coucher sur la route, afin qu'il puisse vous joindre demain matin ; & vous prenez la poste à l'issue de votre dîner ; vous pouvez dès aujourd'hui vous rendre à. . . . où vous apprendrez ce qu'en dit le public : & demain vous acheverez d'être instruit par la bouche de la mère de votre maitresse de ce qui est arrivé à sa fille. Ne doutez point que cette Dame ne veuille venir ici avec vous : ainsi faites incessamment partir votre carrosse, afin que vos chevaux ne soient point fatigués lorsqu'ils arriveront ; car ils ne resteront pas long-temps à se reposer, où je suis

fort trompé. Faites vous-même tout ce que vous voulez faire, lui dit-il, mon cher Auberville; je ne vous dédirai en rien. Ce garçon affectionné descendit dans le moment, & donna ordre que le carrosse, les quatre chevaux & ses trois laquais partissent dans le moment. Il dit au cocher d'arrêter à . . . . qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château de Pontais, & il envoya à la poste querir des chevaux pour partir dans l'instant même. Il remonta après avoir donné ordre à tout, & dit à Vallebois qu'il falloit dîner au plus vîte. Ils le firent, & ils n'étoient pas au dessert, qu'un cuisinier leur apporta, parce que les laquais étoient partis avec le carrosse, que les chevaux de poste arrivèrent.

Ils montèrent dessus, & arrivèrent à . . .: sur les sept heures du soir. Ils logèrent dans la plus fameuse Auberge; & en donnant le soupé, Vallebois lâcha une parole, qui fut entendu d'un paysan, & tout aussi-tôt rapportée à la Comtesse de Pontais. Il demanda de ses nouvelles, & comment elle se portoit. Bien tristement, répondit l'hôtesse; elle ne sait ce qu'une fille unique, qu'elle a perdue, peut être devenue. Elle a promis un présent très-considérable à quiconque pourra la faire retrouver; & elle n'a pu jusqu'ici en savoir aucune nouvelle. Je lui en apporte, dit Vallebois en riant; & s'il n'y a que cela qui la chagrine elle doit être

contente. Je connois sa fille, qui est en santé; & la mère doit connoître son écriture. Vous avez une Lettre d'elle, reprit promptement l'hôtesse ? Oui, dit-il, & je la porterai demain. Y a-t'il loin d'ici à son Château ? Il n'y a pas une portée de fusil, répondit l'hôtesse, & ce seroit une charité d'y aller dès ce soir; je suis très-certaine qu'elle vous recevroit bien. Non pas ce soir, dit Vallebois; pour demain oui: mais on m'a dit, continua-t'il, qu'il est arrivé d'étranges aventures à cette fille. Il est vrai, reprit cette femme, qu'il lui est arrivé une aventure très-funeste; mais ce n'est pas sa faute; & je vous dirai ce qui en est quand vous aurez soupé, & que j'aurai fait servir tous les autres qui sont ici. Le Paysan qui avoit entendu cette conversation, alla tout aussi-tôt au Château de Pontais, & dit à la maîtresse qu'il y avoit dans une telle auberge un Monsieur qui avoit des nouvelles de Mademoiselle sa fille; & que même il avoit une Lettre qu'elle lui écrivoit. Cette femme transportée de tendresse & de joie ne se le fit pas répéter. Elle prit le Paysan par le bras pour se soutenir, & se fit conduire tout aussi-tôt à cette Auberge. Vallebois étoit encore avec l'hôtesse lorsque cette Dame entra. Où est, demanda-t'elle précipitamment, ce Monsieur qui a des nouvelles de ma fille ? Le voilà, Madame, lui répondit l'hôtesse, en lui mon-

trant Vallebois. Est-il possible, Monsieur, lui dit-elle, que je sois enfin assez heureuse pour être instruite de ce que ma fille est devenue ? Elle est en bonne santé, Madame, lui répondit-il, fort belle, parfaitement bien faite, & son esprit & sa sagesse surpassent encore de beaucoup tout le reste. Mais, Madame, ce que j'ai à vous dire, & une Lettre que j'ai à vous rendre de sa part, méritent bien que j'aie l'honneur de vous parler en particulier. Ainsi je vous supplie, Madame, de monter dans la chambre qu'on m'a donnée. Non, Monsieur, reprit cette Dame. Quelque impatience que j'aie d'être instruite, je vous supplie que ce soit chez moi; il n'y a qu'un pas; vous y souperez & y coucherez aussi-bien qu'ici; & l'hôtesse ne me voudra point de mal de vous avoir emmené. En même-temps elle le prit par la main: il la suivit, & dit en sortant à l'hôtesse qu'elle n'y perdroit rien. Auberville ne le suivit pas; ce garçon prévoyant ce qu'il alloit arriver, remonta sur le même cheval qui l'avoit apporté, & alla au devant du carrosse. Il le trouva à trois lieues de Pontais, d'où il étoit reparti; il laissa les chevaux dans la première Auberge qui se présenta; & en ayant trouvé d'autres à louer, il en fit le marché pour aller le jour même où étoit son maître, & revenir le lendemain au même endroit où il les prenoit. Il les fit

promprement atteler au carrosse, qu'il fit partir dans le moment avec le cocher & deux laquais, n'en ayant laissé qu'un pour avoir soin des chevaux. Après quoi il revint sur ses pas rejoindre Vallebois, qui l'avoit envoyé demander, & qui l'attendoit avec impatience.

Il le trouva prêt à se mettre à table avec Madame de Pontais; & il ne voulut jamais y prendre place, malgré les instances que Madame de Pontais & Vallebois lui en firent. Il dit à celui-ci ce qu'il venoit de faire. Sa conduite fut approuvée; & Madame de Pontais félicita Vallebois d'avoir à son service un homme si affectionné & si entendu. Lorsqu'ils furent à table, Vallebois lui dit qu'elle pouvoit s'expliquer sans rien cacher, ayant une entière confiance en d'Auberville, qui certainement ne révéleroit jamais ce qui seroit à cacher. Je n'ai rien de secret à vous dire, Monsieur, reprit cette Dame, tout le monde sait ce que j'ai à vous apprendre. J'ai eu quatre enfans de Mr. de Pontais, dont trois sont morts, & il ne me reste qu'une fille, qui est celle que vous connoissez. Il faut être mère pour bien sentir toute la joie dont j'ai été saisie lorsque vous m'en avez dit des nouvelles, & que j'ai vu la Lettre que vous m'avez rendue. Ses deux frères & sa sœur ne survéquirent pas à leur père, & moururent tous trois en même-temps

de la petite vérole, qui régnoit impitoyablement dans la ville, dont mon époux étoit Gouverneur, lorſqu'il fut tué à la tête du Régiment de ſon nom, dans la bataille de Caſtelnaudari : & en conſidération de ſa mort & de ſes ſervices, le Cardinal de Richelieu me permit de vendre ſon Régiment, ce que je fis; & outre cela je fus payée d'un Brevet de retenue, que le Roi lui avoit accordé ſur ſon Gouvernement, ſi bien que mes autres enfans étant morts peu après, Charlotte, la cadette de tous, fut à l'âge de trois ans fille unique d'une Maiſon conſidérable, & fort puiſſante héritière. Heureuſement nous l'avions laiſſée ici en nourrice; je dis heureuſement, parce que ſi elle avoit été en âge de ſouffrir le tranſport, nous l'aurions emmenée avec nous, & peut-être elle auroit ſubi le ſort de ſes frères & de ſa ſœur. Auſſi-tôt après la mort de Mr. de Pontais, je me retirai ici, & n'ayant plus qu'un enfant, j'appliquai tous mes ſoins à ſon éducation. Je me flattois d'avoir réuſſi : en effet, ma fille promettoit beaucoup, & puiſque vous la connoiſſez, vous ſavez qu'elle a autant d'eſprit qu'une fille peut en avoir; & même très-cultivé par les maîtres & les maitreſſes que j'ai eu ſoin de lui donner, & qui lui ont montré tout ce qui convient à une fille de qualité. Je puis dire à ſa louange que tout le monde étoit étonné de ſa facilité à

apprendre ce qu'on lui montroit ; je faisois d'elle tout mon plaisir lorsqu'elle me fut ravie par un accident, que je prévoyois si peu que j'y prêtai moi-même les mains ; & l'amour d'un côté & l'antipathie de l'autre, donnèrent lieu dans ce château-ci à une scène aussi sanglante que triste & funeste.

Mr. de Villeneuve, âgé d'environ quarante-cinq ans, homme de qualité & riche, demeuroit dans un château, qui lui appartenoit, à une lieue d'ici. Il y avoit cinq ou six ans qu'il étoit veuf, & n'avoit pour tous enfans que deux filles fort peu belles, & qui d'elles-mêmes se destinoient au Couvent, où elles avoient été élevées. Il avoit eu un fils ainé qui venoit depuis peu de mourir d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête par une chûte qu'il avoit faite à la chasse. Il est certain que si le jeune Villeneuve avoit vécu, le père n'auroit jamais songé à se remarier : mais ayant perdu l'héritier de son nom & de sa maison, il crut être en droit de prendre une nouvelle épouse. Il se ressouvint dans ce moment de ma fille, qu'il avoit vu il y avoit environ six mois à la noce d'un Gentilhomme. Il se résolut de l'épouser : il vint ici ; il m'en parla, & m'offrit pour Mlle. de Pontais des avantages si considérables que je les acceptai. Je lui en parlai ; je lui représentai que le parti lui convenoit, que Mr. de Villeneuve étoit le chef de sa famille, que

valétudinaire & âgé de près de cinquante ans, il ne pouvoit pas vivre long-temps, & que le bien qu'il lui offroit, joint à celui qu'elle avoit, lui feroit trouver à son veuvage tel parti du Royaume qu'il lui plairoit dans la Noblesse. Elle écouta mes raisons, & ne s'y rendit pas. Elle me dit pour toute réponse que leurs âges n'avoient aucun rapport; qu'elle avoit assez de bien pour remplir son ambition; qu'elle ne se résoudroit jamais à épouser un homme, qui pouvoit être jaloux ou le devenir; & qu'elle s'y résoudroit d'autant moins, qu'il avoit été assez peu maître de lui pour brutaliser en pleine compagnie une fort aimable Demoiselle, qui s'étoit trouvée à la même noce qu'elle: ce qui avoit tellement scandalisé l'assistance, & elle-même la première, que depuis ce temps-là elle ne l'avoit regardé qu'avec horreur: qu'elle se sentoit pour lui une antipathie invincible; qu'avec cela, elle ne vouloit pas courir le risque de devenir la garde d'un malade: qu'en un mot elle ne l'épouseroit jamais, y allât-il de sa vie. Qu'elle avoit pour lui une haine parfaitement complette, & qu'elle le lui diroit bien à lui-même, le méprisant assez pour ne le point ménager; & d'un autre côté ne le craignant point assez non plus pour appréhender son ressentiment.

Elle le fit comme elle me l'avoit dit. Il

vint la voir dès le lendemain de cette conversation ; & pour paiement de ses protestations, elle lui dit franchement qu'ils n'étoient point nés l'un pour l'autre ; qu'il n'avoit que faire d'attendre qu'elle changeât de volonté : elle le pria en lui tournant le dos de la laisser en repos, & de ne plus venir à Pontais la fatiguer de ses visites, qui n'aboutiroient à rien qu'à la chagriner. Il vint me rapporter cette réponse, de laquelle il me parut vivement touché. Je fis mes efforts pour le consoler, & lui fis concevoir l'espérance de la rendre enfin traitable à force d'honnêtetés & d'assiduités. Il vint donc quand il voulut, & il le voulut tous les jours, mais il n'avança rien. Ma fille constante dans sa haine entassoit duretés sur duretés ; & elle lui en fit tant, qu'au bout de six mois il se trouva moins avancé que le premier jour ; ce qui le mit au désespoir, & lui fit prendre une résolution dont je ne le croyois pas capable.

J'avoue que j'aurois voulu de bon cœur que ce mariage eût été fait. Ainsi je ne m'opposai point à ses fréquentes visites. Il vint un jour qu'il avoit épié, & dans un moment qu'il savoit bien que je n'étois pas au château. Il avoit suborné un de mes laquais, qui vint dire à la femme qui servoit ma fille, qu'elle vint me trouver promptement à la Ville dans un endroit qu'il lui indiqua, & où

où il lui dit que je l'attendois avec impatience. Cette femme le crut, sortit du château, & vint pour me trouver dans la maison où on lui avoit dit que j'étois. Comme je n'avois pas donné l'ordre de la faire venir, je fus surprise de son arrivée, & un pressentiment que j'eus me fit tout aussi-tôt remonter en carrosse pour venir ici, où je trouvai les choses tout-à-fait outrées, & dans l'état le plus funeste qu'il soit possible d'imaginer. Je rencontrai un laquais du Comte de Villeneuve, qui me dit que son maître se mouroit, & qu'il alloit lui chercher un Chirurgien à la ville. Je vous donne à penser ce que je devins à un pareil récit. Je montai promptement en haut, & trouvait Villeneuve couché sur le lit de ma fille, & percé de part en part. La Justice se transporta le soir au château, & fit toutes les procédures qu'elle jugea à propos de faire; & voici le précis de ce que Villeneuve déclara sur sa blessure.

Il dit qu'il avoit aimé & aimoit encore Mlle. de Pontais de toute sa tendresse; qu'il ne s'étoit attiré que son aversion pour prix de ses soins; qu'elle avoit toujours constamment rejeté les offres qu'il lui avoit faites pour leur mariage; & que ne pouvant vivre sans la posséder, il s'étoit déterminé à en venir à la violence, puisqu'il ne pouvoit la vaincre par douceur: que pour exécuter son

dessein, il avoit pris le moment de dix heures du matin, qu'il savoit que je devois aller en Ville: qu'il avoit trouvé un de mes laquais à qui, sachant que j'étois partie, il avoit dit qu'il m'avoit rencontrée, & que je l'avois prié de faire avertir la femme de chambre de ma fille que je l'attendois avec empressement chez un marchand, qu'il lui avoit nommé, & où il savoit que je devois être, parce que je lui avois dit le soir de devant; que s'étant caché il avoit vu sortir cette femme du château; que pour-lors ne doutant pas que ma fille ne fût seule dans sa chambre, il y étoit monté sans se faire annoncer; qu'en effet il l'avoit trouvée seule, & dans le négligé d'une fille qui sort de son lit; qu'il avoit fait ses efforts pour en triompher; & que voyant que ses paroles étoient inutiles, il en étoit venu à la violence; mais que la Demoiselle, qui est extrêmement robuste, s'étoit défendue avec une vigueur qu'il ne s'attendoit pas de trouver dans une fille, âgée tout au plus de quinze à seize ans: que s'il en fût venu à bout, il l'auroit certainement épousée, & lui auroit fait les mêmes avantages qu'il lui avoit tant de fois offerts, & qu'il m'avoit offerts à moi-même pour elle; qu'il ne s'étoit porté à cette extrêmité qu'à cause qu'il ne doutoit nullement que Mlle. de Pontais ne s'imaginât qu'il étoit de son honneur de se donner à un homme qui

l'auroit déjà possédée. Que dans le fort de leur agitation, après avoir inutilement crié au secours, elle avoit fait en sorte de tirer son épée de son fourreau; & que sans qu'il y prit garde, pendant qu'il ne songeoit qu'à satisfaire sa passion, elle la lui avoit passé au travers du corps, & l'avoit mis dans l'état où il étoit, & qu'il ne l'avoit point vue depuis. Il continua par dire que Mlle. de Pontais n'étoit pas blâmable d'avoir si vigoureusement & si vertueusement défendu ce qui doit être, à une fille d'honneur, plus cher que toutes choses au monde, & même que sa propre vie: qu'il lui pardonnoit très-volontiers sa mort, si elle arrivoit, comme le Chirurgien l'en avoit assuré. Qu'il ne vouloit pas qu'on lui en fit ni peine ni chagrin: qu'il avouoit qu'il méritoit ce qui lui étoit arrivé; & qu'il prioit qu'on la fit venir, son dessein étant de lui demander pardon de l'outrage qu'il s'étoit mis en devoir de lui faire.

On la chercha de tous côtés. Plus de vingt personnes allèrent à la quête par-tout où on crut qu'elle pouvoit être: mais quel fut mon étonnement d'entendre à leur retour qu'ils n'en avoient appris aucunes nouvelles! On les renvoya par-tout sur les chemins. La seconde enquête fut aussi infructueuse que la première. Ils revinrent au bout de trois ou quatre jours sans avoir trouvé ce qu'ils cher-

choient, & sans pouvoir m'instruire de ce que ma fille étoit devenue. Jugez, Monsieur, dans quelle situation peut être une bonne mère, qui depuis près de quatre ans n'a point entendu parler d'une fille unique tendrement aimée. Enfin vous avez eu la bonté de m'en apporter une Lettre, & c'est le plus grand plaisir que vous pouviez me faire, parce que je ne m'y attendois plus, & que je désespérois d'en recevoir jamais. Nous saurons demain d'elle-même ce qui lui est arrivé depuis qu'elle a quitté Pontais. Ainsi, poursuivit-elle, parlant à Auberville, je vous remercie de votre prévoyance sur les chevaux & le carrosse de Monsieur. Nous partirons demain matin pour arriver de bonne heure. Mon carrosse suivra; mais comme je n'ai que deux chevaux, nous n'irons pas si vîte; & je dirai à mon cocher où il me trouvera à Paris. Chez moi, Madame, interrompit Vallebois. Ma maison est belle & grande, & j'espère que vous n'y serez point incommodée. J'accepte votre offre, Monsieur, dit-elle, parce que je veux vivre avec vous sans façon, comme si vous étiez déja mon gendre, & parce que d'ailleurs je compte que vous me procurerez le plaisir d'embrasser ma fille dès que nous serons arrivés. N'en doutez point, Madame, reprit-il, parce que Auberville prendra la poste à la petite pointe du jour, qu'il ira à Paris donner or-

dre qu'on nous attende à dîner, & qu'il fera en forte d'inftruire Mlle. de Pontais de votre arrivée. Peut-être même fera-t'elle au logis avant nous. J'attends ce moment avec impatience, dit-elle, & il ne me refte à vous dire, fur ce qui la regarde, que la mort de Mr. de Villeneuve.

Le Chirurgien qu'on avoit été chercher arriva; il fonda la plaie, & la trouva abfolument mortelle. Il y mit le premier appareil, & pria qu'on envoya chercher deux de fes Confrères à quatre lieues de-là, pour le voir lever à pareille heure. Ils vinrent & trouvèrent la plaie abfolument mortelle; ils dirent même à Mr. de Villeneuve qu'il avoit plus befoin d'un Confeffeur que d'un Chirurgien, puifque felon les apparences il n'avoit certainement pas plus de douze heures de vie. Il fe prépara à la mort en honnête homme; & après fa confeffion il fit venir un Notaire & des témoins du dehors, entr'autres fon propre Curé. Il répéta en leur préfence, en forme de teftament, la déclaration qu'il avoit faite la veille devant les Officiers de Juftice. Il la fit écrire de nouveau; proteftant toujours de la fageffe de ma fille, à qui il demandoit pardon de fon indigne & inutile entreprife. Il lui légua même vingt mille écus à prendre fur le plus beau & le plus clair de fes biens, puis il mourut avec un très-grand repentir de fes

péchés, & sur-tout de celui-là. J'ai encore reçu cet argent environ six semaines après que son inventaire a été fait; & c'est une augmentation de dot pour ma fille, qui est certainement le plus riche parti qu'il y ait dans cette Province.

Madame de Pontais avoit à peine achevé son récit, que le carrosse de Vallebois arriva; & il fut résolu qu'on partiroit le lendemain du matin. Auberville qui entendit cette résolution, la prévint, en partant par la poste dès le soir même. Il arriva à Paris sur les cinq heures du matin; il donna ordre pour un dîner très-propre; écrivit à Mlle. de Pontais que sa mère seroit sur les onze heures chez Mr. de Vallebois, & il la convia de s'y rendre; que sa mère avoit toutes les envies du monde de l'embrasser, & qu'il étoit de son devoir de la prévenir. Comme il n'étoit point connu de Madame de Vallebois, il alla chez elle sous prétexte d'y demander son fils. Charlotte vint à son ordinaire ouvrir la porte: & comme il la connoissoit, il lui donna sa Lettre, & parla à la maîtresse du logis, qui lui dit que son fils étoit à la campagne pour peu de temps. Il fit durer la conversation le plus qu'il lui fut possible, ne doutant point qu'en sortant Mlle. de Pontais ne le chargeât de quelque Billet. Elle le fit aussi, & tout ce qu'elle écrivit ne portoit

qu'une assurance de se trouver au rendez-vous. Elle y vint en effet plus d'une heure avant que sa mère fût arrivée, & pendant ce temps-là Auberville lui fit le récit de ce qui s'étoit passé à Pontais. Si sa mère avoit pleuré de joie en apprenant de ses nouvelles, elle pleura à son tour de la tendresse de sa mère, & de la douleur de lui avoir donné tant d'inquiétude.

Madame de Pontais arriva enfin, & la mère & la fille furent plus d'une heure entre les bras l'une de l'autre, les larmes aux yeux de tendresse & de joie. La fille demanda pardon à la mère de ce qu'elle ne lui avoit point fait savoir de ses nouvelles depuis qu'elle étoit à Paris. Cette bonne mère l'embrassa, & lui dit que c'étoit le vrai moment de l'instruire de quelle manière elle étoit venue à Paris, & de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle y étoit. Je ne m'en ferai point presser, lui répondit sa fille, & c'est avec plaisir que je vais vous en rendre compte. Je sortis du château sur les onze heures, n'ayant pour tout vêtement que ma robe de chambre, des coëffures de nuit, mes bas & des pantoufles, & un jupon, dans la poche duquel il y avoit vingt-cinq écus que le Fermier de la Gatine m'avoit apportés le matin pour vous donner, dit-elle à sa mère, & que je n'avois pu vous remettre en main, parce que vous n'étiez pas encore de retour au

château. Je ne vous ferai point la peinture de l'appréhension où j'étois; je croyois être poursuivie du Prévôt, & tout ce que je voyois me présentoit un Archer. Rien ne s'offroit à mon imagination qu'un homme mort de ma main, & un supplice pour moi. Les transes & les craintes qui m'agitoient, sont au dessus de mes expressions. Je marchai de toute ma force sans savoir où j'allois, & ne m'arrêtai que le soir, que je trouvai une jeune fille, qui ramenoit chez sa mère des Poulets d'Indes. Je la suivis, & j'entrai avec elle dans une chétive masure, où je trouvai sa mère, qui fut fort étonnée de mon abord & de mon équipage : elle me demanda ce que j'avois & d'où je venois; je lui dis qu'une envie de jeunesse m'avoit conduite à la chasse avec mon frère; que les chasseurs s'étoient séparés, & que j'étois restée seule dans un bois, où mon cheval s'étant abattu, m'avoit jeté à terre; qu'étant à pied j'avois tâché de remonter à cheval, mais que novice à cela je m'y étois si mal prise qu'il m'avoit laissée, & étoit apparemment retourné à son écurie : que me voyant seule dans un bois, la crainte de quelque mauvaise rencontre m'avoit obligée de suivre, en fuyant, le premier chemin que la providence m'avoit offert, & que je l'avois suivi le plus promptement que mes forces me l'avoient pu permettre : que j'en étois tellement fatiguée

que je ne pouvois me soutenir : que j'étois encore à jeun, & qu'elle me feroit plaisir de me donner à manger, ou de m'en aller querir dans le Bourg, & de s'informer où j'y pourrois passer la nuit. Elle me dit qu'à l'égard d'y passer la nuit, elle ne me conseilloit pas de m'exposer dans aucune Auberge, ces sortes de maisons étant presque toujours pleines de gens inconnus, parmi lesquels il pouvoit s'en rencontrer qui seroient assez brutaux pour me manquer de respect, peut-être même pour me faire insulte. Qu'il n'y avoit qu'elle & sa fille dans sa maison, & que si je voulois y coucher elle me donneroit un petit lit & des linceuils blancs, & que j'y serois en sûreté. J'acceptai ses offres avec plaisir. Elle m'offrit pour souper du beurre, du lait, des œufs, & du pain bis ; je la remerciai, & lui dis, que puisque je lui serois à charge & à sa fille pendant la nuit, il étoit juste que je leur donnasse à souper, & je lui mis en même-temps un écus dans la main pour aller querir ce qu'il lui plairoit. Elle eut la civilité de me demander ce que je voulois. Je lui répondis que je mangerois ce qu'elle apporteroit. Elle y alla, & avec deux pigeons & deux poulets, elle apporta un pain blanc & une chopine de vin. Nous soupâmes avec autant de tranquillité que mon inquiétude pouvoit me le permettre. Je lui demandai en soupant, com-

bien il y avoit de distance de plusieurs Villes, que je lui nommai, jusques au Bourg où nous étions; j'appris qu'il y avoit sept grandes lieues de-là à . . . . proche Pontais, & qu'il n'y en avoit plus que quatre de ce même Bourg à Paris. Vous pouvez voir par-là que je n'avois pas perdu de temps en chemin, & qu'une fille à mon âge qui fait sept grandes lieues en moins de six heures en pantoufles, n'a pas pu s'amuser beaucoup sur la route. Lorsque cette bonne femme m'eût appris qu'il ne me restoit que quatre lieues à faire pour me rendre à Paris, je m'abandonnai à la Providence, & résolus d'y venir: je le dis à cette femme, & que mon dessein étoit d'aller chez une tante que j'y avois, mais que j'étois embarrassé de la voiture qui m'y porteroit, n'étant point accoutumée de tant marcher à pied, & étant si lasse que je n'en pouvois plus. Elle me répliqua que je ne devois pas m'embarrasser de la voiture, parce que le carrosse qui venoit de Chaumont, viendroit le lendemain dîner au village, qui n'étoit éloigné que d'un demi-quart de lieue, qu'elle m'y conduiroit sur son ane; que les cochers étoient tous de sa connoissance, parce que c'étoit elle qui leur fournissoit la volaille qu'ils apportoient à Paris, & qu'elle se flattoit de m'y faire avoir une bonne place. Je lui dis qu'elle me feroit plaisir, & j'acceptai ce qu'elle m'offroit. J'a-

joutai que j'avois des raisons pour ne pas aller chez ma tante vêtue comme j'étois, & parce qu'elle n'étoit qu'une simple femme de Chambre, je la priai de me faire trouver un habit complet de paysanne, avec les coëffures, la chemise, les bas, les souliers & le reste, convenable à l'état que j'allois prendre. Elle me répondit que cela ne devoit point me faire de peine, & que quoique le Bourg où elle demeuroit fût petit; on y trouvoit pourtant, aussi-bien qu'ailleurs, tout ce qui étoit nécessaire & même à bon prix. Après cela j'allai me coucher; le lit étoit assez bon & assez propre, mais quoique j'eusse besoin de repos, je fus pourtant plus de quatre heures à m'assoupir, & à faire de bien tristes réflexions sur le cruel état où je me voyois réduite, & sur l'incertitude de ce que j'allois devenir. J'eus pourtant assez de force sur moi pour retenir des soupirs qui vouloient sortir en abondance; & je me contraignis le plus qu'il me fut possible. Je m'endormis enfin, & ne me réveillai qu'à plus de sept heures, après en avoir reposé autant. La mère & la fille avoient eu la discrétion de ne point faire de bruit, crainte d'interrompre mon sommeil. Je donnai à la première l'argent qu'elle me demanda. Un quart-d'heure après elle m'apporta deux chemises, deux coëffures, un bonnet de paysanne & des bas, & me dit

de rester au lit jusqu'à ce qu'on m'apportât un habit & des souliers. Je mis simplement une chemise & une coëffure, & demeurai couchée : je n'y restai pas long-temps; le Tailleur entra : je pris le cotillon & la jupe, & me levai pour mettre le corps de cotte & la robe. Tout se trouva juste, excepté le corps que le Tailleur remporta, & qu'il me rapporta un quart-d'heure après. Le Cordonnier vint ensuite, de manière qu'en moins d'une heure de temps je fus métamorphosée en villageoise depuis la tête jusqu'aux pieds. Après cela je dis à la mère qu'il falloit songer à partir; elle me répondit que nous avions encore plus de trois heures devant nous, & que je ne me mis en peine de rien. Cette femme qui avoit de la prévoyance, & qui ne haïssoit pas le jus de la grappe, avoit apporté avec elle une chopine de vin. Sa fille mit la nappe & servit dessus le restant du souper, que nous mangeâmes pour notre déjeûner. Elles me dirent que j'avois beaucoup soupiré la nuit. Je rejetai cela sur la fatigue du jour précédent, dont je n'étois pas encore remise. Elles le crurent, & ne me questionnèrent plus sur cet article-là. Je demandai le nom du Bourg, celui du village où s'arrêtoit le carrosse, & son nom à elle. Elle me dit tout, & je m'en souviens encore; & comme le détour du chemin de Pontais pour aller à ce Bourg, n'est que

d'un quart de lieue au plus, je vous prierai d'y venir pour vous y convaincre de la sincérité de ce que je viens de vous avancer : outre que je serai fort aise de reconnoître les bontés que cette pauvre femme a eues pour moi, & les services qu'elle m'a rendus, en cas qu'elle soit encore en vie ; sinon de faire un présent à sa fille, qui m'a paru très-sage & très-serviable. Après avoir déjeûné, je fis un paquet de mes hardes, & mis à l'ouverture ce qui convenoit à une paysanne ; je l'ai encore, & il est chez Madame votre mère, Monsieur, dit-elle à Vallebois. Mon paquet fait, comme je me trouvai encore du temps de reste avant que de partir, j'allai à l'Eglise vêtue en paysanne. J'en vis plusieurs à la messe, & je vous avoue que la tranquillité de leur vie & leur innocence me firent envier leur sort, & que ce fut très-sincérement que je souhaitois être née à leur niveau. Elles ont de la peine pendant la journée, il est vrai, mais leur esprit n'est point inquiété : comme elles vivent sans ambition, elles dorment tranquillement sans se mettre en peine du travail qui suivra leur réveil. Elles ne sont point sujettes à mille revers ausquels la vie d'une fille de qualité ou une fille riche semble être en but. C'est contre celles-ci que la fortune déploie les plus cruels coups de sa haine & de ses caprices, pendant qu'elle laisse en

paix les gens de village. Ne pourrois-je pas dire que la fortune se dédommage par les chagrins qu'elle donne aux personnes riches, des faveurs qu'elle leur a faites à leur naissance, ou qu'elle leur a prodiguées pendant une partie de leur vie? Il est certain que tout bien examiné, je préférois presque encore à présent une vie champêtre & innocente au faux éclat de la grandeur toujours sujette à l'envie, & du moins à la médisance. Ces paysannes ont le bonheur de se choisirent un mari, & ne sont point violentées pour en prendre un malgré elles. Comme les garçons & les filles sont tous de familles égales, & que l'on n'a pas pour l'ordinaire plus de bien que l'autre, l'intérêt ne les domine pas. Le garçon qui veut se marier, cherche ce qui lui plaît: s'il convient à la fille, le cœur & la tendresse réciproque en décident, & l'affaire ne traine point en longueur. Si la fille ne l'agrée point, il cherche parti ailleurs, & elle n'en est pas plus reculée pour cela: elle a même le bonheur que sa vertu reste sans être attaquée. Je finis la moralité; elle me meneroit trop loin.

Je montai enfin sur l'âne qui m'avoit été destiné, & ma pauvre hôtesse me suivit à pied. Il n'y avoit en effet que pour un demi quart d'heure de chemin du lieu où nous étions à ce Village; & le carrosse n'y étoit point encore arrivé lorsque nous y vînmes;

il n'arriva qu'un moment après, & ma conductrice retourna chez elle chercher pour le cocher ce qu'elle avoit pour lui, qui étoit un panier, qu'il couvrit & mit dans son magasin. Je restai seule avec mon paquet pendant qu'ils faisoient ensemble leur petit commerce, dont je m'apperçus, quoiqu'ils fissent tout leur possible pour le cacher. Après qu'ils eurent fait, ils vinrent me joindre. Ce fut alors qu'elle lui parla de moi, & qu'elle lui dit, sans que je l'en eusse priée, qu'elle étoit ma tante à la mode de Bretagne, & que j'allois à Paris chercher une condition. Il me promit de m'en faire trouver une, & de me mettre jusques à ce temps-là loger chez sa mère, qui étoit une veuve fort honnête femme; il me promit de me donner une place dans son carrosse. En un mot, il me fit toutes les offres de service qu'il pût; & je crois, tant il parloit de cœur, qu'il les auroit tenues si j'avois été dans la nécessité de les accepter. J'avois fait venir un morceau de salé & du fromage, régal de paysan; ils en furent cependant contens, & encore plus de la pinte de vin à chacun que je leur fis boire. J'avois examiné tous les gens du carrosse à leur descente, & bien sûre de n'en connoître aucun, j'acceptai avec plaisir l'offre que me faisoit le cocher de m'y donner place. Mon dessein étoit en arrivant à Paris, d'aller descendre chez Madame le

Long, qui avant son mariage a été si long-temps au Château auprès de vous, comme femme de chambre, & qui m'a presque élevée. Je ne voyois qu'elle à qui je pusse me confier, & j'étois certaine de n'en être point trahie; parce qu'outre les obligations qu'elle vous a, il m'a toujours paru qu'elle m'aimoit. J'avois autant d'argent qu'il lui en falloit pour son voyage de Paris à Pontais, & je comptois qu'elle le feroit avec plaisir: car de vous écrire par la poste, j'appréhendois que l'adresse & l'écriture n'obligeassent quelque curieux à décacheter ma Lettre, qui leur auroit indiqué le lieu de ma retraite. Ajoutez à cela que j'appréhendois que votre tendresse pour moi ne vous trahît en disant que vous saviez où j'étois, & qu'à force de belles promesses & de protestations trompeuses, on ne tirât le secret de votre bouche pour me faire un mauvais parti. Que vous dirai-je de plus, Madame, tout me faisoit peur; je craignois tout, & je me craignois moi-même. Je vous laisse à penser de combien de troubles j'étois agitée. Jamais fille à mon âge ne s'est trouvée dans un si triste état. Malgré cela j'eus assez de force sur mon esprit pour ne donner aucun signe d'inquiétude, & après avoir assez généreusement récompensé les services de ma paysanne & de sa fille, qui étoit venue la joindre, & lui avoit encore apporté un autre panier, je montai

dans le carroſſe, l'eſprit en apparence aſſez tranquille, mais cruellement déchiré au dedans. Je m'étois fixé à m'adreſſer à Madame le Long ; mais la fortune en avoit ordonné autrement. Il y avoit dans ce carroſſe une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, qui revenoit de vingt lieues chercher inutilement de la main d'un Empyrique un remède à un Cancert qui lui dévoroit la mamelle gauche. Cette femme avoit été très-belle, & ſon âge & ſon mal n'avoient altéré aucun de ſes traits, qui me parurent tous fort réguliers. Elle ſe fit un plaiſir de m'entretenir ; & trouvant en moi quelque délicateſſe d'eſprit, au deſſus de celui d'une payſanne ordinaire, elle me queſtionna beaucoup ſur ma naiſſance. Je lui dis que je n'étois cependant née que payſanne, & que ſi je paroiſſois avoir quelque éducation, je la devois à un Couvent, où j'avois demeuré long-temps au ſervice d'une Demoiſelle, qui y étoit morte penſionnaire. Elle me demanda le nom de cette Demoiſelle & de ſon Couvent. Je lui nommai ma couſine, qui en effet étoit morte dans le Couvent de......... il y avoit environ trois mois. Elle me demanda ſi je ſavois faire quelque choſe. Je lui répondis que je ſavois peu de gros ouvrages ; que tout mon ſavoir ſe bornoit à ſavoir lire & écrire, à faire un lit, une petite ſoupe, blanchir le menu linge, coudre, raccommoder les dentelles & faire

de la tapisserie à point quarré & à petit-point. C'est avoir assez de talens, me dit-elle; mais d'où êtes-vous? D'ici proche, Madame, lui répondis-je. Je n'ai ni père ni mère; & le cocher qui nous mène m'a reçu de la main de ma tante. Elle appella le cocher, qui lui confirma ce que ma prétendue tante lui avoit dit, & ajouta que cette tante étoit une des plus honnêtes femmes du pays; qu'il la connoissoit de longue main: que pour moi il ne m'avoit jamais vue, mais qu'à la considération de la veuve André du Four ma tante, il s'étoit engagé de me faire trouver condition, & de répondre pour moi aux personnes, au service de qui je pourrois entrer. Comme tout cela quadroit à ce que j'avois avancé à la Dame, elle me dit que si je voulois avoir autant de sagesse que ma physionomie en indiquoit, être assidue dans sa chambre, n'en point sortir qu'avec elle, & lui rendre tous les services, dont une femme accablée d'infirmités, & d'un mal incurable auroit besoin, je n'avois pas besoin d'aller à Paris pour chercher une maîtresse, puisque j'en trouvois une sur la route. Que je lui plaisois, & que je ne me repentirois point de l'attachement que j'aurois pour elle. Elle me répéta encore qu'elle vouloit une fille sage & assidue. Je ne veux pas, ajouta-t'elle, me trouver dans le même embarras d'où je sors. Si toutes les personnes qui sont ici ne sa-

voient pas ce que c'eſt, je le tairois pour l'amour de moi-même; mais comme tout le monde en eſt inſtruit, je ne feindrai point de vous dire que j'avois amené avec moi il y a quatre mois une fille, que je croyois très-ſage; mais j'en ai été déſabuſée cette nuit-ci même qu'elle a été attaquée des douleurs qui ne devoient être reſſenties que par une femme mariée. C'eſt ce qui m'oblige, me dit-elle, à vous recommander la ſageſſe & l'aſſiduité. Je lui répondis que j'eſpérois que ma conduite répondroit toujours aux bonnes qualités qu'elle croyoit elle-même avoir remarquées dans ma phyſionomie; que du moins je ne les avois jamais démenties; & j'eſpérois de la grace de Dieu qu'il ne permettroit pas que je fiſſe rien d'indigne d'une fille qui avoit ſa crainte gravée dans le cœur. Ce fut ainſi que j'entrai au ſervice de Madame de Quergouet. Quelle eſt cette Dame, interrompit Vallebois? C'étoit, répondit Mlle. de Pontais, la veuve d'un Payeur des rentes de l'hôtel-de-ville de Paris, & en même-temps Secrétaire du Roi. Je la connois, dit-il, c'eſt une des bonnes amies de ma mère. Elle l'a été, & ne l'eſt plus, puiſqu'elle eſt morte, reprit Mlle de Pontais. Mais laiſſez-moi pourſuivre. Sa mémoire m'eſt précieuſe, non-ſeulement à cauſe de quelque bien qu'elle m'a fait par ſon teſtament, mais auſſi parce qu'elle m'avoit fort

tement recommandée à Madame de Vallebois, & de telle sorte, que dès les jour même de la mort de Madame de Quergouet, elle m'a pris chez elle, où je suis encore. Autant que j'ai pu m'en appercevoir, ces deux Dames avoient contracté ensemble, dès leur plus tendre jeunesse, une amitié fort étroite. Dès le lendemain de notre arrivée à Paris, Madame de Vallebois vint voir son amie; & après les premières civilités elle s'informa de sa santé. Madame de Quergouet lui en rendit compte, en lui disant qu'elle avoit fort inutilement fait un voyage de près de soixante lieues, tant à l'aller qu'au retour, pour trouver un Médecin Empyrique, dont le monde vantoit la science & les cures; mais qui n'avoit en effet pour lui que la voix fabuleuse d'un vain peuple, puisqu'au bout de quatre mois de séjour auprès de lui, sans lui avoir jamais vu faire de guérison considérable, elle avoit été obligée de revenir encore plus malade qu'elle n'étoit partie, sans compter la dépense qu'elle avoit faite & la fatigue qu'elle avoit essuyée. Madame de Vallebois la consola le mieux qu'il lui fut possible, & lui fit un sermon fort chrétien sur la résignation aux ordres de la Providence. Ensuite elle lui demanda des nouvelles de Jeanneton. Ne me parlez point de cette coquine-là, reprit Madame de Quergouet, en l'interrompant: Eh! que vous a-

t'elle fait, demanda Madame de Vallebois? Vous a-t'elle volée? Bien pire, répondit ma maîtresse: & là-dessus elle raconta à son amie la mauvaise conduite de cette Jeanneton, & elle finit par dire que j'occupois sa place, sans oublier les circonstances de mon entrée chez elle. Elle ajouta que ma physionomie lui plaisoit. Elle est toute belle & toute heureuse sa physionomie, dit Madame de Vallebois, après m'avoir regardée. Ecoutez ma fille, poursuivit-elle, s'adressant à moi, vous êtes ici dans une maison d'honneur, & avec une Dame de vertu; c'est à vous à vivre sagement si vous voulez y rester. Mais revenons à Jeanneton, poursuivit-elle; je me suis toujours doutée qu'il y avoit du particulier entre ce grand Escogrife qui la venoit voir, & elle. Vous savez, Madame, ce que je vous en ai quelquefois dit, & vous avez raison de dire que votre Empyrique n'est qu'un ignorant, puisque s'il avoit eu la moindre habileté, l'incommodité de Jeanneton ne lui seroit point échappée. Elle ne venoit point avec moi chez lui, reprit Madame de Quergouet; c'étoit Parisien qui me soutenoit, & il n'y avoit qu'une maison entre celle de ce Médecin & celle que j'occupois. Madame de Vallebois sortit: mais comme elle y venoit tous les jours, elle eut tout le temps de m'y considérer & de m'examiner. Après que tout le menu

linge fut accommodé, ma maîtresse pria son amie de me mener acheter de la soie & de la laine qu'il me falloit pour travailler à la tapisserie, que je lui avois dit savoir faire. Nous y allâmes, & je choisis ce que je trouvai de plus beau & de plus fin, & deux canevats peints, ou si vous l'aimez mieux dessinés pour faire le fond & le dossier d'une chaise. Madame de Vallebois me laissa faire, & paya tout; fort incertaine, à ce qu'il me parut, de la réussite de mon entreprise. Comme je ne sortois point du tout qu'avec Madame de Quergouet, & seulement pour aller à la messe dans un Couvent fort proche, & où je me faisois accompagner par la cuisinière toutes les fois que cette Dame n'y pouvoit pas venir, j'avançai tellement mon ouvrage, qu'elle en fut elle-même surpris, & m'en aima davantage. Madame votre mère, Monsieur, qui ne passoit pas un jour sans venir la voir, & qui par conséquent voyoit tous les jours ce que je faisois, trouva le petit-point si beau, & la fable du coq & du diamant si bien rendue, qu'elle me pria de servir de maîtresse à Mesdemoiselles vos sœurs; j'y consentis, pourvu que Madame de Quergouet le voulût bien. Elle me dit elle-même que je lui ferai plaisir. Vous savez, Madame, lui dis-je, que vous-même m'avez dit que vous vouliez que je ne sortisse point de votre chambre, & que j'y fusse

assidue : permettez-moi de vous en faire souvenir, & vous supplier en même temps de ne me point engager à sortir pour quelque cause que ce soit. Nous approuvons votre demande, me dirent en même temps ces deux Dames ; mais, belle & sage Charlotte, poursuivit Madame de Vallebois, vous ne pouvez vous dispenser de sortir avec moi pour acheter & choisir vous-même ce qui est nécessaire à mes filles. Quand je serai avec une Dame de vertu comme vous, Madame, lui répondis-je, je ne craindrai ni mauvaise rencontre ni médisance. Ainsi, Madame m'ayant confiée une fois à votre conduite, je ne ferai aucune difficulté de m'y abandonner ; & je crois que Madame voudra bien me le permettre. Avec plaisir, dit Madame de Quergouet ; je leur faisois ma cour par cette rigidité, & me faisois plaisir à moi-même, parce que ne sortant point du tout j'étois sûre de n'être rencontrée ni reconnue ; car pour dire la vérité, la terreur ne m'avoit pas quittée. Nous allâmes dans le même moment, Madame de Vallebois & moi, acheter tout ce qu'il falloit pour Mesdemoiselles vos sœurs, qui de leur part mouroient d'envie d'apprendre à travailler. Elles avoient vu mon ouvrage, & elles pétilloient d'en faire autant. Mais comme Madame votre mère avoit la louable maxime de ne les quitter jamais de vue, & de les mener toujours

avec elle, elle leur promit de les amener tous l'après-midi, à quoi elle ne manqua pas, & leur ayant inspiré pour moi une espèce de familiarité, elles ne m'appelloient plus que leur maîtresse. C'est ainsi que je passois mon temps tous les jours depuis le matin jusqu'au soir, l'éguille à la main; & les Fêtes & les Dimanches un livre de piété, que je lisois tout haut au chevet de Madame de Quergouet. Cela dura près de quatre mois, au bout duquel temps cette Dame se trouva si mal que les Médecins lui annoncèrent la mort. Elle s'y prépara avec une résignation vraiment chrétienne, & digne d'une femme qui avoit toujours eu la crainte de Dieu pour objet. Il n'y a point de tendresse & d'amitié qu'elle ne me témoignât; elle fit de moi à Madame de Vallebois un portrait si avantageux, qu'elle & ses filles résolurent de m'avoir auprès d'elles. Elle fit un testament par lequel elle m'avantagea beaucoup plus que je n'espérois, & elle mourut avec les sentimens les plus vifs d'une piété très-sincère & très-exemplaire. A peine eut-elle les yeux clos que les héritiers firent apposer le scellé & ouvrir le Testament. Ils me firent appeller, & me lurent l'article qui me regardoit. Elle me laissoit un habit de deuil complet, ou cinquante écus à mon choix; & avec cela cent écus une fois payés, pour me tenir lieu de récompense des gages que je pouvois avoir

gagnés

gagnés à son service. Je la pleurai & la regrettai sincèrement; & la maison étant pleine de gens de Justice & d'Archers, qui y étoient en garnison, je ne voulus pas y rester; & priai Madame de Vallebois de me donner retraite jusqu'à ce que j'eusse trouvé une autre condition. Elle qui avoit son dessein, me l'accorda avec bien du plaisir, & Mesdemoiselles vos sœurs en eurent, à ce qu'il me parut, beaucoup de joie. Elle fit plus, car elle monta dans la chambre où les héritiers de la défunte étoient assemblés, & leur représenta qu'une simple fille-de-chambre telle que j'étois, ne pouvoit pas avoir de quoi se faire habiller; qu'il étoit de leur honneur, & même de leur respect pour la volonté de la défunte, de m'en faciliter les moyens, & que c'étoit de quoi elle les prioit; ajoutant qu'elle répondroit en son nom de tout ce qu'ils m'avanceroient. Nous n'avons, Madame, lui répondit le neveu de Madame de Quergouet, aucune intention de faire casser le testament de ma tante; nous avons tous vu les soins que Charlotte a eu d'elle, & la défunte qui l'aimoit nous en a parlé à tous dans des termes qui me font trouver mauvais que la défunte ne l'ait pas plus avantagée. Elle sera payée de son legs si-tôt que les scellés seront levés, & comme je suis nommé exécuteur du testament, Charlotte n'a qu'à me donner une quittance des cin-

quante écus pour son habit, je vais les lui payer tout présentement. Qu'elle se mette propre, & qu'elle ne manque pas d'assister aux funérailles. On m'appella ; on me paya les cinquante écus que je remis à Madame votre mère, la suppliant de faire comme elle l'entendroit, parce que je ne savois comment m'y prendre, & que je ne conservois dans mon affliction, qu'autant de raison qu'il m'en falloit pour connoître la perte que je faisois d'une si bonne maîtresse. Je montai dans la chambre où j'avois mis une cassette, dans laquelle mon paquet étoit renfermé ; je la fis prendre par un crocheteur ; j'appréhendois que les héritiers ne m'obligeassent à l'ouvrir, & qu'ils ne vissent ma robe de chambre & le reste. Heureusement ils furent trop honnêtes gens pour le faire, & le crocheteur porta ma cassette chez Madame de Vallebois, où tout est encore. Après cela je sortis avec elle & Mesdemoiselles vos sœurs. Madame de Vallebois me mena chez un marchand de Draps & chez d'autres, où elle acheta tout ce qu'il me falloit pour m'habiller ; je n'y pris aucune part, j'avois toujours les larmes aux yeux : & je puis dire que mon indifférence pour l'habit, & ma sensibilité pour Madame de Quergouet firent avantageusement ma cour à Madame votre mère, qui dès que nous fûmes arrivées chez elle, envoya chercher une couturière, qui prit ma

mesure, & emporta tout ce que Madame votre mère avoit acheté pour moi. On lui recommanda la diligence, de sorte que je fus accommodée fort proprement le lendemain matin, & en état de paroître au deuil, non en paysanne, mais en fille qui vouloit faire honneur à sa défunte maîtresse. Madame de Vallebois me fit mettre à table avec elle & ses filles; & la propreté dont elles me virent manger, leur donna de très-grands soupçons de mon déguisement; sur quoi elles m'ont une infinité de fois questionnée. A la vérité je ne répondois à toutes ces questions que ce que j'avois répondu à le défunte sur les demandes semblables qu'elles m'avoit faites. Enfin j'ai toujours depuis mangé avec la mère & les filles, à moins qu'il n'y eut quelque personne de dehors. Je faisois la cuisine, qui étoit très-frugale, & le plus souvent la mère & les filles y mettoient elles-mêmes les mains; & depuis plus de trois ans que je suis avec elles, je ne me suis point apperçue que pas une d'elles ait eu pour moi de la froideur; au contraire j'ai vu avec plaisir qu'elles me distinguoient d'une fille de chambre ordinaire. Et je puis me flatter de n'avoir pas peu contribué à la façon des meubles, qui sont destinés à l'ainée. Mais je crois vous devoir dire de quelle manière je suis restée chez Madame de Vallebois. Je reçus quelques six semai-

nes après la mort de Madame de Quergouet, les cent écus qu'elle m'avoit laissés. Cet argent, & la crainte qui m'avoit si bien frappée, qu'elle ne me quittoit pas, me firent venir une idée qui me parut juste. Je la communiquai à Madame de Vallebois, en lui disant que ne me sentant pas propre au monde, mon dessein étoit de me jeter dans un Couvent, & de m'y faire recevoir comme Sœur Tourière ou Sœur Converse. Que j'espérois que l'argent comptant que j'avois, mon habit noir tout neuf, & ma vocation m'en faciliteroient l'entrée : que j'étois accoutumée à la solitude du Couvent, y ayant été élevée, & que je m'accommoderois infiniment mieux de la retraite qu'on y observe, que des embarras & des troubles dont la vie étoit toujours agitée. Je la suppliai de m'aider là-dessus de ses conseils & de ses lumières. Je crus m'appercevoir que mon dessein n'étoit point de son goût. Elle ne le combattit pourtant pas de front, & elle se contenta de me remontrer toutes les suites fâcheuses que pouvoit tirer après soi une pareille résolution, surtout dans une fille aussi jeune que moi. Qu'elle ne doutoit point que je ne remplirois exactement mes devoirs ; que la manière dont j'avois vécu chez la défunte & chez elle depuis le peu de temps que j'y étois, lui étoient de sûrs garans que j'étois propre

à la retraite. Cependant, pourſuivit-elle, je ne vous conſeille pas d'embraſſer ſi jeune l'état monaſtique. Donnez, pour ſe mûrir, trois ou quatre années à une pareille réſolution ; ma manière de vie & celle de mes filles vous eſt connue, paſſez ici ce temps avec nous, vous n'en ſerez pas plus reculée, vous vivrez ici auſſi retirée que dans un Couvent. Pour les gages que vous gagnerez avec moi ils ſeront très-modiques, parce que je ne ſuis pas en état de faire une forte dépenſe. Je ſubviendrai pourtant à votre entretien honnête, & vous donnerai plus qu'il ne vous en faudra pour vos vêtemens & le reſte. Voyez ſi le parti vous convient ; à mon égard je ne puis pas vous en offrir d'autre & de meilleur cœur. Mais ma chère fille, pourſuivit-elle en m'embraſſant, ſongez à ce que vous voulez faire en vous jetant dans un Couvent : mes filles vous aiment, & vous ne pouvez pas être mal, puiſque je vous aime auſſi ; j'ai encore plus de douze écus à vous rendre de ce que vous m'avez mis en main, du linge de la pauvre défunte ; & de le manière dont vous avez vécu, & dont vous vivez encore, en faiſant valoir votre argent & ne dépenſant rien, vous pourrez inſenſiblement vous faire aſſez de fonds pour être Religieuſe, & non pas Sœur, comme il paroît que vous vous y bornez, ſuppoſé que l'envie d'entrer dans un Couvent vous con-

tinue. Je goûtai ses raisons, outre que je me voyois chez elle dans une solitude qui convenoit à ma terreur; je lui dis qu'elle pouvoit disposer de moi, & que je ne ferois rien sans son agrément & ses conseils. Je dois lui rendre la justice qui lui est due, elle me regarda dès le moment comme si j'avois eu en effet l'honneur d'être sa fille; & en l'embrassant à mon tour, je lui promis tout le respect, la tendresse, & l'assiduité dont j'étois capable. Ce fut ainsi, Monsieur, dit Mlle. de Pontais à Vallebois, que j'entrai au service de Madame de Vallebois votre mère. Je ne suis jamais sortie de sa maison sans elle, si ce n'est le dernier jour, & aujourd'hui, que je lui ai demandé permission d'en sortir, sous prétexte d'aller faire une emplette; toutes les dates que je conserve peuvent montrer que je ne suis entrée dans aucune maison suspecte. Je vous fais ce détail, Monsieur, dit-elle en continuant de parler à Vallebois, afin qu'il ne vous reste aucun scrupule sur ma conduite. Je n'en ai aucun, Mademoiselle, répondit Vallebois. Je crois, Monsieur, interrompit-elle, que vous n'en avez aucun, mais je suis très-aise de prévenir ceux que vous pourriez avoir dans la suite. Je partis de Pontais le . . . . j'ai couché le même jour à . . . . . chez une paysanne que vous verrez en allant à Pontais. Le lendemain je trouvai condition avec Madame de

Quergouet ; & jusqu'à aujourd'hui je n'ai resté après sa mort que chez Madame votre mère. Ce sont & elle & Mesdemoiselles vos sœurs que je quitte avec regret, mais que je quitte pourtant avec plaisir, puisque c'est pour vous que je les quitte, & que sans vous je n'aurois jamais songé à les quitter. Je demande pardon à ma mère de ce que je dis, mais mes intentions étant innocentes, je ne crois pas les lui devoir cacher. Madame votre mère est une femme de vertu parfaite, très-retirée dans son domestique ; Mesdemoiselles vos sœurs sont très-sages & d'esprit : & il est vrai qu'une vie unie & sans faste, comme celle que j'ai menée avec elle, est infiniment plus de mon goût qu'une vie embarrassée. J'espère, Monsieur, avoir cette vie avec vous. Je vous aime, je ne m'en cache point, & vous le déclare devant ma mère, parce que ce que je pense est innocent. Il est à présent question de me tirer avec honneur de la maison de Madame votre mère. Les bontés & les distinctions qu'elle & Mesdemoiselles vos sœurs ont eues pour moi, m'engagent à les quitter avec toutes sortes d'honnêtetés. Concertez avec Madame ce qu'il vous plait que je fasse, & je le ferai sans hésiter. C'est qu'il n'y faut plus retourner, dit précipitamment Madame de Pontais ; je vous y mènerai dans deux jours, après que vous aurez changé de figure, afin que ces

Dames retrouvent en vous une fille de qualité & non pas une paysanne. On vient de de me faire signe qu'on a servi, interrompit Auberville, allez vous mettre à table, & au dessert vous prendrez vos dernières résolutions. Ils allèrent dîner, & firent prendre place à Auberville, quelque difficulté qu'il en fit. On congédia les domestiques; & Madame de Pontais ayant insisté que sa fille ne retournât plus chez Madame de Vallebois, Vallebois, dont elle demandoit l'avis, la supplia de le dispenser de parler, étant trop intéressé dans ce qui se feroit par rapport à sa mère, pour donner un avis désintéressé: qu'il s'en reposoit sur celui d'Auberville, parce qu'il s'étoit toujours bien trouvé de les avoir suivis: Madame de Pontais le pria de parler, il voulut s'en défendre; mais enfin il fut tant pressé, qu'il parla en adressant la parole à cette Dame. Les distinctions que Madame de Vallebois a eues pour Mademoiselle, dit-il, méritent qu'elle ait pour elle toutes sortes de considérations, & même du respect & de la déférence, surtout étant prête d'entrer dans sa famille, où il est de son honneur d'être admise & reçue par les voies de la civilité. Mademoiselle a jusques-ici parfaitement rempli ses devoirs dans une condition indigne d'elle; mais ce n'est pas assez, il faut aussi qu'elle poursuive, & qu'elle termine en fille de qualité ce

qu'elle a commencé comme simple fille de chambre ; il est même de son amitié & de sa reconnoissance pour sa future belle-mère, de lui épargner, aussi-bien qu'à Mesdemoiselles ses filles, les inquiétudes qu'elle leur causeroit si elle n'y retournoit pas : ajoutez à cela qu'elle n'en doit sortir qu'avec vous, Madame, & non pas comme une aventurière. Que ce retardement d'avoir Mademoiselle auprès de vous ne vous fasse aucune peine, Madame, vous la retirerez vous-même avant deux heures ; & ce sera par une voie qui ne peut vous faire qu'honneur, ainsi je crois qu'il est à propos, Madame, que vous preniez la peine d'aller lever les étoffes nécessaires pour habiller Mademoiselle ; & pendant que vous serez à vos emplettes, Mademoiselle retournera chez Madame de Vallebois, qu'elle instruira de votre arrivée & de sa qualité. Elle y mettra la robe de chambre qu'elle avoit sur elle, lorsqu'elle est sortie du château de Pontais, ce qui sera déja une marque & une avant-preuve de sa qualité. Et vous, Madame, à votre retour, vous viendrez la reprendre des mains de Madame de Vallebois, à laquelle je crois qu'il est à propos que vous demandiez le jour de l'entrée de Mademoiselle chez elle, celui de son entrée chez Madame de Quergouet, & celui de la mort de cette Dame ; & de prendre le tout par un écrit signée de Madame

de Vallebois, afin qu'il ne reste aucun soupçon d'aucun côté. Ainsi, Madame, montez dans votre carrosse, & Mademoiselle montera dans celui de Monsieur, qui la conduira à deux cens pas de chez Madame de Vallebois, où elle arrivera à pied, n'étant pas encore à propos qu'il paroisse aucune intelligence entre vous & Monsieur, ni que Madame de Vallebois en puisse soupçonner, comme cela arriveroit sans doute, si le carrosse & la livrée de Monsieur son fils lui frappoient la vue. Cela fut approuvé & exécuté. La mère & la fille montèrent en carrosse en même-temps; la mère alla chez les marchandes, & la fille chez Madame de Vallebois. Ah! Charlotte, lui dit cette Dame, si-tôt qu'elle la vit, vous avez été aujourd'hui bien long-temps dehors contre votre ordinaire; mes filles & moi avons craint qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur, & nous en étions toutes trois dans une très-grande inquiétude. Mais d'où venez-vous après avoir été si long-temps dehors? Je vous suis sensiblement obligée, Madame, répondit Charlotte, & à Mesdemoiselles vos filles de la part que vous prenez à ce qui me regarde. Il est vrai que j'ai été long-temps dehors, je suis très-fâchée de vous avoir causé de l'inquiétude: mais il faut vous en dire le sujet. Là-dessus elle conta superficiellement ce qui lui étoit arrivé, &

qu'il étoit à propos que la mère & les filles fussent, sans leur parler du tout de Vallebois; parce qu'il avoit été résolu de leur en faire une surprise. Elle termina son récit par dire que Madame sa mère alloit venir la querir, & l'emmener avec elle. Je vais, Madame, continua-t'elle, prendre la même robe de chambre, & le reste que j'avois sur moi en sortant de Pontais: cela fera plaisir à ma mère, & jusques à ce qu'elle soit venue je vous supplie de lui faire un mémoire, qu'elle doit vous demander du jour que la pauvre défunte Madame de Quergouet est arrivée à Paris, du jour qu'elle est morte, & de celui que j'ai eu l'honneur & le plaisir d'entrer auprès de vous & de Mesdemoiselles vos filles. Cela sera bientôt fait, lui répondit fort obligeamment Madame de Vallebois. Madame de Quergouet est revenue ici, poursuivit-elle, le vendredi surveille, à la Pentecôte de l'année . . . . . J'ai encore l'almanach de cette année-là, il n'y a qu'à le regarder. Le jour de sa mort, qui arriva environ quatre mois après, y est écrit, il n'y a qu'à le chercher; votre entrée chez moi est du même jour; ainsi la date de l'un est celle de l'autre; je vais faire ce que vous demandez. Allez vous habiller; après cela nous vous ferons des reproches de votre silence, & mes filles & moi vous ferons des excuses de n'avoir pas agi avec vous comme votre qualité l'auroit exigé;

dont nous vous en demandons dès-à-présent pardon. Ah ! Madame, dit Charlotte..... Allez prendre votre habit ; interrompit cette Dame, nous n'avons point de temps à perdre ni vous ni moi, puisque Madame de Pontais ne peut pas tarder. Nous ferons une autre fois nos explications. Et vous Mesdemoiselles, continua cette Dame parlant à ses filles, Mademoiselle vous a rendu assez de services, allez à votre tour lui en rendre un, en l'aidant à s'habiller ; & s'il lui manque quelque chose, donnez-le lui ; pendant ce temps-là je vais écrire. Elle se leva en effet, & Charlotte & les filles la voyant partir, partirent aussi, & montèrent ensemble dans la chambre de la première. Ce fut-là qu'elle développa son paquet pour la première fois. Tout s'étoit fort bien conservé, & sentoit une fille de qualité distinguée. Mlles. de Vallebois la trouvèrent fort bien ; & en lui aidant à s'habiller, l'aînée lui fit un reproche très-obligeant de ne s'être pas assez fiée à la discrétion de leur mère & à la leur : que si elle s'étoit fait connoître on auroit eu pour elle tous les égards possibles ; qu'elle auroit dû faire cette confidence d'autant plutôt que son secret auroit été gardé ; & qu'outre cela elle savoit elle-même que son histoire avoit fait à Paris un bruit si grand, qu'elle n'y étoit ignorée de personne, puisqu'on avoit souvent parlé d'elle en sa propre présence chez Madame de Quer-

gouet & chez leur mère; que ses manières, qui ne sentoient point le village, & son entrée chez cette Dame dans le temps précisément que l'aventure s'étoit passée, avoient donné de violens soupçons, & même une espèce de certitude que c'étoit à elle qu'elle étoit arrivée, & que deux Dames avoient résolu d'en approfondir la vérité: mais que la mort trop prompte de Madame de Quergouet avoit rompu leurs mesures. Que depuis qu'elle étoit chez Madame de Vallebois, on n'avoit pas cru lui arracher un secret qu'elle cachoit avec tant de soin: que cependant on lui pardonnoit son peu de confiance en faveur du silence qu'elle avoit observé si long-temps. Et vous avez bien vu, continua cette Demoiselle, que ma mère ni nous n'avons pas été fort surprises de votre déclaration, parce que nous nous y sommes toujours attendues. A cela Charlotte répondit qu'elle avouoit avoir tort, mais que quelque chose qu'elle eût entendu dire de la mort & du testament de Villeneuve, elle avoit toujours appréhendé que ce ne fût un bruit que les parens du défunt fissent courir pour l'avoir entre leurs mains, & lui faire ensuite un mauvais parti; que même elle avoit craint que sa propre mère ne fût la dupe de sa prévention. Que les Médecins pouvoient quelquefois par hasard guérir d'une maladie, mais que la peur étoit une maladie incurable. Et je serois encore

inconnue ici, poursuivit-elle, si une occasion que vous saurez bientôt ne s'étoit offerte pour me rassurer tout-à-fait, & m'obliger de me découvrir à ma mère. Je puis vous assurer cependant que je vous rends des graces très-sincères des distinctions que Madame votre mère & vous, Mesdemoiselles, avez eues pour moi; & que ce n'est pas sans regret que je vous quitte. Je vous demande votre amitié, & vous proteste que j'aurai toujours pour vous toute la considération imaginable, & une parfaite reconnoissance de vos bontés, de la douceur & de la tranquillité que j'ai goûtées auprès de vous. Elle put à peine achever ces paroles, parce que Madame de Vallebois entra dans sa chambre. Elle la trouva fort propre & fort bien mise: elle les fit descendre toutes trois dans la salle, où elles restèrent jusques à l'arrivée de Madame de Pontais, laquelle après les premières civilités, s'informa exactement de la manière dont sa fille avoit vécu depuis qu'elle étoit à Paris. Elle apprit avec plaisir qu'elle avoit passé tout ce temps-là dans une retraite continuelle, & aussi resserrée que dans le Couvent le plus austère. Nous entrerons une autre fois en matière, reprit cette Dame; quant à présent j'emmène ma fille. Je ne prétends pas néanmoins, Madame, me priver long-temps de l'honneur de vous voir, continua-t'elle à Madame de Vallebois; mais pour aujourd'hui

nous n'avons pas le temps de rester. Aussitôt que les habits de ma fille seront faits ; je vous l'amenerai pour vous rendre graces de vos bontés & vous payer sa pension. Je l'en quitte, Madame, répondit Madame de Vallebois ; elle nous a fait plus de plaisir, & rendu plus de services que ne vaut la chétive chère qu'elle a faite avec nous. Vous savez qu'une veuve aussi peu aisée que moi ne fait pas un fort gros ordinaire. Il n'importe, reprit Madame de Pontais, je me charge de la dette ; & nous ne demeurerons pas en reste. Arrêtons-là ; votre cœur, Madame, & celui de Mademoiselle me suffisent : mais oserois-je vous prier de me faire voir les étoffes que vous avez achetées pour Mlle. de Pontais. Cette curiosité est pardonnable à une femme. Avec plaisir, Madame ; dit en riant Madame de Pontais, voyez-les & les examinez. Il y en a aussi pour moi ; parce que nous faisons venir de Paris tout ce que nous voulons avoir de propre, & nous l'avons même à meilleur prix. Tenez ; continua-t'elle, voici, en lui donnant un paquet, ce qui est pour moi, & le reste est pour ma fille. Madame de Vallebois examina toutes les étoffes, linges & dentelles ; elle fut charmée de tout : en effet, c'étoit ce que la mère avoit pu trouver de plus beau & de plus riche. Après cela, Madame de Pontais remonta en carrosse avec sa fille,

& retourna chez Vallebois qui les attendoit avec impatience. Hé bien, Madame, dit-il, qu'avez-vous fait avec ma mère ? Toutes sortes d'honnêtetés réciproques, répondit cette Dame, & ma fille & moi nous avons rempli tout ce que la civilité exigeoit de nous. J'ai trouvé en Madame votre mère & en Mesdemoiselles vos sœurs des personnes d'esprit & qui savent parfaitement vivre. Il n'est plus question que de déclarer les termes où vous en êtes avec ma fille. Ce sera après qu'elle sera habillée, répondit Vallebois. L'entrevue en sera plus honnête, & ce sera ici qu'elle se fera. Votre couturière est venue, mettez-là en besogne. Qu'elle entre, dit-il, à un laquais; & vous, Madame, faites précipiter le travail, pour moi je partirai demain matin à la pointe du jour ; mais je serai de retour à dîner. Je ne vais qu'à Versailles, & suivant le temps que Mademoiselle pourra être habillée, je prendrai mes mesures pour aller chez ma mère l'après-midi, & la prier de venir avec mes sœurs dîner ici : pour lors vous ferez vos explications ensemble, en lui apprenant ce qu'elle ignore des aventures de Mademoiselle votre fille & des miennes. Cela a été ainsi convenu entre nous, & je crois qu'il est à propos de l'exécuter. Mais, Madame, poursuivit-il, vous devez être fatiguée, soupons, & cherchons nos lits ; vous, pour

vous reposer, Charlotte, car je ne la nommerai jamais autrement, pour goûter seule en particulier le plaisir de se retrouver avec vous & dans vos bras : & moi pour pouvoir me lever de bonne heure, afin d'être aussi de bonne heure de retour. La couturière prit la mesure de la mère & de la fille, & promit un habit à chacune pour le lendemain au soir. Elle sortit & emporta avec elle les étoffes ; & Madame de Pontais mit entre les mains d'une coëffeuse les dentelles & le reste de ce qu'elle avoit apporté. On se mit à table, on soupa bien, & on parla de se coucher. Vallebois mena les Dames dans deux chambres différentes ; mais la mère & la fille voulurent passer la nuit ensemble ; il les laissa faire, & alla se reposer jusques à ce qu'il fût temps de partir pour Versailles. Il revint sur le midi, & trouva les Dames en bonne santé, & qui avoient employé le temps de son absence à aller acheter tout fait ce que le temps ne permettoit pas de faire faire. Il lui sut bon gré de leur précaution ; ils allèrent passer l'après-midi à la promenade. Ils trouvèrent à leur retour la couturière qui avoit fait apporter avec elle les habits de la mère & de la fille : elles les essayèrent & les trouvèrent très-bien faits. Vallebois, qui par discrétion s'étoit retiré, les trouva toutes deux fort bien & fort magnifiquement vêtues. J'avois dessein, dit-il, d'aller prier ma mère de

venir demain dîner ici, mais il commence à se faire tard; & je crois devoir remettre ma visite à demain. La mère & la fille lui dirent qu'il en étoit le maître. Non, Madame, dit Auberville, qui avoit tout entendu, & de qui on ne s'étoit point caché; je crois qu'il est très-à-propos que Monsieur se donne la peine d'aller présentement chez Madame de Vallebois. Si Monsieur n'y va que demain, il ne pourra les convier que pour le soir, auquel cas vous n'auriez pas le temps nécessaire à vos éclaircissemens mutuels; au lieu qu'en allant dès aujourd'hui, & les priant à dîner, vous aurez toute l'après-midi pour vous expliquer ensemble. Il me paroît nécessaire que Monsieur y aille sur le champ: il trouvera Madame sa mère & Mesdemoiselles ses sœurs, ce qui seroit assez incertain demain; outre que dans la situation où sont les choses, il me semble que vous ne devez point perdre de temps: ainsi, Monsieur, continua-t'il, parlant à son maître, partez promptement, vous souperez à votre retour; & sur le oui ou le non de Madame de Vallebois, vous pourrez prendre des mesures justes pour la suite. Je me charge d'avoir soin de ce qui vous sera servi à table. Ce sentiment fut approuvé. Vallebois fit mettre les chevaux, & partit habillé magnifiquement. Il fut reçu avec de très-grandes honnêtetés; & comme la fortune produit

du changement dans les parens les plus proches, aussi-bien que dans les amis, on lui fit plus de caresses qu'il n'en avoit reçu de sa vie. Après cela il pria sa mère & ses sœurs de venir le lendemain honorer de leur présence sa nouvelle maison, & y prendre un dîner. Elles le lui promirent ; & lui promit de leur envoyer son carrosse. Il y remonta & se fit conduire chez lui, où dès qu'il fut arrivé on se mit à table. Il dit ce qu'il avoit fait chez sa mère ; qu'il avoit sa parole & celle de ses sœurs ; & il pria Auberville de se ressouvenir qu'il lui avoit promis d'avoir soin du service. Ce garçon affectionné s'y engagea de nouveau, & promit que rien n'y manqueroit ; en sorte que tous par avance regardèrent ce lendemain comme le dénouement de l'affaire, & chacun l'attendit avec impatience. On se retira de bonne heure. La couturière & la coëffeuse vinrent & mirent la mère & la fille dans un état de propreté & de magnificence capable de charmer. Madame de Pontais rendit à sa fille le colier & les autres bijoux dont elle s'étoit autrefois servie, & elle lui promit de plus de lui donner les siens le jour qu'elle seroit mariée. A l'issue du déjeûner, qui fut court, Vallebois envoya son carrosse & ses gens querir sa mère & ses sœurs. Il pria Madame de Pontais de se charger de la réception de sa mère, & il pria aussi Char-

lotte de se charger de celle de ses sœurs. Elles y consentirent, pourvu qu'il y fut présent, n'étant pas juste qu'autre que lui fit les honneurs de sa maison, sur-tout envers des parens aussi proches que le sont une mère & des sœurs. Madame de Vallebois & ses filles arrivèrent enfin fort proprement vêtues, mais sans aucune magnificence. Vallebois les reçut à la sortie du carrosse, & prenant sa mère par la main, il la conduisit sur le perron, où Madame & Mlle. de Pontais les embrassèrent, & tous ensemble entrèrent dans la salle où le couvert étoit déja mis. Vous êtes étonnée sans doute, Madame, lui dit Madame de Pontais, de nous trouver ici ma fille & moi, mais votre étonnement cessera dès que la cause vous en sera connue.

Comme ces Dames, poursuivit Mr. de Terny, ne vinrent que peu de temps avant le dîner, on remit les explications au dessert; on ne parla jusqu'à ce temps-là que de choses indifférentes, & les Dames se firent entr'elles beaucoup de civilités. A peine eut-on apporté le dessert, que Vallebois pria Mlle. de Pontais de faire le récit de ce qui lui étoit arrivé devant & après sa sortie de chez Madame sa mère. Je le veux bien, répondit-elle, aussi-bien est-ce à moi de commencer. Elle rendit un compte fort exact à ces

Dames de ſa conduite, & ne fit que répéter ce qu'elle leur avoit déjà déclaré auparavant; après quoi elle leur avoua ſans honte que la première vue de Mr. de Vallebois l'a vit tellement frappée, que malgré toutes les réflexions qu'elle pût faire, & toutes les difficultés qu'elle trouvoit à s'expliquer avec lui, elle n'avoit jamais pu vaincre ſon penchant pour lui. Enſuite elle avoua naïvement qu'ayant ſu qu'il avoit perdu tout ce qu'il avoit au jeu, elle lui avoit envoyé le peu d'argent qu'elle avoit, & qu'elle y joignit un billet, par lequel elle lui témoignoit le chagrin qu'elle avoit de ne lui pouvoir donner de plus grandes marques de ſon eſtime. Madame de Pontais & Mr. de Vallebois ſe regardèrent en même-temps, & ſe firent comprendre par un ſigne de tête, qui ne fut point apperçu par le reſte de la compagnie, qu'ils approuvoient le ſilence que Charlotte gardoit ſur les duretés que Madame de Vallebois & ſes filles avoient eues dans ce temps-là pour Vallebois. Enfin Charlotte alloit pourſuivre ſon récit, & vouloit inſtruire ces Dames de la reconnoiſſance que Vallebois avoit voulu lui témoigner du ſervice qu'elle lui avoit rendu: mais il l'interrompit, en lui diſant qu'elle anticipoit ſur ſon hiſtoire, & que c'étoit-là où il devoit la commencer. Il le fit en effet, & releva le ſervice que Charlotte lui avoit rendu avec

les termes les plus capables de les persuader de sa reconnoissance. Ensuite il fit appeller Auberville. Voilà le plus honnête homme qui soit sous les Cieux, poursuivit-il en le montrant; c'est à lui que je suis redevable de tout mon bonheur; sans lui je serois sans doute le plus misérable Gentilhomme de la terre. Il m'a assisté dans mes dernières nécessités de tout ce qu'il possédoit; & il a eu l'art par ses sages conseils de dompter ma passion pour le jeu, & de m'en donner un dégoût qui ne finira jamais. Il a fait plus que cela. C'est lui qui pour me fixer m'a conseillé de m'attacher à Charlotte, persuadé qu'il étoit qu'elle devoit être née Demoiselle par les démarches qu'il lui vit faire pour moi. Outre cela il m'a instruit de quelle manière je devois m'y prendre pour la posséder; car, je l'avoue à ma honte, j'avois une telle rage pour le jeu, que je déteste à présent de toute mon ame, que j'étois incapable de la moindre réflexion.

Vallebois, continua Mr. de Terny, en s'interrompant soi-même, se croyoit de bonne-foi entièrement dégagé du jeu; mais il laissoit encore beaucoup à faire à Charlotte, qui l'en retira insensiblement & peu à peu dans la suite.

Vous voyez, Mesdames, continua Vallebois, combien d'obligations j'ai à cet honnête homme. J'ai voulu qu'il fût présent au

témoignage que j'en rends devant vous, Mesdames, & pour lui protester que je n'en perdrai jamais le souvenir. Après cela s'adressant à Auberville : allez, dit-il, amenez-moi votre père ; faites-lui la joie de lui avoir acquis par vôtre sage conduite une tranquillité assez douce, pour effacer de son souvenir les misères de sa vie passée. Auberville ne répliqua que par un salut respectueux, & fit ce que son maître lui avoit commandé. Je n'ai jamais vu, reprit Vallebois, un garçon de plus de mérite que celui-là ; c'est un de mes étonnemens, qu'étant né fils de paysan il ait des sentimens dignes d'un homme de la première qualité, & je douterois encore de sa naissance & lui en croirois une des plus distinguées, si je n'avois remarqué que rien d'étourdi ne se rencontre jamais dans sa conduite. Vous riez, Mesdames, poursuivit-il ; est-il rien de plus vrai.......... Soit, répondit Madame de Pontais ; sachons, je vous prie, ce qui vous reste à nous dire.

Il reprit le récit de ses aventures ; & ensuite s'adressant à Madame de Vallebois : vous avez sans doute compris, Madame, pour quel sujet vous êtes venue ici, continua-t'il. Je vous supplie donc de vouloir consentir que j'épouse Charlotte. Je ne crois pas que vous y trouviez aucunes difficultés, puisque tout ce que vous avez entendu vous

aura persuadé que je ne puis jamais faire de choix qui soit comparable à celui que j'ai fait. Il alloit faire l'éloge de Charlotte, lorsque Madame de Vallebois l'interrompit. Je vous avoue, dit-elle, à Madame de Pontais, que tout ce que j'ai entendu me passe & me surprend au dernier point. Après cela j'estime qu'il est de mon devoir, continua-t'elle, de vous demander pardon d'avoir regardé Mademoiselle votre fille sur le pied d'une simple fille de chambre. Mais je puis vous assurer pourtant, Madame, que comme telle je n'ai pas laissé d'avoir tous les égards possibles pour sa personne, & je ne crois point qu'elle m'en donne le démenti. Il ne me reste plus que de vous demander votre consentement pour l'union de la charmante Charlotte avec mon fils.

Mon consentement n'ayant dépendu que du vôtre, Madame, répondit Madame de Pontais, je ne puis que le renouveller à présent. Il suffit que ma fille ait fait choix de Monsieur votre fils, & que vous & lui l'approuviez pour que j'y donne les mains de bon cœur. Nous partirons dès demain, si vous le trouvez bon, avec toute la compagnie pour mon Château, où Monsieur votre fils & ma fille s'épouseront si-tôt qu'il se pourra.

Les Dames se firent réciproquement toutes les civilités qui se font en de pareilles rencontres.

contres. Vallebois embrassa sa chère Charlotte, & ils se firent tous deux toutes les caresses imaginables. Mlles. de Vallebois les félicitèrent, & prirent d'autant plus de part à leur joie qu'elles prévoyoient bien que ce mariage releveroit leurs affaires délabrées, & qu'il leur procureroit tôt ou tard quelque bon parti : ce qui arriva de fait peu de temps après.

On parla d'aller à la promenade. Vallebois voulut recommander le soin du souper à Auberville ; mais il trouva qu'il y avoit déjà pourvu.

Au retour de la promenade on se mit à table ; & chacun étant content, on jugera bien que la conversation n'y languissoit pas. Vallebois fit monter Auberville avec son père, qui étoit un bon vieillard, mais qui avoit tout le bon sens d'un jeune homme. On lui fit beaucoup de caresses, & on l'assura qu'on auroit soin de lui le reste de ses jours.

Comme ils ne s'ennuyoient point, il se fit tard avant qu'ils songèrent à se retirer. Vallebois leur fit apprêter des chambres. Madame de Pontais & Charlotte en occupèrent une, Madame de Vallebois une autre, & Mesdemoiselles ses filles une troisième.

Le lendemain ils prirent tous le chemin du château. Charlotte n'oublia pas son hôtesse, qui la recueillit lors de sa fuite. On

s'y arrêta, & cette généreuse fille fit un présent digne d'elle à cette bonne femme. Après cela toute la compagnie continua son chemin & arriva à Pontais, où peu de jours après Vallebois & Charlotte s'épousèrent.

Voila, Madame, continua Monsieur de Terny, s'adressant à la Princesse de Cologny, l'histoire de mon parent telle qu'il m'en a lui-même fait le récit. Chacun en dit son sentiment; ensuite on se retira.

On donna un appartement a Madame de Contamine, parce que devant partir le lendemain de grand matin, elle ne pouvoit coucher avec la Princesse; ainsi on rendit à Mr. de Contamine son épouse; Mr. de Terny reprit la sienne aussi; la belle Dupuis coucha avec Madame de Mongey; les Messieurs se logèrent où ils purent. Le lendemain dès qu'il fit jour ils partirent pour Paris. Mr. & Madame de Contamine, Madame de Mongey & des Frans se mirent dans le même carrosse. Mr. & Madame de Terny, Mlle. Dupuis & Des Ronais devoient en occuper un autre. Pour Dupuis il voulut faire le voyage à cheval.

Comme les Dames étoient déja montées en carrosse, & que Mr. de Terny étoit prêt à y entrer, un Cavalier qui passoit, suivi de deux laquais aussi à cheval, s'arrêta, & Mr. de Terny l'ayant apperçu courut à lui: ils s'embrassèrent avec de grandes démonstra-